



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 58408 1

The image shows the front cover of an antique book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, featuring large, irregular, cell-like shapes in shades of dark blue and green, outlined by thin veins of yellow and red. The spine of the book, visible on the left, is bound in a dark, worn material, likely leather or cloth. A small, white, rectangular label is affixed to the top center of the cover, containing the text 'A 58408 1' in a bold, black, sans-serif font.

L115

2 vols - one



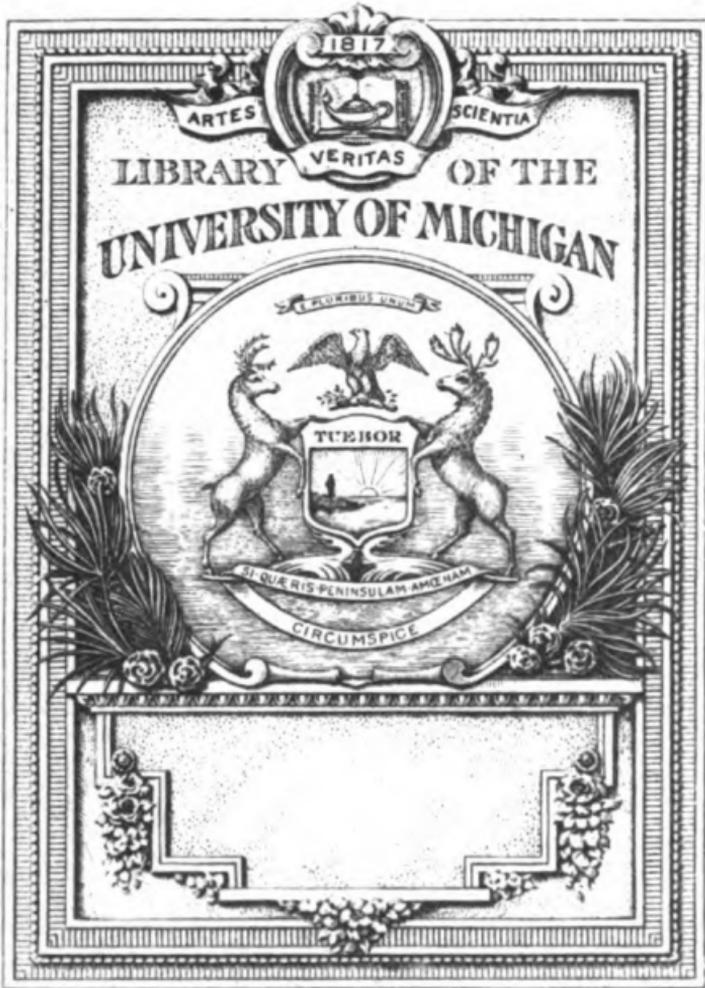
Rev. J. M. Hiffernan.

BF

1522

V72

1715



Villars, de Montfaucon



COMTE
DE
GABALIS,

OU

ENTRETIENS

SUR LES

SCIENCES SECRETES.

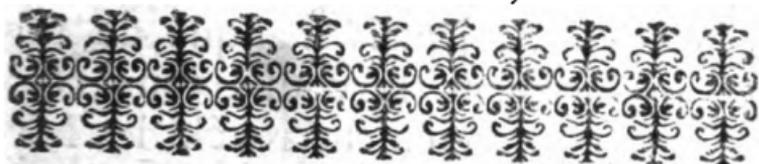
Renouvé & augmenté d'une
Lettre sur ce sujet.

*Quod tanto impendio absconditur, etiam solus-
modo demonstrare, destruere est. Tertull.*



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE DE COUF, Libraire
M. D. CCXV.

English
MARKS
5-20-40
40676



COMTE DE GABALIS,
 OU
 ENTRETIENS
 SUR LES
 SCIENCES SECRETES.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur les Sciences Secrètes.

DEvant Dieu soit l'ame de Monsieur le Comte de *Gabalís*, que l'on vient de m'écrire, qui est mort d'Apopléxie. Messieurs les Curieux ne manqueront pas de dire, que ce genre de mort est ordinaire à ceux qui ménagent mal les secrets des Sages, & que depuis que le Bien-heureux Raymont Lulle en a prononcé l'arrêt dans son Testament, un Ange

4 *Premier Entretien.*

exécuteur n'a jamais manqué de tor-
dre promptement le cou à tous ceux
qui ont indiscretement révélé les My-
stères Philosophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas si
légèrement ce savant Homme, sans é-
tre éclaircis de sa conduite. Il m'a
tout découvert, il est vrai : mais il ne
l'a pas fait qu'avec toutes les circon-
spections Cabalistiques. Il faut ren-
dre ce témoignage à sa mémoire, qu'il
étoit grand zélateur de la Religion de
ses Pères les Philosophes, & qu'il eût
souffert le feu plutôt que d'en profaner
la sainteté en s'ouvrant à quelque
Prince indigne, à quelque ambitieux,
ou à quelque incontinent, trois sortes
de gens excommuniés de tout tems
par les Sages. Par bonheur je ne suis
pas Prince, j'ay peu d'ambition, & on
verra dans la suite que j'ay même un
peu plus de chasteté qu'il n'en faut à
un Sage. Il me trouva l'esprit docile,
curieux, peu timide; il ne me manque
qu'un peu de melancolie pour faire a-
voüer à tous ceux qui voudroient blâ-
mer Monsieur le Comte de Gabalis
de

sur les Sciences Secrètes. §

de ne m'avoir rien caché, que j'étois un sujet assez propre aux Sciences secrètes. Il est vray que sans mélancolie on ne peut y faire de grands progrès ; mais ce peu que j'en ay n'avoit garde de le rebuter. Vous avez (m'a-t-il dit cent fois) Saturne dans un angle, dans sa maison, & retrograde ; Vous ne pouvez manquer d'être un jour aussi mélancolique qu'un Sage doit l'être ; car le plus sage de tous les hommes (comme nous le savons dans la Cabale) avoit comme vous, Jupiter dans l'Ascendant ; cependant on ne trouve pas qu'il ait ry une seule fois en toute sa vie, tant l'impression de son Saturne étoit puissante ; quoy qu'il fût beaucoup plus foible que le vôtre.

C'est donc à mon Saturne, & non pas à Monsieur le Comte de Gabalis, que Messieurs les Curieux doivent s'en prendre, si j'aime mieux divulguer leurs secrets que les pratiquer. Si les Astres ne font pas leur devoir, le Comte n'en est pas cause ; & si je n'ay pas assez de grandeur d'ame, pour essayer de devenir le maître de la Nature, de

renverses les Elemens , d'entretenir les Intelligences suprêmes , de commander aux Démons , d'engendrer des Géans , de créer de nouveaux Mondes , de parler à Dieu dans son Trône redoutable , & d'obliger le Cherubin , qui défend l'entrée du Paradis terrestre , de me permettre d'aller faire quelques tours dans ses allées : c'est moy tout au plus qu'il faut blâmer ou plaindre ; il ne faut pas pour cela insulte à la mémoire de cét Homme rare , & dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que , comme les armes sont journalières , il ait succombé dans quelque combat avec quelque Lutin indocile ? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le Thrône enflammé , il n'aura pû se tenir de le regarder en face ; or il est écrit qu'on ne peut le regarder sans mourir. Peut-être n'est-il mort qu'en apparence , suivant la coutume des Philosophes , qui font semblant de mourir en un lieu , & se transplantent en un autre. Quoy qu'il en soit , je ne puis croire , que la manière dont

sur les Sciences Secrètes. 7

dont il m'a confié ses trésors, mérite châtement. Voicy comme la chose s'est passée.

Le sens commun m'ayant toujours fait soupçonner, qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle Sciences secrètes, je n'ay jamais été tenté de perdre le temps à feüilletter les Livres qui en traitent : mais aussi ne trouvant pas bien raisonnable de condamner, sans savoir pourquoy, tous ceux qui s'y addonnent, qui souvent sont Gens sages d'ailleurs, Savans la plûpart, & faisant figure dans la Robe & dans l'Epee ; Je me suis avisé (pour éviter d'être injuste, & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuse) de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences, avec tous ceux que j'ay pû apprendre qui en sont touchez. J'ai d'abord eu plus de succès que je n'en avois même espéré. Comme tous ces Messieurs, quelque Mystérieux & quelque reserves qu'ils se piquent d'être, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, & les nouvelles découvertes, qu'ils prétendent avoir fait dans la

§ Premier Entretien

Nature, je fus en peu de jours confident des plus considérables entr'eux, j'en avois toujourns quelqu'un dans mon cabinet, que j'avois à dessein garny de leurs plus fantasques Auteurs. Il ne passoit point de Savant étranger, que je n'en eusse avis; en un mot à la Science prés, je me trouvoy bien-tôt grand Personnage. J'avois pour Compagnons des Princes, des Grands Seigneurs, des gens de Robe, des belles Dames, des laides aussi; des Docteurs, des Prélats, des Moines, des Nonnains, enfin des gens de toute espèce. Les uns en vouloient aux Anges, les autres au Diable, les autres à leur Génie, les autres aux Incubes, les autres à la Guérison de tous maux, les autres aux Astres, les autres aux secrets de la Divinité, & presque tous à la Pierre Philosophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands secrets, & sur tout la Pierre Philosophale, sont de difficile recherche, & que peu de gens les possèdent: mais ils avoient tous en particulier assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour
se

sur les Sciences Secrètes. 9

se croire du nombre des Elûs. Heureusement les plus importans attendoient alors avec impatience l'arrivée d'un Alleman, Grand Seigneur & grand Cabaliste, de qui les Terres sont vers les Frontières de Pologne. Il avoit promis par Lettre aux Enfans des Philosophes qui sont à Paris, de les venir visiter, en passant par la France, pour aller en Allemagne. J'eus la commission de faire Réponse à la Lettre de ce grand Homme; je luy envoyay la figure de ma Nativité, afin qu'il jugeât si je pouvois aspirer à la suprême Sageste. Ma figure & ma Lettre furent assez heureuses pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre, que je serois un des premiers qu'il verroit à Paris; & que si le Ciel ne s'y opposoit, il ne tiendrait pas à luy que je n'entrasse dans la Société des Sages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illustre Alleman un commerce régulier. Je luy proposay de tems en tems de grands doutes, autant raisonnez que je le pouvois sur

10 *Premier Entretien*

l'Harmonie du Monde ; sur les Nombres de Pythagore, sur les Visions de Saint Jean , & sur le premier chapitre de la Genése. La grandeur des matieres le ravissoit, il m'écrivoit des merveilles inouïes , & je vis bien que j'avois affaire à un homme de très-vigoureuse & très-spacieuse imagination. J'en ay soixante ou quatre-vingts Lettres d'un style si extraordinaire , que je ne pouvois plus me resoudre à lire autre chose, dès que j'étois seul dans mon cabinet.

J'en admirois un jour une des plus sublimes, quand je vis entrer un homme de très-bonne mine, qui me saluant gravement, me dit en langue Françoisé & en accent étranger. *Adorez, mon Fils, adorez le tres-bon, & le très-grand Dieu des Sages, & ne vous enorgüeilissez jamais de ce qu'il vous envoie un des Enfans de Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie, & pour vous faire participant des merveilles de sa Toute-puissance.*

La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, & je commençay à dou-

Sur les Sciences Secrètes. II

douter pour la première fois, si l'on n'a pas quelquefois des apparitions : toutefois me r'assurant du mieux que je pûs, & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois me le pût permettre. Qui que vous soyez (luy dis-je) vous de qui le compliment n'est pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir rendre visite : mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je sache de quels Sages, & de quel Dieu vous parlez ; & si vous l'avez agréable, mettez-vous dans ce fauteuil, & donnez-vous la peine de me dire, quel est ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de Toute-puissance, & après ou devant tout cela, à quelle espèce de Créature j'ay l'honneur de parler.

Vous me recevez tres-sagement, Monsieur, (reprit-il en riant, & prenant le fauteuil que je luy présentois) Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choses que je ne vous diray pas aujourd'huy, s'il vous plaît ? Le compliment que je vous ay fait, font

font les paroles, que les Sages disent à l'abord de ceux; à qui ils ont résolu d'ouvrir leur cœur, & de découvrir leurs Mystères. J'ay crû qu'étant aussi Savant que vous m'avez paru dans vos Lettres, cette salutation ne vous seroit pas inconnüe, & que c'étoit le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah! Monsieur, m'écriay-je, me souvenant que j'avois un grand rôle à jouer, comment me rendray-je digne de tant de bontez? Est-il possible que le plus grand de tous les Hommes soit dans mon cabinet, & que le grand Gabalis m'honore de sa visite?

Je suis le moindre des Sages (repartit-il d'un air sérieux) & Dieu qui dispense les lumieres de sa Sagesse avec le poids, & la mesure qu'il plait à sa Souveraineté, ne m'en a fait qu'une part très-petite, en comparaison de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'espère que vous les pourrez égaler quelque jour, si j'ose en juger par la figure de vôtre Nativité, que vous m'avez fait l'honneur de
m'en-

m'envoyer : mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monsieur, (ajouta-t-il en riant) de ce que vous m'avez pris d'abord pour un phantôme?

Ah ! non pas pour un phantôme (luy dis-je) mais je vous avoue, Monsieur, que me souvenant tout-à-coup de ce que Cardan raconte que son Père fut un jour visité dans son étude par sept inconnus vêtus de diverses couleurs, qui lui tinrent des propos assez bizarres de leur nature & de leur employ..... Je vous entens (interrompt le Comte) c'étoit des Sylphes, dont je vous parleray quelque jour, qui sont une espèce de Substances Aériennes, qui viennent quelquefois consulter les Sages sur les Livres d'Averroës, qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan est un étourdy d'avoir publié cela dans ses subtilitez : il avoit trouvé ces mémoires-là dans les papiers de son Père, qui étoit un des nôtres ; & qui voyant que son Fils étoit naturellement babillard, ne voulut lui rien apprendre de grand, &

B

le

le laissa amuser à l'Astrologie ordinaire, par laquelle il ne sçût prévoir seulement que son Fils seroit pendu. Ce fripon est cause que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe ? Injure ! (repris-je) Quoy, Monsieur, serois-je assez malheureux, pour.....? Je ne m'en fâche pas (interrompt-il) vous n'êtes pas obligé de savoir que tous ces Esprits Elementaires sont nos Disciples ; qu'ils sont trop heureux, quand nous voulons nous abbaïsser à les instruire ; & que le moindre de nos Sages est plus Savant, & plus puissant que tous ces petits Messieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelque autre fois ; il me suffit aujourd'huy d'avoir eu la satisfaction de vous voir. Tâchez, mon Fils, de vous rendre digne de recevoir les lumières Cabalistiques, l'heure de vôtre régénération est arrivée, il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celuy qui seul a la puissance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui soit

sur les Sciences Secrètes. 15

capable des grandes choses que j'ay à vous apprendre & de m'inspirer de ne vous rien taire de nos Mystères. Il se leva lors, & m'embrassant sans me donner le loisir de luy répondre ; A-dieu, mon Fils, (poursuivit-il) j'ay à voir nos Compagnons qui sont à Paris, après quoy je vous donneray de mes nouvelles. Cependant, *veillez, priez, espérez, & ne parlez pas.*

Il sortit de mon cabinet en disant cela. Je me plaignis de sa courte visite en le reconduisant, & de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner si tôt, après m'avoir fait voir une étincelle de ses lumières. Mais m'ayant assuré de fort bonne grace que je ne perdrois rien dans l'attente, il monta dans son carosse, & me laissa dans une surprise, que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux, ny à mes oreilles. Je suis sûr (disois-je) que cet homme est de grande qualité, qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine ; il paroît d'ailleurs fort accompli. Peut-il s'être

16 Prem. Entr. sur les Scienc. secr.

coëffé de ces folies-là ? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavalièrement. Seroit-il Sorcier en éfet , & ne me serois-je point trompé jusqu'icy , en croyant qu'il n'y en a plus ? Mais aussi s'il est des Sorciers , sont-ils aussi dévots que celui-cy paroît l'être ?

Je ne comprenois rien à tout cela ; je resolus pourtant d'en voir la fin ; quoy que je préviffe bien qu'il y auroit quelques Sermons à essuyer , & que le Démon qui l'agitoit , étoit grandement Moral , & Prédicateur.

SE-

SECOND ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrètes.

LE Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la Prière, & le lendemain dès le point du jour, il me fit savoir par un Billet, qu'il viendrait chez moy sur les huit heures; & que si je le voulois bien, nous irions faire un tour ensemble. Je l'attendis, il vint, & après les civilités réciproques; Allons (me dit-il) à quelque lieu où nous soyons libres, & où personne ne puisse interrompre nôtre entretien. Ruel (luy dis-je) me paroît assez agréable, & assez solitaire. Allons-y donc (reprit-il.) Nous montâmes en carosse. Durant le chemin, j'observois mon nouveau Maître. Je n'ay jamais remarqué en personne un si grand fond de satisfaction, qu'il en paroïssoit en

toutes ses manières. Il avoit l'esprit plus tranquille & plus libre qu'il ne sembloit qu'un Sorcier le pût avoir. Tout son air n'étoit point d'un homme, à qui sa conscience reprochât rien de noir; & j'avois une merveilleuse impatience de le voir entrer en matière; ne pouvant comprendre comment un homme, qui me paroiffoit si judicieux, & si accompli en toute autre chose, s'étoit gâté l'esprit par les visions, dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit blessé. Il me parla divinement de la Politique, & fut ravi d'entendre que j'avois lû ce que Platon en a écrit. Vous aurez besoin de tout cela quelque jour (me dit-il) un peu plus que vous ne croyez: Et si nous-nous accordons aujourd'huy, il n'est pas impossible qu'avec le tems vous mettiez en usage ces sages maximes. Nous entrions alors à Ruel, nous allâmes au jardin, le Comte dédaigna d'en admirer les beautés, & marcha droit au labyrinthe.

Vo-

sur les Sciences Secrètes: 19

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit désirer; Je louë (s'écria-t-il) levant les yeux, & les bras au Ciel, je louë la Sageffe éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses véritez inéfables. Que vous serez heureux, mon Fils! si elle a la bonté de mettre dans vôtre ame les dispositions que ces hauts Mystères demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la Nature; Dieu seul fera vôtre Maître, & les Sages seuls seront vos égaux. Les suprêmes Intelligences feront gloire d'obéir à vos désirs; les Démons n'oseront se trouver où vous serez; vôtre voix les fera trembler dans le puits de l'abyme, & tous les Peuples invisibles, qui habitent les quatre Elemens, s'estimeront heureux d'être les Ministres de vos plaisirs. Je vous adore, ô Grand Dieu! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire, & de l'avoir étably Souverain Monarque de tous les Ouvrages de vos mains. Sentez vous, mon Fils (ajôûta-t-il, en se

tournant vers moy) sentez-vous cette ambition héroïque, qui est le caractère certain des Enfans de Sagesse ? Osez-vous désirer de ne servir qu'à Dieu seul, & de dominer sur tout ce qui n'est point Dieu ? Avez-vous compris ce que c'est qu'être Homme ? Et ne vous ennuie-t-il point d'être esclave ; puisque vous êtes né pour être Souverain ? Et si vous avez ces nobles pensées, comme la figure de votre Nativité ne me permet pas d'en douter ; Considérez meurement, si vous aurez le courage, & la force de renoncer à toutes les choses, qui peuvent vous être un obstacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous êtes né ? Il s'arrêta là, & me regarda fixement, comme attendant ma réponse, ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de son discours m'avoit fait espérer que nous entrerions bien-tôt en matière, autant en désespéray-je par ses dernières paroles. Le mot de *renoncer* m'éfraya,

fraya, & je ne doutois point, qu'il n'allât me proposer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainsi ne sachant comme me tirer de ce mauvais pas ; Renoncer, (luy dis-je) Monsieur ; Quoy faut il renoncer à quelque chose ? Vrayement (reprit-il) il le faut bien, & il le faut si nécessairement, qu'il faut commencer par là. Je ne say si vous pourrez vous y résoudre : mais je say bien que la Sagesse n'habite point dans un corps sujet au péché, comme elle n'entre point dans une ame prévenuë d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, si vous ne renoncez dés-à présent à une chose, qui ne peut compâtir avec la Sagesse *Il faut*, (ajouta-t-il tout bas, en se baissant à mon oreille) *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les Femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre proposition. Vous m'avez, Monsieur, (m'écriay-je) vous m'avez quitté pour peu de chose. J'attendois que vous me proposeriez

quelque étrange renonciation ; mais puisque ce n'est qu'aux Femmes que vous en voulez , l'affaire est faite dés-long-tems ; je suis assez chaste (Dieu mercy.) Cependant , Monsieur , comme Salomon étoit plus Sage , que je ne feray peut-être ; & que toute sa Sagesse ne pût l'empêcher de se laisser corrompre : Dites-moy (s'il vous plaît) quel expédient vous prenez , vous autres Messieurs , pour vous passer de ce Sexe-là ? & quel inconvénient il y auroit que dans le Paradis des Philosophes chaque Adam eût son Eve.

Vous me demandez-là de grandes choses (repartit-il en consultant en luy-même , s'il devoit répondre à ma question.) Pourtant puis que je voy que vous-vous détacherez des Femmes sans peine , je vous diray l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs Disciples : & vous connoîtrez des-là , dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de nôtre nombre.

Quand

Sur les Sciences Secrètes. 23

Quand vous ferez enrollé parmy les Enfans des Philosophes , & que vos yeux seront fortifiez par l'usage de la Très-Sainte Medecine ; vous découvrirez d'abord , que les Elémens sont habitez par des Créatures très-parfaites , dont le péché du malheureux Adam a ôté la connoissance & le commerce à sa trop malheureuse postérité. Cét espace immense qui est entre la Terre & les Cieux a des Habitans bien plus nobles que les Oiseaux & les Mouchérons ; Ces Mers si vastes ont bien d'autre hôtes que les Dauphins & les Baleines ; la profondeur de la Terre n'est pas pour les Taupes seules ; & l'Elément du Feu , plus noble que les trois autres , n'a pas été fait pour demeurer inutile & vuide.

L'Air est plein d'une innombrable multitude de Peuples de figure humaine , un peu fiers en apparence , mais dociles en éfet : grands amateurs des Sciences , subtils , officieux aux Sages , & ennemis des fots & des ignorans.

rans. Leurs Femmes & leurs Filles sont des Beutez mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Comment, Monsieur, (m'écriay-je) est ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là sont mariez ?

Ne vous allarmez pas, mon Fils, pour si peu de chose (repliqua-t-il.) Croyez que tout ce que je vous dis est solide & vray ; Ce ne sont icy que les Elémens de l'ancienne Cabale, & il ne tiendra qu'à vous de le justifier par vos propres yeux : mais recevez avec un esprit docile, la lumière que Dieu vous envoie par mon entremise. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir ouï sur ces matieres dans les Ecoles des ignorans : Où vous auriés le déplaisir, quand vous seriés convaincu par l'expérience, d'être obligé d'avouër que vous-vous êtes opiniâtré mal-à-propos.

Ecoutez-donc jusqu'à la fin, & fâchés que les Mers & les Fleuves sont habités de même que l'Air ; les Anciens Sages ont nommé Ondiens, ou Nym-

sur les Sciences Secrètes. 25

Nymphes, cette espèce de Peuples. Ils sont peu de Mâles, & les Femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, & les Filles des Hommes n'ont rien de comparable.

La Terre est remplie presque jusqu'au centre de Gnomes, gens de petite stature, gardiens des trésors, des minières, & des pierreries: Ceux-cy sont ingénieux, amis de l'homme, & faciles à commander. Ils fournissent aux Enfans des sages tout l'argent qui leur est nécessaire, & ne demandent guères pour prix de leur service, que la gloire d'être commandez. Les Gnomides leurs Femmes sont petites, mais fort agréables, & leur habit est fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammez de la Région du Feu, ils servent aux Philosophes: mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie; & leur Filles & leurs Femmes se font voir rarement. Elles ont raison (interrompis-je) & je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoi? (dit le Comte.) Pourquoi, Monsieur

fieur (repris-je) & qu'ay-je affaire de converser avec une si laide bête que la Salamandre mâle ou femelle ? Vous avez tort (repliqua-t-il) c'est l'idée qu'en ont les Peintres & les Sculpteurs ignorans ? Les femmes des Salamandres sont belles, & plus belles même que toutes les autres, puisqu'elles sont d'un Élément plus pur. Je ne vous en parlois pas, & je passois succinctement la description de ces Peuples, parce que vous les verrés vous-même à loisir & facilement si vous en avés la curiosité. Vous verrés leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, & leurs loix admirables. Vous serés charmé de la beauté de leur esprit encore plus que de celle de leurs corps : mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces misérables, quand ils vous diront que leur ame est mortelle, & qu'ils n'ont point d'espérance en la jouissance éternelle de l'Être suprême, qu'ils connoissent, & qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront, qu'étans composés des plus pures parties de l'Elément qu'ils habitent; & n'ayant point en eux de
qua-

qualités contraires, puis qu'ils ne sont faits que d'un Élément; ils ne meurent qu'après plusieurs Siècles: mais qu'est-ce que ce temps au prix de l'éternité? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette pensée les afflige fort, & nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos Pères les Philosophes parlant à Dieu face à face se plainquirent à luy du malheur de ces Peuples: & Dieu, de qui la miséricorde est sans bornes, leur révéla, qu'il n'étoit pas impossible de trouver du remède à ce mal. Il leur inspira que de même que l'homme par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité: Les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes & les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent être faits participans de l'Immortalité. Ainsi une Nymphe, ou une Sylphide devient immortelle, & capable de la Béatitude à laquelle nous aspirons; quand elle est assez heureuse pour se marier à un Sage: & un Gnome ou un Sylphe cesse d'être mortel

dés

dés le moment qu'il épouse une de nos Filles.

De-là nâquit l'erreur des premiers Siècles, de Tertullien, du Martyr Justin, de Lactancé, Cyprien, Clément d'Aléxandrie, d'Athenagore Philosophe Chrétien, & généralement de tous les Ecrivains de ce temps-là. Ils avoient appris que ces Demy-hommes Elémentaires avoient recherché le commerce des Filles : & ils ont imaginé de-là, que la chute des Anges n'étoit venuë, que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les Femmes. Quelques Gnomes désireux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes graces de nos Filles, & leur avoient apporté des pierreries, dont ils sont gardiens naturels : Et ces Auteurs ont crû, s'appuyans sur le Livre d'Enoch mal-entendu, que c'étoit les pièges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos Femmes. Au commencement, ces Enfans du Ciel engendrèrent les Géans fameux, s'étant fait aimer aux Filles des Hommes

mes

mes : & les mauvais Cabalistes Joseph , & Philon (comme tous les Juifs sont ignorans) & après eux tous les Auteurs que j'ay nommé tout à l'heure, ont dit aussi-bien qu'Origene & Macrobe , que c'étoit des Anges, & n'ont pas scû que c'étoit les Sylphes & les autres Peuples des Elémens, qui sous le nom d'Enfans d'Eloim, sont distingués des Enfans des Hommes. De même ce que le Sage Augustin a eu la modestie de ne point décider, touchant les poursuites, que ceux qu'on appelloit Faunes ou Satyres, faisoient aux Africaines de son tems, est éclaircy, par ce que je viens de dire, du désir qu'ont tous ces Habitans des Elémens de s'allier aux Hommes, comme du seul moyen de parvenir à l'Immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des Femmes la chute des premiers Anges; non plus que de soumettre assez les Hommes à la puissance du Démon, pour luy attribuer toutes les aventures des Nymphes & des

Sylphes, dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru si justes, que nous avons tous résolu d'un commun accord, de renoncer entièrement aux Femmes; & de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes, & les Sylphides.

O Dieu! (me récriay-je) qu'est-ce que j'entens? Jusqu'où va la f..... Oûi, mon Fils, (interrompit le Comte) admirez jusqu'où va la félicité Philosophique? Pour des Femmes, dont les foible appas se passent en peu de jours, & sont suivis de rides horribles, les Sages possèdent des Beutez qui ne vieillissent jamais, & qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour & de la reconnoissance de ces Maîtresses invisibles, & de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philosophe charitable, qui s'applique à les immortaliser.

Ah!

Ah ! Monsieur, je renonce (m'écriay-je encore une fois.) Oüy, mon Fils, (poursuivit-il dérechef, sans me donner le loisir d'achever.) Renoncez aux inutiles & fades plaisirs qu'on peut trouver avec les Femmes ; la plus belle d'entr'elles est horrible auprès de la moindre Sylphide : aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassemens. Misérables ignorans, que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés Philosophiques.

Misérable Comte de Gabalis (interrompis-je ; d'un accent mêlé de colère, & de compassion) me laissez-vous dire enfin, que je renonce à cette sagesse insensée ; que je trouve ridicule cette visionnaire philosophie ; que je déteste ces abominables embrassemens qui vous mêlent à des phantômes ; & que je tremble pour vous, que quelqu'une de vos prétendues Sylphides ne se hâte de vous emporter dans les Enfers au milieu de vos transports, de peur qu'un aussi honnête homme que vous s'apperçoive à la fin de la fo-

lie de ce zèle chimérique, & ne fasse pénitence d'un crime si grand.

Oh, oh, (répondit-il en reculant trois pas, & me regardant d'un œil de colère) malheur à vous esprit indocile! Son action m'éfraya, je l'avoue : mais ce fut bien pis, quand je vis que s'éloignant de moy, il tira de sa poche un papier, que j'entrevois de loin, qui étoit assez plein de caractères, que je ne pouvois bien discerner. Il lisoit attentivement, se chagrinoit, & parloit bas. Je crus qu'il évoquoit quelques Esprits pour ma ruine, & je me repentis un peu de mon zèle inconsidéré. Si j'échappe à cette aventure (disois-je) jamais Cabaliste ne me fera rien. Je tenois les yeux sur luy comme sur un Juge qui m'alloit condamner à mort; quand je vis que son visage redevint serein. Il vous est dur, (me dit-il en riant & revenant à moy) il vous est dur de régrimber contre l'éguillon. Vous êtes un Vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour être le plus grand Cabaliste de vôtre Siècle. Voicy la figure

gure de votre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'est pas maintenant & par mon entremise, ce sera quand il plaira à votre Saturne retrograde.

Ah! si j'ay à devenir Sage, (luy dis-je) ce ne sera jamais que par l'entremise du Grand Gabalis, mais à parler franchement, j'ay bien peur qu'il sera mal-aisé, que vous puissiez me fléchir à la galanterie Philosophique. Seroit-ce, reprit-il) que vous seriez assés mauvais Physicien, pour n'être pas persuadé de l'existence de ces Peuples? Je ne say, (repris-je) mais il me sembleroit toujours que ce ne seroit que Lutins travestis. En croirez-vous toujours plus à votre nourrice, (me dit-il) qu'à la raison naturelle; qu'à Platon, Pythagore, Celse, Pselliuns; Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Trismegiste, Nollius, Dornée, Fludd; qu'au Grand Philippe Aureole, Théophraste Bombast, Paracelse de Honeinhem: qu'à tous nos Compagnons.

Je vous en croirois, Monsieur, (répondis-je) autant, & plus que tous ces gens-là : Mais, mon cher Monsieur, ne pourriez-vous pas ménager avec vos Compagnons, que je ne seray pas obligé de me fondre en tendresse avec ces D^émoiselles Elémentaires ? Hélas ! [reprit-il] vous êtes libre sans doute, & on n'aime pas, si on ne veut ; peu de Sages ont p^u se défendre de leurs charmes : mais il s'en est pourtant trouvé, qui se réservans tous entiers à de plus grandes choses, [comme vous saurez avec le temps] n'ont pas voulu faire cét honneur aux Nymphes. Je seray donc de ce nombre [repris-je] aussi-bien ne saurois-je me résoudre à perdre le temps aux cérémonies que j'ay oüy dire à un Prélat, qu'il faut pratiquer, pour le commerce de ces Génies. Ce Prélat ne sçavoit ce qu'il disoit [dit le Comte] car vous verrez un jour que ce ne sont pas-là des Génies ; & d'ailleurs jamais Sage n'employa, ni cérémonies, ni superstition pour la familiarité des Génies, non plus que pour les Peuples dont nous parlons

Le

Le Cabaliste n'agit que par les principes de la Nature : & si quelquefois on trouve dans nos Livres des paroles étranges, des caractères & des suffumigations ; ce n'est que pour cacher aux ignorans les Principes Physiques. Admirez le simplicité de la Nature en toutes ses opérations merveilleuses ! & dans cette simplicité une harmonie, & un concert si grand, si juste, & si nécessaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos foibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Disciples, que nous ne voulons pas laisser tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature ; & que nous ne voulons pourtant pas priver de la Société des Peuples Élémentaires, pour la compassion que nous avons de ces mêmes Peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, sont composées des plus subtiles parties de la Sphère du Feu, conglobées & organisées par l'action du Feu Universel (dont je vous entretiendray quelque jour) ainsi appellé, parce qu'il est le principe

36 *second Entretien.*

de tous les mouvemens de la Nature. Les Sylphes de même sont composés des plus purs Atômes de l'Air, les Nymphe, des plus déliées parties de l'Eau, & les Gnomes, des plus subtiles parties de la Terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces Creatures si parfaites; parce qu'étant composé, de ce qu'il y avoit de plus pur dans les quatre Elémens, il renfermoit les perfections de ces quatre espèces de Peuples, & étoit leur Roy naturel. Mais dès-lors que son péché l'eût précipité dans les excréments des Elémens, (comme vous verrez quelque'autrefois) l'harmonie fut déconcertée, & il n'eût plus de proportion, étant impur & grossier, avec ces substances si pures & si subtiles. Quel remède à ce mal? Comment remonter ce luth, & recouvrer cette Souveraineté perduë? O Nature! pourquoy t'étudie-t-on si peu? Ne comprenés-vous pas, mon Fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'Homme ces biens qu'il a perdus?

Helas! Monsieur, (reliquay-je) je suis très-ignorant en toutes ces simplici-

plétez-là. Il est pourtant bien-aisé d'y être savant, reprit-il.

Si on veut recouvrer l'Empire sur les Salamandres : il faut purifier & exalter l'Elément du Feu, qui est en nous, & relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre; & c'est icy l'artifice que tous les Anciens ont caché religieusement, & que le divin Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même, du mélange des autres Elémens; & étant préparée selon l'Art, devient en fort peu de tems souverainement propre à exalter le feu qui est en nous; & à nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. Dès lors les habitans de la Sphère du Feu deviennent nos inférieurs; & ravis de voir rétablir nôtre mutuelle harmonie, & que nous-nous soyons rapprochés d'eux: il ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent à l'Image, & au Lieutenant de leur Créateur,

teur, & tous les soins, dont les peut faire aviser, le désir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vray que comme ils sont plus subtils que ceux des autres Elémens, ils vivent tres-long-tems; ainsi ils ne se presentent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon Fils, si l'aversion que vous m'avez témoigné vous dure jusqu'à la fin: peut-être ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en seroit pas de même des Sylphes, de Gnomes, & des Nymphes. Comme ils vivent moins de tems ils ont plutôt affaire de nous: aussi leur familiarité est plus aisée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'Air conglobé, d'Eau ou de Terre, & le laisser exposé au Soleil un mois. Puis séparer les Elémens selon la science; ce qui sur tout est très facile en l'Eau & en la Terre. Il est merveilleux quel laimant c'est, que chacun de ces Elémens purifiez, pour attirer Nymphes, Sylphes & Gnomes. On n'en a pas pris si peu que rien
 tous

tous les jours pendant quelque mois ; que l'on voit dans les Airs la République volante des Sylphes ; les Nymphes venir en foule au rivage ; & les Gardiens des trésors étaler leurs richesses. Ainsi sans caractères, sans cérémonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces Peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage, qu'ils savent bien être plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses Enfans à réparer les Elémens par les Elémens. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'Homme recouvre son empire naturel, & peut tout dans les Elémens, sans Démon & sans art illicite. Ainsi vous voyez, mon Fils, que les Sages sont plus innocens que vous ne pensez. Vous ne me dites rien ?

Je vous admire, Monsieur, (luy dis-je) & je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir distillateur. Ah ! Dieu vous engage, mon Enfant, (s'écria-t-il) ce n'est pas à ces bagatelles-là, que vôtre Nativité vous destine. Je vous défens au contraire de vous y amuser ; je vous ay dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veu-

veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurés tous ces avantages, & d'infiniment plus glorieux & plus agréables, par des procédez bien autrement Philosophiques. Je ne vous ay décrit ces manières, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie, & pour vous ôter vos terreurs paniques.

Graces à Dieu, Monsieur, (répondis-je) je n'ay plus tant de peur que j'en avois tantôt. Et quoy que je ne me détermine pas encore à l'acommodement que vous me proposés avec les Salamandres; je ne laisse pas d'avoir la curiosité d'apprendre, comment vous avés découvert que ces Nymphes & ces Sylphes meurent. Vrayement, (repartit-il) ils nous le disent, & nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir, (repliquay-je) puique votre commerce les rend immortels? Cela seroit bon, (dit-il) si le nombre des Sages égaloit le nombre de ces Peuples; outre qu'il y en a plusieurs d'entr'eux qui aiment mieux mourir que risquer en devenant immortels, d'être aussi malheureux, qu'ils voyent que les Demons

mons le font. C'est le Diable qui leur inspire ces sentimens, car il n'y a rien qu'il ne fasse, pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par nôtre alliance. De sorte que je regarde, & vous devez regarder, mon Fils, comme une tentation très-pernicieuse & comme un mouvement très-peu charitable, cette aversion que vous y avez.

Au surplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez. Qui est-ce qui obligea l'Oracle d'Apollon de dire, que tous ceux qui parloient dans les Oracles étoient mortels aussi-bien que luy, comme Porphyre le rapporte? Et que pensez-vous que voulût dire cette voix, qui fut entenduë dans tous les rivages d'Italie; & qui fit tant de frayeur à tous ceux qui se trouvèrent sur la Mer?

LE GRAND PAN EST MORT.

C'étoit les Peuples de l'Air, qui donnoient avis aux Peuples des Eaux, que le premier & le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

Lorsque cette voix fut entenduë (luy dis-je) il me semble que le Monde adoroit Pan & les Nymphes. Ces Messieurs,

fieurs, dont vous me prêchez le commerce, étoient donc les faux Dieux des Payens.

Il est vray, mon Fils, (repartit-il) Les Sages n'ont garde de croire que le Démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux & trop foible, pour avoir jamais eu ce plaisir & cette autorité. Mais il a pû persuader ces hôtes des Elémens, de se montrer aux Hommes, & de se faire dresser des Temples; & par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'Element qu'il habite; ils troubloient l'Air & la Mer, ébranloient la Terre, & dispensoient les Feux du Ciel à leur fantaisie: de sorte qu'ils n'avoient pas grand' peine à être pris pour des Divinitez, tandis que le Souverain Etre néglige le Salut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçu de sa malice tout l'avantage qu'il en espéroit: car il est arrivé de-là que Pan, les Nymphes, & les autres Peuples Elémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour; (car il vous souvient bien que chez les Anciens

sur les Sciences Secrètes. 43

ciens, Pan étoit le Roy de ces Dieux, qu'ils nommoient Dieux Incubes, & qui recherchoient fort les Filles) plusieurs des Payens sont échappéz au Démon, & ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas, Monsieur, [repris-je.] Vous n'avez garde de m'entendre [continua-t-il en riant, & d'un ton moqueur] voici qui vous passe, & qui passeroit aussi tous vos Docteurs, qui ne savent ce que c'est que la belle Physique. Voicy le grand Mystère de toute cette partie de Philosophie qui regarde les Elémens : & ce qui seurement ôtera [si vous avez un peu d'amour pour vous-même] cette répugnance si peu Philosophique, que vous me témoignez tout aujourd'huy.

Sachez donc, mon Fils, & n'allez pas divulguer ce grand * Arcane à quelque indigne ignorant. Sachez que comme les Sylphes acquièrent une Ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les Hommes qui sont prédestinez : de même les Hommes qui n'ont point de droit à la gloire éternelle, ces

in

* Terme de l'Art, pour dire, Secret.

infortuné à qui l'immoralité n'est qu'un avantage funeste ; pour lesquels le Messie n'a point été envoyé.....

Vous êtes donc Jansenistes aussi, Messieurs les Cablistes ? (interrompis-je.) Nous ne savons ce que c'est, mon Enfant, (reprit-il brusquement) & nous dédaignons de nous informer, en quoy consistent les sectes différentes, & les diverses Religions, dont les ignorans s'infatuënt. Nous-nous en tenons à l'ancienne Religion de nos Pères les Philosophes, de laquelle il faudra bien que je vous instruisse un jour. Mais pour reprendre nôtre propos : ces hommes de qui la triste immortalité ne seroit qu'une éternelle infortune ; ces malheureux Enfans, que le Souverain Père a négligés, ont encore la ressource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les Peuples Élémentaires. De sorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité ; s'ils sont prédestinez, ils ont le plaisir de mener au Ciel (en quittant la prison de ce corps) la Sylphide, ou la Nymphé qu'ils ont immortalisée : & s'ils ne sont pas prédesti-

sur les Sciences Secrètes. 45

stines, le commerce de la Sylphide rend leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi le Démon se vit échapper tous les Payens qui s'allièrent aux Nymphes. Ainsi les Sages ou les amis des Sages à qui Dieu nous inspire de communiquer quelque'un des quatre secrets Elémentaires (que je vous ay appris à-peu-prés) s'affranchissent du péril d'être damnés.

Sans mentir, Monsieur, (m'écriay-je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, & trouvant à propos de diférer de luy dire à plein mes sentimens , jusqu'à-ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de la Cabale, que je jugeay bien par cét échantillon devoir être fort bizarres & récréatifs) sans mentir ! vous poussés bien avant la sagesse, & vous avés eu raison de dire, que cecy passeroit tous nos Docteurs. Je croy même que cecy passeroit tous nos Magistrats : & que s'ils pouvoient découvrir qui sont ceux qui échappent au Démon par ce moyen, comme l'ignorance est inique, ils prendroient les intérêts du Diable contre ces fugitifs, & leur feroient mauvais party.

D

Aussi

Aussi est-ce pour cela (reprit le Comte) que je vous ay recommandé, & que je vous commande fainement le secret. Vos Juges sont étranges! ils condamnent une action très-innocente comme un crime très-noir. Quelle barbarie, d'avoir fait brûler ces deux Prêtres, que le Prince de la Mirandé dit avoir connus: qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de quarante ans! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Vervillier qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente six ans! Et quelle ignorance à Bodin de la traiter de Sorcière; de prendre sujet de son aventure, d'autoriser les chimères populaires touchant les prétendus Sorciers, par un livre aussi impertinent que celui de sa République est raisonnable!

Mais il est tard, & je ne prens pas garde que vous n'ayés pas encore mangé. C'est donc pour vous, que vous parlez, Monsieur, (luy dis-je) car pour moy je vous écouteray jusqu'à demain sans incommodité. Ah pour moy, (reprit-il en riant, & marchant vers la porte) il

il paroît bien que vous ne savés guères ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, & jamais pour la nécessité. J'avois une idée toute contraire de la Sageffe (repliquay-je) je croyois que le Sage ne dût manger que pour satisfaire à la nécessité. Vous vous abusés, (dit le Comte) combien pensés-vous que nos Sages peuvent durer sans manger? Que puis-je savoir, (luy dis-je.) Moïse & Elie s'en passèrent quarante jours, vos Sages s'en passent, sans doute, quelques jours moins. Le bel effort que ce seroit. [reprit-il.] Le plus savant Homme qui fût jamais, le Divin, le presque adorable Paracelse assure, qu'il a vû beaucoup de Sages, avoir passé des vingt années sans manger quoy que ce soit. Luy-même avant qu'être parvenu à la Monarchie de la Sageffe, dont nous luy avons justement déferé le Sceptre, il voulut essayer de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demy-scrupule de Quinte-Essence Solaire. Et si vous voulés avoir le plaisir de faire vivre quelqu'un sans manger,

D 2

vous

vous n'avez qu'à préparer la Terre, comme j'ay dit qu'on peut la préparer pour la société des Gnomes. Cette Terre appliquée sur le nombril, & renouvelée quand elle est trop seiche, fait qu'on se passe de manger & de boire sans aucune peine: ainsi que le veridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve durant six mois.

Mais l'usage de la Médecine Catholique Cabalistique nous a franchi bien mieux de toutes les nécessitez importunes, à quoy la Nature assujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît; & toute la superfluité des viandes s'évanouissant par la transpiration insensible, nous n'avons jamais honte d'être Hommes. Il se tût alors, voyant que nous étions près de nos gens. Nous allâmes au Village prendre un léger repas, suivant la coutume des Heros de Philosophie.

TROISIEME ENTRETEN

Sur les Sciences Secrètes.

APrès avoir dîné, nous retournâmes au labyrinthe. J'estois reveur, & la pitié, que j'avois de l'extravagance du Comte, de laquelle je jugeois bien qu'il me seroit difficile de le guerir, m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit, autant que j'aurois fait, si j'eusse esperé de le ramener au bon sens. Je cherchois dans l'antiquité quelque chose à luy opposer, ou il ne pût répondre; car de luy alleguer les sentimens de l'Eglise, il m'avoit déclaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne religion de ses Peres les Philosophes; & de vouloir convaincre un Cabaliste par raison, l'entreprise estoit de longue haleine: outre que je n'avois garde de disputer contre un homme de qui je ne scavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'esprit que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux; auxquels

il avoit substitué les Sylphes, & les autres peuples élémentaires, pouvoit estre refuté par les Oracles des Payens, que l'Ecriture traite par tout de diables, & non pas de Sylphes. Mais comme je ne sçavois pas si dans les principes de sa Cabale, le Comte n'attribueroit pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle; je crûs qu'il seroit à propos de luy faire expliquer ce qu'il en pensoit.

Il me donna lieu de le mettre en matiere, lors qu'avant de s'engager dans le labyrinthe, il se tourna vers le jardin. Voila qui est assez beau (dit-il) & ces statuës font un assez bon effet. Le Cardinal (repartis-je) qui les fit apporter icy, avoit une imagination peu digne de son grand genie. Il croyoit que la plus-part de ces figures rendoient autrefois des Oracles: & il les avoit achetées fort cher, sur ce pied-là. C'est la maladie de bien des gens (reprit le Comte.) L'ignorance fait commettre tous les jours une maniere d'idolatrie tres-criminelle; puisqué l'on conserve avec tant de
soin

soin, & qu'on tient si précieux les Idoles dont l'on croit que le diable s'est autrefois seryy pour se faire adorer. O Dieu ne sçaura-t-on jamais dans ce monde, que vous avez dès la naissance des siècles précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds: & que vous tenez les Demons prisonniers sous la terre, dans le tourbillon des ténèbres? Cette curiosité si peu louable, d'assembler ainsi ces pretendus organes des demons, pourroit devenir innocente (mon fils) si l'on vouloit se laisser persuader qu'il n'a jamais esté permis aux Anges de tenebres, de parler dans les Oracles.

Je ne croy pas (interrompis-je) qu'il fut aisé d'établir cela parmy les Curieux: mais il le seroit peut-estre parmy les esprits forts. Car il n'y a pas long-temps qu'il a esté décidé dans une conference faite exprés sur cette matiere, par des Esprits du premier Ordre; que tous ces pretendus Oracles n'estoient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un

52 *Troisième Entretien*

artifice de la Politique des Souverains.

Estoient-ce (dit le Comte) les Mahometans envoyez en Ambassade vers vostre Roy qui tinrent cette conference, & qui deciderent ainsi cette question? Non, Monsieur [repondis-je.] De quelle Religion sont donc ces Messieurs-là [repliqua-t-il] puis qu'ils ne content pour rien l'Ecriture Divine, qui fait mention en tant de lieux, de tant d'Oracles differens? Et principalement des Pythons, qui faisoient leur residence, & qui rendoient leurs réponses dans les parties destinées à la multiplication de l'image de Dieu? Je parlay [repliquay-je] de tous ces ventres discoureurs, & je fis remarquer à la Compagnie que le Roy Saül les avoit bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressusciter Samuel à sa priere & à sa rüine. Mais ces sçavans hommes ne laisserent pas de decider, qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

Si l'Ecriture ne les touchoit pas [dit le Comte] il falloit les convaincre par
toute

sur les Sciences Secrètes. §3

toute l'Antiquité , dans laquelle il estoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de vierges enceintes de la destinée des mortels , lesquelles enfantoient les bonnes & les mauvaises aventures de ceux qui les consultoient. Que n'alle-
guez vous Chrysofome , Origene , & Oecumenius ? qui font mention de ces hommes divins , que les Grecs nommoient *Engastimanes* , de qui le ventre prophetique articuloit des Oracles si fameux. Et si vos Messieurs n'aiment pas l'Écriture , & les Peres, il falloit mettre en avant ces filles miraculeuses , dont parle le Grec Pausanias ; qui se changoient en Colombes , & sous cette forme rendoient les Oracles celebres des *Colombes Dondonides*. Ou bien vous pouviez dire à la gloire de vostre nation , qu'il y eut jadis dans la Gaule des Filles illustres , qui se metamorphosoient en toute figure , au gré de ceux qui les consultoient , & qui , outre les fameux Oracles qu'elles rendoient , avoient un empire admirable sur les flots , & une autorité

salutaire sur les plus incurables maladies. On eût traité toutes ces belles preuves d'apocriphes (luy dis-je.) Est-ce que l'Antiquité les rend suspectes? (reprit-il.) Vous n'aviez qu'à leur alleguer les Oracles, qui se rendent encor tous les jours. Et en quel endroit du monde? (luy dis-je.) A Paris (reliqua-t-il) à Paris! m'écriay-je. (Oüy à Paris! continua-t-il.) Vous estes Maître en Israël, & vous ne sçavez pas cela? Ne consulte-t-on pas tous les jours les Oracles Aquatiques dans des verres d'eau; ou dans des bassins; & les Oracles Aëriens dans des miroirs & sur la main des vierges? Ne recouvre-t-on pas des chapeliers perdus, & des montres dérobées? N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des païs lointains, & ne voit-on pas ses absens? Hé Monsieur! que me contez-vous là? (luy dis-je.) Je vous raconte (reprit-il) ce que je suis sûr qui arrive tous les jours; & dont il ne feroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne croy pas cela, Monsieur (repartis-je.) Les Magistrats fe-

sur les Sciences Secrètes. 55

feroient quelque exemple d'une action si punissable, & on ne souffriroit pas que l'Idolatrie, Ah que vous estes prompt ! (interrompt le Comte.) Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela : & la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'à fait la vérité : S'il reste encore quelque vestige parmy le peuple de la redoutable puissance des noms Divins ; seriez-vous d'avis qu'on l'effaçât ? & qu'on perdît le respect, & la reconnoissance qu'on doit au grand nom AGLA qui opère toutes ces merveilles, lors mesme qu'il est invoqué par les ignorans, & par les pecheurs : & qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche Cabalistique. Si vous eussiez voulu convaincre vos Messieurs de la vérité des Oracles ; vous n'aviez qu'à exalter vostre imagination, & vostre foy : & vous tournant vers l'Orient crier à haute voix AG... Messieurs (interrompis-je) je n'avois garde de faire cette espece d'argument, à d'aussi honnestes gens
que

que le sont ceux avec qui j'estois ; ils m'eussent pris pour phanatique : car assurément ils n'ont point de foy en tout cela ; & quand j'eusse sçeu l'operation Cabalistique dont vous me parlez , elle n'eut pas reüssi par ma bouche ; j'y ay encore moins de foy qu'eux. Bien bien , dit le Comte si vous n'en avez pas , nous vous en ferons venir. Cependant si vous aviez crû que vos Messieurs n'eussent pas donné creance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris : vous pouviez leur citer une histoire d'assez fraîche date. L'Oracle que Célius Rhodiginus dit qu'il a veu luy même , rendu sur la fin du siècle passé , par cét homme extraordinaire , qui parloit , & predisoit l'avenir par le mesme organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'eusse pas voulu (répons-dis-je) citer Rhodiginus ; la citation eust esté pédantesque ; & puis on n'eust pas manqué de me dire que cét homme estoit sans doute un demoniaque.

On eust dit cela tres-monacalement (répondit-il.) Monsieur (interrompis-

pis-je) malgré l'aversion Cabalistique que je voy que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je croy qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout-à fait qu'il y ait jamais eu d'Oracle, que de dire que ce n'estoit pas le Demon qui parloit en eux. Car enfin les Peres & les Theologiens..... Car enfin (interrompit-il) les Theologiens ne demeurèrent-ils pas d'accord que la sçavante Sambethé la plus ancienne des Sybilles estoit fille de Noé? He! qu'importe (repris-je.) Plutarque (repliqua-t-il) ne dit-il pas que la plus ancienne Sibyle fut la premiere qui rendit des Oracles à Delphes? Cét esprit que Sambethé logeoit dans son sein n'estoit donc pas un Diable, ny son Apollon un faux Dieu: puisque l'idolatrie ne commença que long-temps après la division des langues: & il seroit peu vraisemblable d'attribuër au Pere de mensonge les livres Sacrez des Sibyles, & toutes les preuves de la veritable Religion que les Peres en ont tirées. Et puis, mon enfant (continua-t-il en riant)

58 *Troisième Entretien.*

riant) il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David & de la Sibyle, ny d'accuser ce sçavant personnage d'avoir mis en paralelle un grand Prophete, & une malheureuse Energumene. Car ou David fortifie le témoignage de la Sibyle, ou la Sibyle affoiblit l'autorité de David. Je vous prie, Monsieur (interrompis-je) reprenez vostre sérieux.

Je le veux bien [dit-il] à condition que vous ne m'accusiez pas de l'estre trop. Le Demon à vostre avis, est-il jamais divisé de luy-même? & est-il quelquefois contre ses interests? Pourquoi non? [luy dis-je.] Pourquoi non? [dit-il] Parce que celuy que Tertulien a si heureusement & si magnifiquement apellé la Raison de Dieu ne le trouve pas à propos. Satan ne s'est jamais divisée de luy-même. Il s'enfuit donc, ou que le Demon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ses interests. Il s'enfuit donc que si les Oracles ont parlé contre les interests du Demon, ce n'e-

n'estoit pas le Demon qui parloit dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pû forcer le Demon [luy dis-je] de rendre témoignage à la verité & de parler contre luy-même? Mais [reprit-il] si Dieu ne l'y a pas forcé? Ah! en ce cas-là [repliquay-je] vous aurez plus de raison que les Moines.

Voyons-le donc [poursuivit-il,] & pour proceder invinciblement & de bonne foy: je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Peres de l'Eglise raportent; quoy que je sois persuadé de la veneration que vous avez pour ces grands hommes. Leur Religion & l'interest qu'ils avoient à l'affaire, pourroit les avoir prévenus, & leur amour pour la verité pourroit avoir fait, que la voyant assez pauvre & assez nuë dans leur siecle, ils auroient emprunté pour la parer, quelque habit & quelque ornement du mensonge mesme: ils estoient hommes & ils peuvent par consequent, suivant la maxime du poëte de la Synagogue avoir esté témoins infideles.

Je vay donc prendre un homme qui
ne

10 *Troisième Entretien.*

ne peut estre suspect en cette cause : Payen, & Payen d'autre espece que Lucrece, ou Lucien ou les Epicuriens, un Payen infatué qu'il est des Dieux & des Demons sans nombre, superstitieux outre mesure, grand Magicien, ou soy disant tel, & par consequent grand Partisan des Diables, c'est Porphyre. Voicy mot pour mot quelques Oracles qu'il raporte.

ORACLE.

Il y a au dessus du feu celeste une flamme incorruptible, toujours étincellante, source de la vie, fontaine de tous les estres, & principe de toutes choses. Cette Flamme produit tout, & rien ne perit que ce qu'elle consume. Elle se fait connoître par elle-même; ce feu ne peut estre contenu en aucun lieu; il est sans corps & sans matiere, il environne les Cieux, & il sort de luy une petite étincelle qui fait tout le feu du Soleil, de la Lune, & des Estoiles. Voila ce que je sçay de Dieu: ne cherche pas à en sçavoir d'avantage, car cela passe sa portée, quelque sage que tu sois. Au reste, sçache que l'homme injuste & méchant

sur les Sciences Secrètes. **61**

ne peut se cacher devant Dieu. Ny adresse ny excuse ne peuvent rien déguiser à ses yeux perçants. Tout est plein de Dieu, Dieu est par tout.

Vous voyez bien (mon fils) que cet Oracle ne sent pas trop son Demon. Du moin (répondis-je) le Demon y fort assez de son caractere : En voicy un autre (dit il) qui presche encore mieux.

ORACLE.

Il y a en Dieu une immense profondeur de flamme : le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en estre touché ; il ne sera point consumé par ce feu si doux, dont la chaleur tranquille, & paisible, fait la liaison, l'harmonie, & la durée du monde. Rien ne subsiste que par ce feu, qui est Dieu mesme. Personne ne l'a engendré, il est sans mere il sçait tout, & on ne luy peut rien apprendre : il est inébranlable dans ses desseins, & son nom est ineffable. Voila ce que c'est que Dieu : car pour nous qui sommes ces Messagers, NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU.

E

Hé

62 *Troisième Entretien*

Hé bien ! que dites-vous de celui-là ? je dirois de tous les deux [repliquay-je] que Dieu peut forcer le pere de mensonge à rendre témoignage à la verité. En voicy un autre [reprit le Comte] qui va vous lever ce scrupule.

ORACLE.

Helas Trepieds ; pleurez , & faites l'Oraison funebre de vostre Apollon. IL EST MORTEL, IL VA MOURIR, IL S'ETEINT; parce que la lumiere de la flamme celeste le fait éteindre.

Vous voyez bien [mon enfant] que qui que ce puisse estre qui parle dans ces Oracles, & qui explique si bien aux Payens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Eternité de Dieu; il avoue qu'il est mortel & qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Demon qui parle, puis qu'il est immortel, & que Dieu ne le forceroit pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arresté que Satan ne se divise point contre luy-mesme. Est-ce le moyen de se faire adorer que de dire

Sur les Sciences Secrètes. 63

dire qu'il n'y a qu'un Dieu ? Il dit qu'il est mortel ; depuis quand le Diable est-il si humble que de s'oster même ses qualitez naturelles ? Vous voyez donc, mon fils que si le principe de celui qui s'appelle par excellence le Dieu des Sciences, subsiste, ce ne peut-estre le Demon qui a parlé dans les Oracles.

Mais si ce n'est pas le Demon (luy dis-je) ou mentant de gayeté de cœur, quand il se dit mortel ; ou disant vray par force, quand il parle de Dieu : à quoy donc vostre Cabale attribuëra-t-elle tous les Oracles, que vous souëtenez qui ont effectivement esté rendus ? Sera-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Ciceron, & Plutarque ? Ah ! non pas cela, mon enfant (dit le Comte.) Graces à la Sacrée Cabale, je n'ay pas l'imagination blessée jusqu'à ce point-là. Comment ! (repliquay-je) tenez-vous cette opinion-là fort visionnaire ? ses partisans sont pourtant gens de bon sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point icy (continua-t-il) & il est impossible d'attribuër à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les

64 *Troisième Entretien*

Oracles. Par exemple cét homme, chez Tacite, qui apparoissoient en songe aux Prestres d'un Temple d'Hercule en Armenie, & qui leur commandoit de luy tenir prests des couleurs équipéz pour la chasse. Jusques là ce pourroit estre l'exhalaison: mais quand ces coureurs revenoient le soir tous outrez, & les carquois vuides de fleches; & que le lendemain on trouvoit autant de bestes mortes dans la forest qu'on avoit mis de fleches dans le carquois; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas estre l'exhalaison qui faisoit cét effet. C'éstoit encore moins le Diable; car ce seroit avoir une notion peu raisonnable & peu Cabalistique, du malheur de l'ennemy de Dieu, de croire qu'il luy fût permis de divertir à courir la biche & le lievre.

A quoy donc la Sacrée Cabale (luy dis-je) attribüe-t-elle tout cela? Attendez (répondit-il) avant que je vous découvre ce mystere, il faut que je guerisse bien vostre esprit de la prevention, où vous pourriez estre pour cette pretendüë exhalaison; car il me semble
que

sur les Sciences Secrètes. 25

que vous avez cité avec emphase Aristote , Plutarque , & Ciceron. Vous pouviez encore citer Jamblique , qui tout grand esprit qu'il estoit , fut quelque temps dans cette erreur , qu'il quitta pourtant bien-tôt , quand il eut examiné la chose de près , dans le livre des mysteres.

Pierre d'Apone , Pomponace , Levi-
nius , Sirenus , & Lucilius Vanino ,
sont ravis encore , d'avoir trouvé cette
défaite dans quelques-uns des Anciens.
Tous ces pretendus esprits , qui quand
ils parlent des choses divines , disent
plustot ce qu'ils desirent , que ce qu'ils
connoissent ; ne veulent pas avouer
rien de sur-humain dans les Oracles ,
de peur de reconnoître quelque chose
au dessus de l'homme. Ils ont peur
qu'on leur fasse une échelle pour mon-
ter jusqu'à Dieu , qu'ils craignent de
connoître par les degrez des creatures
spirituelles : & ils aiment mieux s'en
fabriquer une pour descendre dans le
neant. Au lieu de s'élever vers le Ciel
ils creusent la terre , & au lieu de cher-
cher dans des estres superieurs à l'hom-

me, la cause de ces transports qui l'élevent au dessus de luy-même, & le rendent une maniere de divinité; ils attribuënt foiblement à des exhalaisons impuissantes cette force de penetrer dans l'avenir, de découvrir les choses cachées, & de s'élever jusqu'aux plus hauts secrets de l'Essence divine.

Telle est la misere de l'homme, quand l'esprit de contradiction & l'humeur de penser autrement que les autres le possède? Bien loin de parvenir à ses fins, il s'enveloppe, & s'entrave. Ces libertins ne veulent pas assujettir l'homme à des substances moins materielles que luy, & ils l'assujettissent à une exhalaison: & sans considerer qu'il n'y a nul rapport entre cette chimerique fumée & l'ame de l'homme, entre cette vapeur & les choses futures, entre cette causa frivole, & ces effets miraculeux; il leur suffit d'estre singuliers pour croire qu'ils sont raisonnables. C'est assez pour eux de nier les Esprits & de faire les esprits.

La singularité vous déplaist donc
fort

fort Monsieur? (interrompis-je.) Ah! mon fils (me dit-il) c'est la peste du bon sens & la pierre d'achoppement des plus grands esprits. Aristote tout grand Logicien qu'il est, n'a sçeu eviter le piege, où la phantaisie de la singularité, meine ceux qu'elle travaille aussi violemment que luy; il n'a sçeu eviter (dis-je) de s'embarasser & de se couper. Il dit dans le livre de la Generation des Animaux & dans ses Morales, que l'esprit & l'entendement de l'homme luy vient de dehors & qu'il ne peut nous venir de nostre Pere: & par la spiritualité des operations de nostre ame il conclud qu'elle est d'une autre nature que ce composé materiel qu'elle anime, & dont la grossiereté ne fait qu'offusquer les speculations bien loin de contribuer à leur production.

Aveugle Aristote, puisque selon vous, nostre composé materiel ne peut estre la source de nos pensées spirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaison puisse estre la cause des pensées sublimes, & de l'es-

for que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles ? Vous voyez bien [mon enfant] que cét esprit fort se coupe, & que sa singularité le fait égarer. Vous raisonnez fort juste Monsieur [luy dis-je] ravy de voir en effet qu'il parloit de fort bon sens, & esperant que sa folie ne seroit pas un mal incurable] Dieu veuille que....

Plutarque si solide d'ailleurs (continua-t-il en m'interrompant) fait pitié dans son dialogue pourquoy les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaintes , qu'il ne resout point. Que ne répond il donc à ce qu'on luy dit ; que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport ; tous ceux qui approchent du Trepied fatidique seroient saisis de l'entousiasme, & non pas une seule fille ; encore faut-il qu'elle soit Vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre ? De plus cette exhalaison est une cause naturelle , & necessaire qui doit faire son effet regulierement & toujous ; pourquoy cette fille n'est-elle agitée que quand on la con-

consulte? Et ce qui presse le plus, pourquoy la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines? Est-elle moins terre qu'elle n'estoit? reçoit-elle d'autres influences? a-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves? Qui a donc ainsi bouché ses pores ou changé sa nature?

J'admire Pomponace, Lucile, & les autres Libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque, & d'avoir abandonné la maniere dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieusement que Cicéron & Aristote; comme il estoit homme de fort bon sens; & ne sçachant que conclure de tous ces Oracles, après une ennuyeuse irresolution, il s'estoit fixé que cette exhalaison qu'il croyoit qui sortoit de la terre, estoit un esprit tres-divin: ainsi il attribuoit à la Divinité ces mouvemens & ces lumieres extraordinaires des Prestresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est, dit-il une haleine, & une Esprit tres-divin & tres-saint.*

Pomponace, Lucile, & les Athées modernes, ne s'accroissent pas de

ces façons de parler qui supposent la divinité. Ces exhalaisons (disent-ils) estoient de la nature des vapeurs qui infectent les Atrabilaires, lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas.

Mais Fernel refute assez bien ces impies, en prouvant que la bile, qui est une humeur peccante, ne peut causer cette diversité de langues, qui est un des plus merveilleux effets de la consideration, & une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant décidé la chose imparfaitement, quand il a souscrit à Psellus, & à tous ceux qui n'ont pas pénétré assez avant dans nostre Sainte Philosophie, ne sçachant où prendre les causes de ces effets si surprenans, il a fait comme les femmes & les Moines, & les a attribuez au Demon. A qui donc faudra-t-il les attribuer ? (luy dis-je.) Il y a long-temps que j'attens ce secret Cabalistique.

Plutarque même l'a tres-bien marqué (me dit-il) & il eut bien fait de s'en tenir-là. Cette maniere irreguliere
de

de s'expliquer par un organe indecent n'estant pas assez grave & assez digne de la Majesté des Dieux (dit ce Payen,) & ce que les Oracles disoient surpassant aussi les forces de l'ame de l'homme; ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont ébably des creatures mortelles entre les Dieux & l'homme, ausquelles on peut rapporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine, & qui n'approche pas de la grandeur Divine.

Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens, & les Pythagoriciens l'avoient prise des Egyptiens, & ceux-cy de Joseph le Sauveur, & des Hebreux qui habiterent en Egypte avant le passage de la mer rouge. Les Hebreux appelloient ces substances qui sont entre l'Ange & l'homme *Sadaim*; & les Grecs transposant les Syllabes, & n'ajoutant qu'une lettre, les ont appellez *Daimonas*. Ces Demons sont chés les anciens Philosophes une gent Aërienne, dominante sur les elemens, mortelle, engendrante, méconnüe dans ce siecle par ceux
qui

72 *Troisième Entretien*

qui recherchent peu la vérité dans son ancienne demeure, c'est à dire dans la Cabale & dans la Theologie des Hebreux, lesquels avoient par devers eux l'art particulier d'entretenir cette nation aérienne & de converser avec tous ces habitans de l'air.

Vous voila je pense encore revenir à vos Sylphes, Monsieur (interrompis-je.) Oüy, mon fils, (continua-t-il.) Le Theraphim des Juifs n'estoit que la ceremonie qu'il falloit observer pour ce commerce: & ce Juif Michas qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on luy a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statuë, dans laquelle les Sylphes l'entrenoient. Les Dieux que Rachel deroba à son Pere, estoient encore un Teraphim: Michas, ny Laban ne sont pas repris d'idolatrie, & Jacob n'eut eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolatre, ny d'en épouser la fille: ce n'estoit qu'un commerce de Sylphes; & nous sçavons par tradition, que la Synagogue tenoit ce commerce permis, & que l'Idole de la femme de David n'estoit que le Theraphim,

raphim , à la faveur duquel elle entretenoit les peuples elementaires : car vous jugez bien que le Prophete du cœur de Dieu n'eust pas souffert l'idolatrie dans sa maison.

Ces Nations elementaires , tant que Dieu negligea le salut du monde en punition du premier peché, prenoient plaisir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles sçavoient de Dieu ; leur montrer à vivre moralement ; leur donner des conseils tres-sages & tres-utiles , tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque , & dans tous les Historiens. Dès que Dieu prit pitié du Monde , & voulut devenir luy-même son Docteur , ces petits maîtres se retirerent. De là vient le silence des Oracles.

Il resulte donc de tout vostre discours , Monsieur (repartis-je ,) qu'il y a eu asseurement des Oracles , & que s'estoit les Sylphes qui les rendoient , & qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les Sylphes ou les Salamandres , les Gnomes ou les Ondiens (reprit le Comte)

74 *Troisième Entretien*

Comte.) Si cela est, Monsieur (repliquay-je) tous vos peuples-elementaires sont bien mal-honnêtes gens. Pourquoi donc? (dit-il.) Hé peut-on voir rien de plus fripon (poursuivis-je) que toutes ces réponses à double sens qu'ils donnoient toujours. Toujours? (reprit-il.) Ha! non pas toujours. Cette Sylphide qui apparut à ce Romain en Asie & qui luy predict qu'il y reviendroit un jour avec la dignité de Proconsul, parloit-elle bien obscurément? Et Tacite ne dit-il pas que la chose arriva comme elle avoit esté predite? Cette inscription, & ces Statuës fameuses dans l'Histoire d'Espagne, qui aprirent au malheureux Roy Rodrigues, que sa curiosité & son incontinence seroient punies par des hommes habillez & armez de même qu'elles l'estoient, & que ces hommes noirs s'empareroient de l'Espagne & y regneroient long-temps. Tout cela pouvoit-il estre plus clair, & l'evenement ne le justifia t-il pas l'année même? Les Mores ne vinrent-ils pas détroner ce Roy effeminé? Vous en sçavez l'histoire

stoire: & vous voyez bien que le Diable, qui depuis le regne du Messie ne dispose pas des Empires, n'a pas pû estre auteur de cét Oracle: & que ç'a esté asseurement quelque grand Gaba-liste, qui l'avoit appris de quelque Salamandre des plus sçavans. Car comme les Salamandres aiment fort la Chasteté, ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le defaut de cette vertu.

Mais, Monsieur (luy dis-je) trouvez-vous bien chaste & bien digne de la pudeur Cabalistique, cét Organe heteroclite, dont ils se servoient pour prêcher leur Morale? Ah! pour cette fois (dit le Comte en riant) vous avez l'imagination blessée, & vous ne voyez pas la raison physique qui fait, que le Salamandre enflammé se plaist naturellement dans les lieux les plus ignées, & est attiré par..... j'entens, j'entens (interrompis-je) ce n'est pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quand à l'obscurité de quelques Oracles (poursuivit-il serieusement) que

56 *Troisième Entretien*

que vous appelez friponerie, les tenebres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la verité ? Dieu ne se plaist-il pas à se chacher de leur voile sombre, & l'Oracle continuel qu'il a laissé à ses enfans, la Divine Ecriture n'est-elle pas envelopée d'une adorable obscurité, qui confond & fait égarer les superbes, autant que sa lumiere guide les humbles ?

.Si vous n'avez que cette difficulté [mon fils] je ne vous conseille pas de differer d'entrer en commerce avec les peuples elementaires. Vous les trouverez tres-honnestes gens sçavans, bienfaisans, craignans Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres : car vous avez un Mars au haut du Ciel dans vostre figure ; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le mariage je suis d'avis que vous preniez une Sylphide ; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres : car vous avez Jupiter à la pointe de vostre Ascendant que Venus regarde d'un Sextil. Or Jupiter perfide à l'air &

aux

sur les Sciences Secrètes. 77

aux peuples de l'air. Toutes-fois il faut consulter vostre cœur la dessus; car comme vous verrez un jour, c'est par les astres interieurs que le Sage se gouverne, & les Astres du Ciel extérieur ne servent qu'à luy faire connoître plus seurement les aspects des astres du Ciel interieur qui est en chaque creature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est vostre inclination; afin que nous procedions à vostre alliance avec les peuples elementaires qui vous plairont le mieux. Monsieur (respondis-je) cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation. Je vous estime de cette réponse (me dit-il) mettant la main sur mon épaule. Consultez meurement cette affaire, sur tout avec celui qui se nomme par excellence l'Ange du Grand Conseil: allez vous mettre en priere, & j'iray demain chez vous à deux heures après-midy.

Nous revinmes à Paris, je le remis durant le chemin sur le discours contre les Athées & les Libertins, je n'ay jamais ouï si bien raisonner ny dire

F

des

78 *Troisième Entretien*

des choses si hautes & si subtiles pour l'existence de Dieu, & contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tous entiers à un culte sérieux & continuel de celui de qui nous tenons & qui nous conserve notre estre. J'estois surpris du caractère de cet homme, & je ne pouvois comprendre comme il pouvoit estre tout à la fois, si fort, & si foible : si admirable & si ridicule.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

sur les Sciences Secrètes.

J'Attendis chez moy Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arresté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, & m'abordant d'un air riant; Hé bien, mon fils, (me dit-il) pour quelle espece de peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, & quelle alliance aimerez vous mieux, celle des Salamandres, ou des Gnomes, des Nymphes, ou des Sylphides? Je n'ay pas
encore

encore tout-à-fait resolu ce mariage, Monsieur (repartis-je.) A quoy tient-il donc? (repartit-il.) Franchement, Monsieur (luy dis-je) je ne puis guerir mon imagination; elle me represente toujours ces pretendus hostes des elemens comme des Tiercelets de Diabes. O Seigneur (s'écria-t-il) dissipez, ô Dieu de lumiere, les tenebres, que l'ignorance & la perverse éducation ont repandu dans l'esprit de cét Eleu, que vous m'avez fait connoître que vous destinez à de si grandes choses. Et vous, mon fils, ne fermez pas le passage à la verité qui veut entrer chez vous: soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'estre: car aussi bien est-il injurieux à la verité de luy preparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer, & entrer où elle veut, malgré toute le resistance du Mensonge. Que pouvez-vous avoir à luy opposer? Est-ce que Dieu n'a pû créer ces substances dans les elemens telles que je lesay depeintes?

Je n'ay pas examiné (luy dis-je) s'il y a de l'impossibilité dans la chose

même; si un seul element peut fournir du sang, de la chair, & des os: s'il y peut avoir un temperament sans mélange, & des actions sans contrariété: mais supposé que Dieu ait pû le faire, quelle preuve solide y a t-il qu'il l'a fait?

Voulez vous en estre convaincu tout à l'heure (reprit-il) sans tant de façon. Je m'en vay faire venir les Sylphes de Cardan; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils sont, & ce que je vous en ay appris. Non pas cela, Monsieur, s'il vous plaist (m'écriay-je brusquement;) differez, je vous en conjure, cette espece de preuve, jusqu'à ce que je sois persuadé que ces gens là ne sont pas ennemis de Dieu: car jusques-là j'aimerois mieux mourir que de faire ce tort à ma conscience de.....

Voilà, voilà l'ignorance, & la fausse pieté de ces temps malheureux (interrompit le Comte d'un ton colére.) Que n'efface-t-on donc du Calendrier des Saints les plus grands des Anachoretés? Et que ne brule-t-on ses Statués? C'est grand

grand dommage qu'on n'insulte à ses cendres venerables ! & qu'on ne les jette au vent , comme on feroit celles des malheureux qui sont accusez d'avoir eu commerce avec les Demons. S'est-il avisé d'exorciser les Sylphes ? & ne les a-t-il pas traitez en hommes ? Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur le scrupuleux, vous & tous vos Docteurs miserables ? Le Sylphe qui discourut de sa nature à ce Patriarche, à vôtre avis estoit-ce un Tiercelet de Demon ? Est-ce avec un Lutin que cét homme incomparable conféra de l'Evangile ? Et l'accuserez-vous d'avoir prophané les mysteres adorables en s'en entretenant avec un Phantôme ennemy de Dieu ; Athanase & Jerôme font donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmy vos sçavans, d'avoir écrit avec tant d'eloquence l'eloge d'un homme qui traitoit les Diabes si humainement. S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable , il falloit ou cacher l'avanture , ou retrancher la predication en esprit, ou cette apostrophe si pathétique que l'Anachorete

plus zelé & plus credule que vous , fait à la ville d'Alexandrie : & s'ils l'ont pris pour une creature ayant part , comme il l'asseuroit , à la redemption aussi bien que nous ; & si cette apparition est à leur avis une grace extraordinaire que Dieu faisoit au Saint dont ils écrivent la vie ; estes-vous raisonnable d'estre plus sçavant qu'Athanase & Jerôme , & plus Saint que le Divin Antoine ? Qu'eussiez vous dit à cet homme admirable , si vous aviez esté du nombre des dix mille Solitaires , à qui il raconta la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe ? Plus sage , & plus éclairé que tous ces Anges terrestres , vous eussiez sans doute remontré au Saint Abbé , que toute son aventure n'estoit qu'une pure illusion , & vous eussiez dissuadé son disciple Athanase , de faire sçavoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion , à la Philosophie , & au sens commun. N'est-il pas vray ?

Il est vray (luy dis-je) que j'eusse esté d'avis , ou de n'en rien dire du tout , ou d'en dire d'avantage , Athanase &
Jerôme

Jerôme n'avoient garde (reprit-il) d'en dire davantage ; car ils n'en sçavoient que cela , & quand ils auroient tout sceu, ce qui ne peut estre, si on n'est des nostres, ils n'eussent pas divulgué temerairement les secrets de la Sagefle.

Mais pourquoy ? (repartis-je) ce Sylphe ne proposa-t-il pas à Saint Antoine ce que vous me proposez aujourd'huy ? (Quoy dit le Comte en riant) le mariage ? Ha ! c'eust été bien à propos ? Il est vray (repris-je) qu'apparamment le bon homme n'eust pas accepté le party. Non seurement (dit le Comte) car c'eût esté tenter Dieu de se marier à cet âge-là , & de luy demander des enfans. Comment (repris-je) est-ce qu'on se marie à ces Sylphes pour en avoir des enfans ? Pourquoy donc , (dit-il) est-ce qu'il est jamais permis de se marier pour une autre fin ? Je ne pensois pas (repondis-je) qu'on pretendît lignée, & je croyois seulement que tout cela n'aboutissoit qu'à immortaliser les Sylphides.

Ha ! vous avez tort (poursuit-il)

84 *Quatrième Entretien*

la charité des philosophes fait qu'ils se proposent pour fin l'immortalité des Sylphides: mais la nature fait qu'ils desireroient de les voir fécondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles Philosophiques. Heureux le monde, s'il n'avoit que de ces familles, & s'il n'y avoit pas des enfans de péché. Qu'appellez-vous enfans de péché, Monsieur, (interrompis-je) ce sont, mon fils (continua-t-il) ce sont tous les enfans qui conçus par la voye ordinaire; enfans conçus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu; enfans de colère & de malediction; en un mot enfans de l'homme & de la femme. Vous avez envie de m'interrompre; je voy bien ce que vous voudriez me dire. Oüy, mon enfant, sçachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme & la femme eussent des enfans comme ils en ont. Le dessein du tres-sage ouvrier estoit bien plus noble; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Si le miserable Adam n'eût pas desobei grossierement à l'ordre qu'il avoit

avoit de Dieu de ne toucher point à Eve: & qu'il se fut contenté de tout le reste des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautez des Nymphes & des Sylphides; le monde n'ût pas eu la honte de se voir remply d'hommes si imparfaits, qu'ils peuvent passer pour des monsters auprès des enfans des Philosophes.

Quoy, Monsieur (luy disje) vous croyez, à ce que je voy, que le crime d'Adam est autre chose qu'avoir mangé la pomme? Quoy, mon fils (reprit le Comte) estes vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre? Ha! sçachez que la langue sainte use de ces innocentes metaphores pour éloigner de nous les idées peu honnestes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain. Ainsi quand Salomon disoit, je veux monter sur la palme, & j'en veu cüeillir les fruits; il avoit un autre appetit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges consacrent, & dont ils se servent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant,

n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appelant pomme ou datte. Mais le Sage démesle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goust, & la bouche d'Eve ne sont point punis, & qu'elle accouche avec douleur; il connoist que ce n'est pas le goust qui est criminel: & découvrant quel fut le premier peché par le soin que prirent les premiers pecheurs de cacher avec des feuilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne vouloit pas que les hommes fussent multipliez par cette lache voye. O Adam! tu ne devois engendrer que des hommes semblables à toy, ou n'engendrer que des Heros ou des Geans.

Hé! quel expedient avoit-il (interrompis-je) pour l'une ou pour l'autre de ces generations merveilleuses? Obeir à Dieu (repliqua-t-il) ne toucher qu'aux Nymphes, aux Gnomes, aux Sylphides, ou aux Salamandres. Ainsi il n'eut veu naître que des Heros, & l'Univers eût esté peuplé de gens tous merveilleux, & remplis de force & de
sa-

sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la difference qu'il y eût eu entre ce monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de temps en temps qu'on vist des enfans nez de la force qu'il l'avoit projectté. On a donc veu quelquefois, Monsieur (luy dis-je) de ces enfant des elemens! Et un Licentié de Sorbonne, qui me citoit l'autre jour S. Augustin, S. Jérôme, & Gregoire de Naziance, s'est donc mépris, en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des esprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains Demons qu'il nommoit Hyphialets.

Lactance à mieux raisonné (reprit-le Comte) & le solide Thomas d'Aquin à sçavamment resolu, que non seulement ces commerces peuvent estre feconds: Mais que les enfans qui en naissent sont d'une nature bien plus genereuse & plus heroïque. Vous lirez en effet quand il vous plaira les hauts faits de ces hommes puissans & fameux, que Moyse dit qui sont nez de

88 *Quatrième Entretien*

de la sorte; nous en avons les Histoires par devers nous dans le Livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troisième chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde feroit, si tous ces habitans ressembloient à Zoroastre.

Zoroastre (luy dis-je) qu'on dit qui est l'Auteur de la Necromance? C'est luy-même (dit le Comte) de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'estre fils du Salamandre Oromasis, & de Vesta femme de Noë. Il vécut douze cens ans le plus sage Monarque du Monde, & qui fut enlevé par son Pere Oromasis dans la region des Salamandres. Je ne doute pas (luy dis-je) que Zoroastres ne soit avec le Salamandre Oromasis dans la region du feu: mais je ne voudrois pas faire à Noë l'outrage que vous luy faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire; (reprit le Comte) tous ces Patriarches-là tenoient à grands honneur d'estre les peres putatifs des enfans que les enfans de Dieu vouloient avoir

avoir de leurs femmes: mais cecy est encore trop fort pour vous; Revenons à Oromasis; il fut aimé de Vesta femme de Noë. Cette Vesta étant morte fut le genie tutelaire de Rome; & le feu sacré qu'elle vouloit que des Vierges conservassent avec tant de soin, estoit en l'honneur du Salamandre son amant. Outre Zoroastre il nâquit de leur amour une fille d'une beauté rare, & d'une sagesse extrême; c'estoit la divine Egerie, de qui Numa Pompilius reçeut toutes ses Loix. Elle obligea Numa qu'elle aimoit, de faire bâtir un Temple à Vesta sa mere, où on entretiendroit le feu sacré en l'honneur de son pere Oromasis. Voilà la verité de la fable, que les Poëtes & les Historiens Romains ont contée de cete Nymphes Egerie. Guillaume Postel le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les livres ordinaires, a sçu que Vesta estoit femme de Noë: mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Vesta; & n'ayant pas lû les livres secrets de l'ancienne Cabale, dont le Prince de la Mirande acheta

90 *Quatrième Entretien*

acheta si cherement un exemplaire ; il a confondu les choses , & a creu seulement qu'Egerie estoit le bon Genie de la femme de Noë. Nous apprenons dans ces livres, qu'Egerie fut conçue sur l'eau lors que Noë erroit sur les flots vangeurs qui inondoient l'Univers : les femmes estoient alors reduites à ce petit nombre qui se sauverent dans l'Arche Cabalistique , que ce second Pere du monde avoit bâtie ; ce grand homme gemissant de voir le châtiment épouvantable dont le Seigneur punissoit les crimes causez par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve ; voyant qu'Adam avoit perdu sa posterité en preferant Eve aux filles des Elemens, & en l'ôtant à celuy des Salamandres, ou des Sylphes qui eût sceu se faire aimer à elle. Noë (dis-je) devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se donnât au Salamandre Oromafis Prince des substances ignées ; & persuada ses trois enfans de ceder aussi leur trois femmes aux Princes des trois autres elemens. L'Univers fut en peu de

de temps repeuplé d'hommes heroïques, si sçavans, si beaux, si admirables, que leur posterité ébloüie de leurs vertus les a pris pour des divinitez. Un des enfans de Noë, rebelle au conseil de son pere, ne pût resister aux attraits de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve: mais comme le peché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ses descendans, le peu de complaisance que Cham eut pour les Sylphes, marqua toute sa noire posterité, De là vient (disent nos Cabalistes) le tein horrible des Ethiopiens, & de tous ces peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur Pere.

Voilà des traits bien particuliers, Monsieur (dis-je admirant l'égarement de cét homme) & vostre Cabale est d'un merveilleux usage pour éclaircir l'antiquité. Merveilleux (reprit-il gravement) & sans elle, Ecriture, Histoire, Fable & Nature sont obscurs & intelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à son

son

52 *Quatrième Entretien*

son Pere soit telle qu'il semble à la lettre ; vrayement c'est bien autre chose. Noë sorti de l'Arche, & voyant que Vesta sa femme ne faisoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec son Amant Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham craignant que son Pere n'allât encore peupler la terre d'enfans aussi noirs que ses Ethiopiens, prit son temps un jour que le bon veillard étoit plein de vin, & le chastra sans misericorde: Vous riez ?

Je ris du zele indiscret de Cham, (luy dis-je,) Il faut plutôt admirer (reprit le Comte) l'honnesteté du Salamandre Oromasis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir pitié de la disgrâce de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son éternelle fécondité : Japhet prononça six fois, alternativement avec son frere Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable JABAMIAH ; & ils restituerent le Vieillard en son entier. Cette histoire

re

re mal entenduë a fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux avoit esté chastré par un de ses enfans : mais voilà la verité de la chose. D'où vous pouvez voir combien la morale des peuples du feu est plus humaine que la nostre, & mesme plus que celle des peuples de l'air ou de l'eau ; car la jalousie de ceux-cy est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte, & qui a esté veuë de toute la ville de Stauffenberg. Un Philosophe avec qui une Nymphé estoit entrée en commerce d'immortalité, fut assez mal-honnête homme pour aimer une femme ; comme il diroit avec sa nouvelle Maistresse & quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuissé du monde ; l'aman- te invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidelle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avoit de luy preferer une femme. Après quoy la Nymphé indignée le fit mourir sur l'heure.

Ha ! Monsieur (m'écriay-je) cela pourroit bien me dégoûter de ces aman-

G

tes

tes si delicates. Je confesse (reprit-il) que leur delicatesse est un peu violente. Mais si on a veu parmy nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amans parjures , il ne faut pas s'étonner que ces amantes si belles & si fidelles s'emportent , quand on les trahit ; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abstenir des femmes , dont elles ne peuvent souffrir les défauts , & qu'elles nous permettent d'en aimer parmy elles autant qu'il nous plaît. Elles preferent l'interest & l'immortalité de leurs compagnes à leur satisfaction particuliere ; & elles sont bien-aises que les Sages donnent à leur Republique autant d'enfans immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin , Monsieur (repris-je) d'où vient qu'il y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites ? Il y en a grand nombre , mon enfant (poursuivit-il) mais on n'y fait pas reflexion , ou on n'y ajoute point de foy , ou enfin on les explique mal , faute de connoitre nos principes. On attribüë aux Demons tout ce qu'on devoit attribüer aux
peu-

peuples des Elemens. Un petit Gnome se fait aimer à la celebre Magdelaine de la Croix, Abbessè d'un Monastere à Cordouë en Espagne; elle le rend heureux dès l'âge de douze ans, & ils continuent leur commerce l'espace de trente. Un directeur ignorant persuade Magdelaine que son Amant est un Lutin, & l'oblige de demander l'absolution au Pape Paul III. Cependant il est impossible que ce fût un Demon; car toute l'Europe a sçeu, & Cassiodorus Remus a voulu apprendre à la posterité le miracle qui se faisoit tous les jours en faveur de la sainte fille, ce qui apparemment ne fût pas arrivé, si son commerce avec le Gnome eust esté si diabolique que le venerable Dictateur l'imaginoit. Ce Docteur-là eust dit hardiment, si je ne me trompe, que le Syphe qui s'immortalisoit avec la jeune Gertrude Religieuse du Monastere de Nazareth au Diocese de Cologne, estoit quelque Diable. Assurément (luy dis-je) & je le crois aussi. Ha! mon fils (poursuivit le Comte en riant.) Si cela est, le Diable n'est gueres mal-

heureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans & luy écrire ces billets doux, qui furent trouvez dans sa cassette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Demon a dans la region de la mort, des occupations plus tristes & plus conformes à la haine qu'a pour luy le Dieu de pureté: mais c'est ainsi qu'on se ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite-Live, que Romulus estoit fils de Mars; les esprits fort disent, c'est une fable: les Theologiens, il estoit fils d'un Diable incube: les plaisans, Mademoiselle Sylvie avoit perdu ses gans, & elle en voulut couvrir la honte en disant qu'un Dieu les luy avoit vollez. Nous qui connoissons la Nature, & que Dieu a appellez de ces tenebres à son admirable lumiere, nous sçavons que ce Mars pretendu estoit un Salamandre, qui épris de la jeune Sylvie, la fit mere du grand Romulus, ce Heros qui après avoir fondé sa superbe Ville, fut enlevé par son Pere dans un char enflammé, comme Zoroastre le fut par Oromafis.

Un

Un autre Salamandre fut pere de Servius Tullius; Tite Live dit que ce fut le Dieu du feu, trompé par la ressemblance, & les ignorans en ont fait le mesme jugement que du Pere de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre, estoient fils du plus grand des Sylphes. Les Historiens ne connoissant pas cela, ont dit que Jupiter en estoit le pere: ils disoient vray; car comme vous avez appris, ces Sylphes, Nymphes, & Salamandres, s'étoient erigez en Divinitez. Les Historiens qui les croyoient tels, appelloient enfans des Dieux tous ceux qui en naissent.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille, Sarpedon, le pieux Ænée, & le fameux Melchisedech; car sçavez vous qui fut le pere de Melchisedech? Non vrayement (luy dis-je) car S. Paul ne le sçavoit pas. Dites donc qu'il ne le disoit pas (reprit le Comte) & qu'il ne luy estoit pas permis de reveler les Mysteres Cabalistiques. Il sçavoit bien que le Pere de Melchisedech

estoit Sylphe; & que ce Roy de Salem fut conçu dans l'Arche par la femme de Sem. La maniere de sacrifier de ce Pontife estoient la même que sa cousine Egerie apprit au Roy Numa, aussi bien que l'adoration d'une Souveraine Divinité sans image & sans statue: à cause dequoy les Romains devenus Idolatres quelques temps après brûlerent les Saints Livres de Numa qu'Egerie avoit dictez. Le premier Dieu des Romains estoit le vray Dieu, leur Sacrifice estoit le véritable, ils offroient du Pain & du Vin au Souverain Maître du Monde: mais tout cela se pervertit en suite. Dieu ne laissa pas pourtant, en reconnoissance de ce premier culte, de donner à cette Ville qui avoit reconnu sa Souveraineté, l'Empire de l'Univers. Le même Sacrifice que Melchisedech.....

Monsieur (interrompis-je) je vous prie laissons-là Melchisedech, la Sylphe qui l'engendra, sa cousine Egerie, & le Sacrifice du Pain & du Vin. Ces preuves me paroissent un peu éloignées; & vous m'obligeriez bien de
me

me conter des nouvelles plus fraiches ; car j'ay oüi dire à un Docteur, à qui on demandoit ce qu'estoient devenus les compagnons de cette espece de Satyre qui apparut à Saint Antoine, & que vous avez nommé Sylphe ; que tous ces gens-là sont morts presentement. Ainsi les peuples elementaires pourroient bien estre peris ; puisque vous les avoüez mortels, & que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu (repartit le Comte avec émotion) je prie Dieu qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cét ignorant, qui decide si fortement ce qu'il ignore. Dieu le confonde & tous ses semblables. D'où a t-il appris que les Elemens sont deserts & que tous ces peuples merveilleux sont ancantis. S'il vouloit se donner la peine de lire un peu les Histoires, & n'attribuër pas un Diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui passe la chimerique Theorie qu'il s'est fait de la Nature; il trouveroit en tous tems & en tous lieux des preuves de ce que je vous ay dit,

Que diroit vostre Docteur à cette histoire authentique arrivée depuis peu en Espagne? Une belle Sylphide se fit aimer à un Espagnol, vécut trois ans avec luy, en eut trois beaux enfans, & puis mourut. Dira-t-on que c'estoit un Diable? La sçayante réponse! selon quelle physique le Diable peut-il s'organiser un corps de femme, concevoir, enfanter, allaiter? Quelle preuve y a-t-il dans l'écriture de cét extravagant pouvoir que vos Theologiens sont obligez en cette rencontre de donner au Demon? Et quelle raison vray-semblable leur peut fournir leur foible physique. Le Jesuite Delrio, comme il est de bonne foy, raconte naïvement plusieurs de ces aventures, & sans s'embarasser de raisons physiques se tire d'affaire, en disant que ces Sylphides estoient des Demons: tant il est vray que nos plus grands Docteurs n'en sçavent pas plus souvent que les simples femmes! Tant il est vray que Dieu aime à se retirer dans son Trône nubileux, & qu'épaisissant les tenebres qui environnent

Sur les Sciences Secrètes.

tient Sa Majesté redoutable, il habite une lumière inaccessible, & ne laisse voir ses veritez qu'aux humbles de cœur. Apprenez à estre humble, mon fils, si vous voulez penetrer ces tenebres sacrées qui environnent la verité. Apprenez des Sages à ne donner aux Demons aucune puissance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermez dans le puits de l'abisme. Apprenez des Philosophes à chercher toujours les causes naturelles dans tous les événemens extraordinaires ; & quand les causes naturelles manquent, recourez à Dieu, & à ses Saints Anges, & jamais aux Demons qui ne peuvent plus rien que souffrir : autrement vous blasphemeriez souvent sans y penser, vous attribüeriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit par exemple que le divin Apollonius Thianeus fut conçu sans l'operation d'aucun homme, & qu'un des plus hauts Salamandres descendit pour s'immortaliser avec sa mere : vous diriez que ce Sala-

mandre estoit un Demon, & vous donneriez la gloire au Diable, de la generation d'un des plus grands hommes qui soient sortis de nos mariages Philosophiques.

Mais, Monsieur (interrompis-je) cét Apollonius est réputé parmy nous pour un grand Sorcier, & c'est tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance, & de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à sa nourrice des contes de Sorciers, tout ce se qui fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en feront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme; il entend les langages des oyseaux; il est veu en même jour en divers endroits du monde; il disparoist devant l'Empereur Domitien qui veut le faire maltraiter; il resuscite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à Ephese en une assemblée de toute l'Asie qu'à cette même heure on tuë le Tyran à
Ro-

Rome. Il est question de juger cét homme, la nourrice dit, c'est un Sorcier; S. Jorôme, & S. Justin le Martyr, dit, que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jerôme, Justin, & nos Cabalistes seront des visionnaires, & la femmelette l'emportera. Ha! que l'ignorant perisse dans son ignorance: mais vous, mon enfant, sauvez vous du naufrage.

Quand vous lirez que le celebre Merlin naquit, sans l'operation d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roy de la grand' Bretagne; & qu'il predisoit l'avenir plus clairement qu'une Tyresie; ne dites pas avec le peuple qu'il estoit fils d'un Demon incube, puis qu'il n'y en eut jamais, ny qu'il prophetisoit par l'art des Demons, puisque le Demon est la plus ignorante de toutes les Creatures, suivant la Sainte Cabale. Dites avec les Sages, que la Princesse Angloise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, & qu'il sceut luy plaire, & que Merlin leur fils fut élevé par le Sylphe
en

en toutes les sciences, & apprit de luy à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Cleves, de dire que le Diable est leur pere ; & ayez meilleure opinion du Sylphe, que l'Histoire dit qui vint à Cleves sur un Navire miraculeux traîné par un Cygne, qui y estoit attaché avec une chaine d'argent. Ce Sylphe après avoir eu plusieurs enfans de l'heritiere de Cleves, repartit un jour en plein midy à la veüe de tout le monde sur son Navire aérien. Qu'à-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'eriger en Demon ?

Mais ménagerez - vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan ? & donnerez - vous à vos Comtes de Poitiers une genealogie diabolique ? Que direz-vous de leur mere celebre ? Je croy, Monsieur (interrompis - je) que vous m'allez faire les contes de Melusine. Ha ! si vous me niez l'Histoire de Melusine (reprit-il) je vous donne gagné : mais si vous la niez il faudra brûler les Livres du grand Pa-

Paracelse qui maintient en cinq ou six endroits differens, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Melusine estoit une Nymphé; & il faudra dementir vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mary, elle n'a jamais manqué (toutes les fois que ses descendans estoient menacez de quelque disgrâce ou que quelque Roy de France devoit mourir extraordinairement) de paroître en deuil sur la grande Tour du Chasteau de Lusignan, qu'elle avoit fait bastir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette Nymphé, ou qui sont alliez de sa Maison, si vous vous obstinez à soutenir que ce fut un Diable.

Pensez-vous, Monsieur (luy dis-je) que ces Seigneurs aiment mieux estre originaires des Sylphes? Ils l'aime-
roient mieux, sans doute (repliqua-
t-il) s'ils sçavoient ce que je vous ap-
prends, & ils tiendroient à grand hon-
neur ces naissances extraordinaires.
Ils connoïtroient, s'ils avoient quel-
que

que lumiere de Cabale, que cette sorte de generation estant plus conforme à la maniere donc Dieu entendoit au commencement que le monde se multipliât, les enfans qui en naissent sont plus heureux, plus vaillans plus sages, plus renommez, & plus benis de Dieu. N'est-il pas plus glorieux pour ces hommes illustres de descendre de ces creatures si parfaites, si sages, & si puissantes, que de quelque sale Lutin, ou quelque infame Asmodée?

Monsieur (luy dis-je) nos Theologiens n'ont garde de dire que le Diable soit pere de tous ces hommes qui naissent sans qu'on sçache qui les met au monde. Ils reconnoissent que le Diable est un esprit, & qu'ainsi il ne peut engendrer. Gregoire de Nice (reprit le Comte) ne dit pas cela; car il tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne sommes pas de son avis (repliquay-je.) Mais il arrive (disent nos Docteurs) que..... Ha! ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites pas ce qu'ils disent, ou vous diriez comme eux
une

une sottise tres-sale & tres-mal-hon-
neste. Quelle abominable défaite ont-
ils trouvé-là? Il est étonnant comme
ils ont tous unanimement embrassé cette
ordure , & comme ils ont pris plaisir
de poster des farfadets aux embus-
ches , pour profiter de l'oisive brutalité
des Solitaires , & en mettre prom-
ptement au monde ces hommes mira-
culeux , dont ils noircissent l'illustre
memoire par une si vilaine origine.
Appellent-ils cela philosopher? Est-il
digne de Dieu , de dire qu'il ait cette
complaisance pour le Demon de favo-
rifer ces abominations ; de leur ac-
corder la grace de la fecondité qu'il a
refusée à de grands Saints ; & de re-
compenser ces saletez en créant pour
ces embrions d'iniquité , des ames
plus heroiques , que pour ceux qui
ont esté formez dans la chasteté d'un
mariage legitime? Est-il digne de la
Religion de dire comme font ces Do-
cteurs , que le Demon peut par ce de-
testable artifice rendre enceinte une
Vierge durant le sommeil , sans pre-
judice de sa virginité? ce qui est aussi
ab-

absurde que l'Histoire que Thomas d'Aquin (d'ailleurs Auteur tres solide, & qui sçavoit un peu de Cabale) s'oublie assez luy-même pour conter dans son sixieme *Quodlibet* d'une fille couchée avec son pere, à qui il fait arriver même aventure que quelques Rabins heretiques disent qui avint à la fille de Jeremie, à laquelle ils font concevoir ce grand Cabaliste Bensyrah en entrant dans le bain après le Prophete. Je jurerois que cette impertinence a esté imaginée par quelque.....

Si j'osois, Monsieur, interrompre vostre declamation (luy dis-je) je vous avouerois pour vous appaiser qu'il seroit à souhaiter que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution, dont les oreilles pures comme les vostres s'offensassent moins. Ou bien ils devoient nier tout-à-fait les faits sur quoy la question est fondée.

Bon expedient (reprit-il) Hé? le moyen de nier les choses constantes? Mettez vous à la place d'un Theologien à fourrure d'hermine, & supposez que l'heureux Danhuzerus vient à
vous

vous comme à l'Oracle de sa Religion...

En cet endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye, (dit le Comte.) Je vous demande pardon, Monsieur (luy dis-je) vous jugez bien au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point: prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine (dit-il) je vay me rendre invisible. Ha! Monsieur (m'écriay-je) trêve de diablerie, s'il vous plaît, je n'entens pas raillerie là-dessus. Qu'elle ignorance, (dit le Comte en riant, & haussant les épaules) de ne sçavoir pas que pour estre invisible il ne faut que mettre devant soy le contraire de la lumiere! Il passa dans mon cabinet, & le jeune Seigneur entra presque en mesme tems dans ma chambre: je luy demande pardon si je ne luy parlay pas de mon avanture.

CINQUIÈME ENTRÉTIEN

Sur les Sciences secrètes.

LE Grand Seigneur estant fortý, je trouvoy en venant de le conduire le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'est grand dommage [me dit-il] que ce Seigneur qui vient de vous quitter, sera un jour des un 72. Princes du Sanhedrin de la Loy nouvelle ; car sans cela il seroit un grand sujet pour la sainte Cabale ; il a l'esprit profond, net, vaste, sublime, & hardy ; voilà la figure de Geomance que je viens de jetter pour luy, durant que vous parliez ensemble : Je n'y jamais veu des points plus heureux, & qui marquassent une ame si belle ; voyez cette *a Mere* quelle magnanimité elle luy donne. Cette *b Fille* luy procurera la pourpre ; je luy veux du mal & à la fortune, de ce qu'elles ostent à la Philosophie un sujet qui peut-estre vous surpasseroit. Mais où en estions-nous quand il est venu ?

Vous

a b Termes de Geomance.

Vous me parliez, Monsieur [luy dis-je] d'un Bien-heureux que je n'ay jamais veu dans le Calendrier Romain, il me semble que vous l'avez nommé *Danhuzerus*: Ha! je m'en souviens [reprit-il] je vous disois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs, & de supposer que l'heureux *Danhuzerus* vient vous découvrir sa conscience, & vous dît: Monsieur, je viens de delà les Monts, au bruit de vostre science: j'ay un petit scrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphé qui tient là sa Cour; Mille Nymphes la servent, presque aussi belles qu'elle; des hommes tres-bien faits, tres-sçavans, & tres-honnestes gens, viennent là de toute la terre habitable, ils aiment ces Nymphes, & en sont aimez; ils y mènent la plus douce vie du monde; ils ont de tres-beaux enfans de ce qu'ils aiment; ils adorent le Dieu vivant; ils ne nuisent à personne; ils esperent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne; je pleus à la Nymphé Reine, elle se rend visible;

me montre sa charmante Cour. Les Sages qui s'apperçoivent qu'elle m'aime, me respectent presque comme leur Prince; ils m'exhortent à me laisser toucher aux soupirs & à la beauté de la Nymphé; elle me conte son martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, & me remontre enfin qu'elle mourra, si je ne veux l'aimer, & que si je l'aime, elle me sera redevable de son immortalité. Les raisonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon esprit, & les attraits de la Nymphé m'ont gagné le cœur; je l'aime, j'en ay des enfans de grande esperance: mais au milieu de ma felicité je suis troublé quelque fois par le ressouvenir que l'Eglise Romaine n'approuve peut-estre pas tout cela. Je viens à vous, Monsieur, pour vous consulter qu'est-ce que cette Nymphé, ces Sages, ces Enfans, & en quel estat est ma conscience? Ca Monsieur le Docteur, que repondriez-vous au Seigneur Danhuzerus?

Je luy dirois (répondis-je) avec tout le respect que je vous dois, Seigneur

gneur Danhuzerus, vous estes un peu phanatique ; ou bien vostre vision est un enchantement ; vos enfans, & vôtre maîtresse sont des Lutins ; vos Sages sont des foux, & je tiens vôtre conscience tres cauterisée.

Avec cette réponce, mon fils, vous pourriez meriter le bonnet de Docteur : mais vous ne meriteriez pas d'estre reçu parmy nous (reprit le Comte avec un grand soupir.) Voila la barbare disposition où sont tous les Docteurs d'aujourd'huy. Un pauvre Sylphe n'oseroit se montrer qu'il ne soit pris d'abord pour un Lutin ; une Nympe ne peut travailler à devenir immortelle sans passer pour un phantôme impur ; & un Salamandre n'oseroit apparôître de peur d'estre pris pour un Diable ; & les pures flammes qui le composent pour le feu d'Enfer qui l'accompagne par tout. Ils ont beau pour dissiper ces soupçons si injurieux, faire le signe de la Croix quand ils apparôissent, fléchir le genoüil devant les noms Divins, & même les prononcer avec reverence. Toutes ces precau-

H 3

tions

tions sont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les repute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieusement que ceux qui les fuyent.

Tout de bon, Monsieur (luy dis-je) vous croyez que ces Sylphes sont gens fort devots ? Tres-devots (répondit-il) & tres-zelez pour la Divinité. Les discours tres-excellens qu'ils nous font de l'Essence Divine, & leurs prieres admirables nous édifient grandement. Ont-ils des prieres aussi [luy dis-je] j'en voudrois bien une de leur façon. Il est aisé de vous satisfaire (repartit-il) & afin de ne vous en point rapporter de suspecte, & que vous me puissiez soupçonner d'avoir fabriquée; écoutez celle que le Salamandre qui répondit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, & que Porphyre raporte, elle contient une sublime Theologie, & vous verrez par là qu'il ne tenoit pas à ces Sages Creatures, que le monde n'adorât le vray Dieu.

Orai-

Oraison des Salamandres.

IMMORTEL, Eternel, Ineffable & Sacré Pere de toutes choses, qui es porté sur le chariot roullant sans cesse, des mondes qui tournent toujours. Dominateur des Campagnes Etheriennes, où est élevé le Thrône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables découvrent tout, & tes belles & saintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes Enfans que tu as aimez dès la naissance des Siecles; car ta dorée, & grande & éternelle Majesté respandit au dessus du monde, & du Ciel des Estoilles; tu es élevée sur elles, ô feu étincellant. La tu t'allumes & t'entretiens toy-même par ta propre splendeur; & il sort de ton Essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton Esprit infiny. Cet esprit infiny produit toutes choses, & fait ce tresor inepuisable de matiere, qui ne peut manquer à la generation qui l'environne toujours à cause des formes sans nombre dans elle est exceinte, & dont tu l'as remplie au commencement. De cet esprit tirent aussi leur origine ces Rois tres-saints qui sont debout autour de ton Thrône, & qui

116 *Cinquième Entretien.*

composent ta Cour , ô Pere Universel ! ô Unique ! ô Pere des Bien-heureux mortels, & immortels ! Tu as crée en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée , & à ton Essence adorable. Tu les a établies superieures aux Anges qui annoncent au monde tes volontez. Enfin tu nous a créés une troisième sorte de Souverains dans les Elemens. Nostre continuel exercice est de te louer , & d'adorer tes desirs. Nous brûlons du desir de te posseder. O Pere ! ô Mere la plus tendre des Meres ! ô l'Exemplaire admirable des sentimens & de la tendresse des Meres ? ô Fils la fleur de tous les Fils ! ô forme de toutes les formes ! Ame , Esprit , Harmonie , & Nombre de toutes choses.

Que dites vous de cette Oraison des Salamandres ? N'est elle pas bien sçavante, bien élevée, & bien devote ? Et de plus bien obscure (répondis-je) je l'avois ouïe paraphraser à un Predicateur, qui prouvoit par là que le Diable entr'autres vices qu'il a, est sur tout grand hypocrite. Hé bien ! (s'écria le Comte) quelle ressource avez vous donc pauvres peuples ele-
men-

mentraires? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu, du Pere, du Fils, du S. Esprit, des Intelligences assistantes, des Anges, des Cieux. Vous faites des prieres admirables, & les enseignez aux hommes; & apres tout vous n'êtes que Lutins hypocrites!

Monfieur (interrompis-je) vous ne me faites pas plaisir d'apostropher ainsi ces gens-là. Hé bien, mon. fils (reprit-il) ne craignez pas que je les appelle: mais que vostre foiblesse vous empesche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur alliance avec les hommes. Helas! où est la femme, à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce, & qui ne tremblât pas à l'aspect d'un Sylphe? Où est l'homme qui ne fuit pas de les voir, s'il se pique un peu d'estre homme de bien? Trouvons-nous que tres-rarement un honneste homme, qui veuille de leur familiarité? Et n'y a-t-il que de débauchez, ou des avarés, ou des

H 5 am-

ambitieux, ou des fripons, qui recherchent cét honneur, qu'ils n'auront pourtant jamais (VIVE DIEU) parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la Sageffe.

Que deviennent donc [luy dis-je] tous ces peuples volans; maintenant que les gens de bien sont si préoccupés contr'eux? Ha! le bras de Dieu (dit-il) n'est point racourcy, & le Demon ne retire pas tout l'avantage qu'il esperoit de l'ignorance, & de l'erreur qu'il a répandu à leur prejudice; car outre que les Philosophes qui sont en grand nombre y remedient le plus qu'ils peuvent en renonçant tout-à-fait aux femmes, Dieu a permis à tous ces peuples d'user de tous les innocens artifices dont ils peuvent s'aviser pour converser avec les hommes à leur insceu. Que mē dites-vous là, Monsieur? [m'écriay-je.] Je vous dis vray [poursuivit-il.] Croyez-vous qu'un chien puisse avoir des enfans d'une femme? Non (répondis-je.) Et un Singe (ajouta-t-il.) Non plus (repliquay-je.) Et un Ours? (continua-t-il.) Ny chien,
ny

ny ours, ny singe (luy dis-je,) cela est impossible sans doute; contre la nature, contre la raison, & le sens commun. Fort bien (dit le Comte,) mais les Rois des Goths ne sont ils pas nez d'un ours & d'une Princesse Suedoise? Il est vray (repartis-je) que l'Histoire le dit. Et les Pegufiens & Syoniens des Indes (repliqua-t-il) ne sont-ils pas nez d'un chien & d'une femme? J'ay encore leu cela (luy dis-je.) Et cette femme Portugaise (continua-t-il) qui estant exposée en une Isle deserte, eut des enfans d'un grand Singe? Nos Theologiens (luy dis-je) répondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bestes... Vous m'allez encore alleguer (interrompit le Comte) les sales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes, que les Sylphes voyant qu'on les prend pour des Demons, quand ils apparoissent en forme humaine; pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux, & s'accommodent ainsi à la bigearre foiblesse des fem-

femmes, qui auroient horreur d'un beau Sylphe, & qui n'en ont pas tant pour un chien, ou pour un singe. Je pourrois vous conter plusieurs historiettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde : mais j'ay à vous apprendre un plus grand secret.

Sçachez, mon fils, que tel croit estre fils d'un homme, qui est fils d'un Sylphe. Tel croit estre avec sa femme, qui sans y penser immortalise une Nymphé. Telle femme pense embrasser son mary, qui tient entre ses bras un Salamandre ; & telle fille jureroit à son réveil qu'elle est Vierge ; qui a eu durant son sommeil un honneur dont elle ne se doute pas. Ainsi le Demon, & les ignorans sont également abusez.

Quoy ! le Demon (luy dis-je) ne sçauroit il réveiller cette fille endormie, pour empêcher ce Salamandre de devenir immortel ? Il le pourroit (repliqua le Comte) si les Sages n'y mettoient ordre : mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier le Demon, & de s'opposer à leur éfort.

Éfort. Ne vous disois-je pas l'autre jour que les Sylphes & les autres Seigneurs des Elémens sont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous, le Diable leur grand ennemy les inquiéteroit fort, & ils auroient de la peine à s'immortaliser à l'inscû des Filles.

Je ne puis, (repartis-je) admirer assés la profonde ignorance, où nous vivons. On croit que les Puissances de l'Air aident quelquefois les Amoureux à parvenir à ce qu'ils désirent. La chose va donc tout autrement; les Puissances de l'Air ont besoin que les Hommes les servent en leurs Amours. Vous l'avés dit, mon Fils, (poursuivit le Comte) le Sage donne secours à ces pauvres peuplés, sans lui trop malheureux, & trop foibles pour pouvoir résister au Diable: mais aussi quand un Sylphe a appris de nous à prononcer Cabalístiquement le nom puissant **NEHMAHMIHAN**, & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux **ELIAEL**, toutes Puissances des Ténébres prennent la fuite, & le Syl-

Sylphe jouit paisiblement de ce qu'il aime.

Ainsi fut immortalisé ce Sylphe ingénieux qui prit la figure de l'Amant d'une Demoiselle de Seville; l'Histoire en est connue. La jeune Espagnole étoit belle; mais aussi cruelle que belle, Un Cavalier Castillan qui l'aimoit inutilement, prit la resolution de partir un matin sans rien dire, & d'aller voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inutile passion. Un Sylphe trouvant la belle à son gré, fut d'avis de prendre ce tems, & s'armant de tout ce qu'un des nôtres luy apprit pour se défendre des traverses, que le Diable envieux de son bonheur eût pû luy susciter; il va voir la Demoiselle sous la forme de l'Amant éloigné, il se plaint, il soupire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persévère; après plusieurs mois il touche, il se fait aimer, il persuade, & enfin il est heureux. Il naît de leur Amour un Fils dont la naissance est secrète & ignorée des Parens par l'adresse de l'Amant Aërien. L'Amour continuë, & il est beni d'une deuxième grossesse.

grossesse. Cependant le Cavalier guéri par l'absence revient à Seville & impatient de revoir son inhumaine, va au plus viste luy dire, qu'enfin il est en état de ne plus luy déplaire, & qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginés, s'il vous plaît, l'étonnement de la Fille; sa réponse, ses pleurs, ses reproches, & tout leur Dialogue surprenant. Elle luy soutient qu'elle l'a rendu heureux; il le nie; que leur Enfant commun est en tel lieu, qu'il est Père d'un autre qu'elle porte. Il s'obstine à désavouer. Elle se désole & s'arrache les cheveux; les Parens accourent à ses cris; l'Amante désespérée continuë ses plaintes & ses invectives; on vérifie que le Gentilhomme étoit absent depuis deux ans; on cherche le premier Enfant, on le trouve, & le second naquit en son terme.

Et l'Amant Aérien (interrompis-je) quel Personnage jouïoit-il durant tout cela? Je voy bien (répondit le Comte) que vous trouvés mauvais qu'il ait abandonné sa Maîtresse à la rigueur des Parens, ou à la fureur des Inquisiteurs

teurs: mais il avoit une raison de se plaindre d'elle. Elle n'étoit pas assés devote; car quand ces Messieurs se sont immortalisez, ils travaillent serieusement, & vivent fort faintement pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien. Ainsi ils veulent que la personne à laquelle ils se sont alliez, vive avec une innocence exemplaire, comme on voit dans cette fameuse aventure d'un jeune Seigneur de Baviere.

Il étoit inconsolable de la mort de sa Femme qu'il aimoit passionnément. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages de prendre la figure de cette femme; elle le crût, & s'alla présenter au jeune homme affligé, disant que Dieu l'avoit ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécutrent ensemble plusieurs années, & firent de très-beaux Enfants. Mais le jeune Seigneur n'étoit pas assés homme de bien pour retenir la sage Sylphide, il juroit & disoit des paroles malhonnêtes. Elle l'avertit souvent: mais voyant que ses remontrances étoient
inuti-

inutiles; elle disparut un jour, & ne lui laissa que ses juppes, & le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils. Ainsi vous voyés, mon Fils, que les Sylphes ont quelquefois raison de disparoître; & vous voyés que le Diable ne peut empêcher, non plus que les fantasques caprices de vos Téologiens, que les Peuples des Elémens ne travaillent avec succès à leur immortalité quand ils sont secourus par quelqu'un de nos Sages.

Mais en bonne-foy, Monsieur, [re-
pris-jé] êtes-vous persuadé que le De-
mon soit si grand ennemi de ces subor-
neurs de Demoiselles? Ennemi mor-
tel, [dit le Comte] sur-tout des Nym-
phes, des Sylphes & des Salamandres.
Car pour les Gnomes, il ne les hait pas
si fort; parce que comme je croy vous
avoir appris, ces Gnomes éfrayés des
hurlemens des Diables qu'ils enten-
dent dans le centre de la Terre, aiment
mieux demeurer mortels que courir
risque d'être ainsi tourmentés, s'ils ac-
queroient l'immortalité. De la vient
que ces Gnomes & les Demons leurs

I

voi-

voisins ont aliés de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement très-amis de l'Homme, que c'est lui rendre un fort grand service, & le délivrer d'un grand péril que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande: de détourner les dangers qui pourroient menacer sa vie durant certains tems, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte: Ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnome fait devenir mortelle l'Ame de cet Homme, & la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, Monsieur, (m'écriai-je) ces pactes à vôtre avis, desquels les Demonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le Demon? Non sûrement, (reprit le Comté.) Le Prince du Monde n'a-t-il pas été chassé dehors? n'est-il pas renfermé? n'est-il pas lié? n'est-il pas la Terre maudite & damnée, qui est restée au
fonds

fonds de l'ouvrage du suprême & Archetype Distillateur ? Peut-il monter dans la Region de la Lumière, & y répandre ses ténèbres concentrées ? Il ne peut rien contre l'Homme. Il ne peut qu'inspirer aux Gnomes, qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions a ceux d'entre les Hommes, qu'il craint le plus qui soient sauvez, afin que leur Ame meure avec le Corps.

Et selon vous, (ajoutay-je) ces Ames meurent ? Elles meurent, mon Enfant (répondit-il.) Et ceux qui font ces pactes-là ne sont point damnez ? (poursuivis-je.) Ils ne le peuvent être, (dit-il) car leur Ame meurt avec leur Corps. Ils sont donc quittes à bon marché, (repris-je) & ils sont bien légèrement punis d'avoir fait un crime si énorme que de renoncer à leur Bapême & à la Mort du Seigneur.

Appelés vous, (repartit le Comte) être légèrement puni, que de rentrer dans les noirs abymes du néant ? Sachez que c'est une plus grande peine que d'être damné, qu'il y a encore un reste de miséricorde dans la justice que

Dieu exerce contre les pécheurs dans l'Enfer : que c'est une grande grace de ne les point consumer par le feu qui les brûle. Le néant est un plus grand mal que l'Enfer ; c'est ce que les Sages prêchent aux Gnomes quand ils les assemblent, pour leur faire entendre quel tort ils se font de préférer la mort à l'immortalité, & le néant à l'esperance de l'éternité bien-heureuse, qu'ils seroient en droit de posséder, s'ils s'alloient aux hommes sans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croient, & nous les marions à nos Filles. Vous Evangélisez donc les Peuples Souûterrains, Monsieur ? (luy dis-je.) Pourquoi non ? (reprit-il.) Nous sommes leurs Docteurs aussi-bien que des Peuples du Feu, de l'Air, & de l'Eau ; & la charité Philosophique se répand indifféremment sur tous ces Enfans de Dieu. Comme ils sont plus subtils & plus éclairés que le commun des hommes, ils sont plus dociles & plus capables de discipline ; & ils écoutent les vérités divines avec un respect qui nous ravit.

II

Il doit être en éfet ravissant (m'écriay-je en riant) de voir un Cabaliste en chaire prôner à ces Messieurs-là. Vous en aurés le plaisir , mon Fils, quand vous voudrés , (dit le Comte) & si vous le désirés , je les assembleray dès ce soir , & je leur Prêcheray sur le minuit. Sur le minuit , (me récriay-je) j'ay oui dire que c'est-là l'heure du Sabat. Le Comte se prit à rire ; vous me faites souvenir-là (dit-il) de toutes les folies que les Demonographes recontent sur ce chapitre de leur imaginaire Sabat. Je voudrois bien pour la rareté du fait , que vous le crûssiez aussi. Ha ! pour les contes du Sabat (repris-je) je vous assure que je n'en croy pas un.

Vous faites bien , mon Fils , (dit-il) car encore une fois , le Diable n'a pas la puissance de se jouer ainsi du Genre humain , ni de pactiser avec les Hommes , moins encore de se faire adorer , comme le croyent les Inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire , c'est que les Sages , comme je viens de vous dire , assemblent les Habitans des Elé-

I

mens ,

mens , pour leur prêcher leurs Mystères & leur Morale ; & comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de son erreur grossière , comprend les horreurs du néant , & consent qu'on l'immortalise : on luy donne une Fille , on le marie , la nôce se célèbre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont-là les danses , & ces cris de joye qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Isles , où pourtant on ne voyoit personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces Peuples Souûterains ; à sa première sermonce Sabatius le plus ancien des Gnomes fut immortalisé , & c'est de ce Sabatius qu'a pris son nom cette Assemblée , dans laquelle les Sages luy ont adressé la parole tant qu'il a vécu , comme il paroît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu ces choses , & ont pris occasion de faire là-dessus mille contes impertinens , & de décrier une Assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du Souverain Etre.

Je

Je n'eusse jamais imaginé (luy dis-je) que le Sabat fût une Assemblée de dévotion. C'en est pourtant une (repartit-il) très-Sainte & très-Cabalistique; ce que le monde ne se persuaderoit pas facilement. Mais tel est l'aveuglement déplorable de ce Siècle injuste; on s'entête d'un bruit populaire, & on ne veut point être détrompé. Les Sages ont beau dire, les fots en sont plutôt crûs. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chimères que l'on s'est forgées, & donner des preuves maifestes du contraire: quelque expérience & quelque solide raisonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à Chaperon qui s'inscrive en faux; l'expérience & la démonstration n'ont plus de force, & il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus à ce Chaperon qu'à ses propres yeux. Il y a eu dans vôtre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le règne de vôtre Pepin, de convaincre le Monde,

que les Elémens sont habitez par tous ces Peuples dont je vous ay décrit la Nature. L'expédient dont il s'avisa, fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en l'Air à tout le monde; ils le firent avec magnificence; On voyoit dans les Airs ces Créatures en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes: tantôt sur des Navires Aériens d'une structure admirable, dont la Flote volante voguoit au gré des Zéphirs. Qu'arriva-t-il? Pensés-vous que ce Siècle ignorant s'avifât de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux? Le peuple crût d'abord que c'étoit des Sorciers, qui s'étoient emparez de l'Air pour y exciter des orages, & pour faire grêler sur les moissons. Les Savans Théologiens & les Jurisconsultes furent bien-tôt de Pavis du Peuple: Les Empereurs le crurent aussi; & cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, & après luy, Louis le Débonnaire, imposèrent des grièves peines à tous ces pré-

prétendus Tyrans de l'Air. Voyés cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes voyant le Peuple, les Pédans, & les Têtes couronnées mêmes s'allarmer ainsi contr'eux, résolurent pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur Flote innocente, d'enlever des Hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles Femmes, leur République & leur Gouvernement, & puis les remettre à terre en divers endroits du Monde. Ils le firent comme ils l'avoient projeté. Le Peuple qui voyoit descendre ces Hommes, y accouroit de toutes parts, prévenu que c'étoit des Sorciers qui se détachent de leurs Compagnons pour venir jettir des venins sur les fruits & dans les fontaines; suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations entraînoit ces innocens au suplice. Il est incroyable quel grand nombre il en fit périr par l'eau & par le feu dans tout ce Royaume.

Il arriva qu'un jour entr'autres, on vit à Lyon descendre de ces Navires

134 *Cinquième Entretien*

Aériens, trois hommes & une femme; toute la Ville s'assemble à l'entour; crie qu'ils sont Magiciens, & que Grimoald Duc de Bennevent ennemi de Charlemagne, les envoye pour perdre les moissons des François. Les quatre innocens ont beau dire pour leur justification qu'ils sont du païs même, qu'ils ont été enlevés depuis peu par des Hommes miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inouïes, & les ont priés d'en faire le récit.

Le Peuple entêté n'écoute point leur défense, & il alloit les jeter dans le feu; quand le bon-homme Agobard Evêque de Lyon, qui avoit acquis beaucoup d'autorité étant Moine dans cette Ville, accourut au bruit, & ayant ouï l'accusation du Peuple, & la défense des Accusés prononça gravement que l'une & l'autre étoient fausses. Qu'il n'étoit pas vray que ces hommes fussent descendus del'Air, & que ce qu'ils disoient y avoir vû, étoit impossible.

Le Peuple crût plus à ce que disoit son bon Père Agobard qu'à ses propres yeux,

yeux, s'appaisa, donna la liberté aux quatre Ambassadeurs des Sylphes, & reçût avec admiration le Livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la sentence qu'il avoit donnée: ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant comme ils échapèrent au suplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vû; ce qui ne fut pas tout-à-fait sans fruit; car s'il vous en souvient bien, le Siécle de Charlemagne fut fécond en Hommes héroïques; ce qui marque que la Femme qui avoit été chés les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce tems-là, & que par la grace de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortalisèrent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent immortelles par le recit que ces trois Hommes firent de leur Beauté; ce qui obligea les gens de ce tems-là de s'appliquer un peu à la Philosophie; & de là sont venuës toutes ces Histoires des Fées que vous trouvés dans les Légendes Amoureuses du Siécle de Charlemagne & des suivans. Toutes ces Fées pré-

156 *Cinquième Entretien*

prétenduës n'étoient que Sylphides & Nymphes. Avés-vous lû ces Histoires des Héros & des Fées? Non, Monsieur, (luy dis-je.)

J'en suis fâché, (reprit-il) car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de réduire un jour le Monde. Ces Hommes héroïques, ces Amours des Nymphes, ces Voyages au Paradis terrestre, ces Palais, & ces Bois enchantés, & tout ce qu'on y voit des charmantes aventures, ce n'est qu'une petite idée de la vie que mènent les Sages, & de ce que le Monde sera quand ils y feront régner la Sageffe. On n'y verra que des Héros, le moindre de nos Enfans fera de la force de Zoroastre, Apollonius, ou Melchisedech; & la plûpart seront aussi accomplis que les Enfans qu'Adam eût eus d'Eve s'il n'eut point péché avec elle.

Ne m'avés-vous pas dit, Monsieur, (interrompis-je) que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve eussent des Enfans, qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides, & qu'Eve ne devoit pen-

penfer qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres ? Il est vray (dit le Comte) ils ne devoient pas faire des Enfans par la voye qu'ils en firent. Vôtre Cabale, Monsieur, (continuay-je) donne donc quelque invention à l'Homme & à la Femme de faire des Enfans autrement qu'à la méthode ordinaire ? Assûrement (reprit-il.) Hé, Monsieur ! (poursuivis-je) apprenés-la moy donc, je vous en prie. Vous ne le faurez pas d'aujourd'hny, s'il vous plaît ; (me dit-il en riant.) Je veux vanger les Peuples des Elémens, de ce que vous avés eu tant de peine à vous détromper de leur prétenduë diablerie. Je ne doute pas, que vous ne soyés maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc pour vous donner le loisir de méditer & délibérer devant Dieu, à quelle espèce de Substances Elémentaires il sera plue-à-propos pour sa gloire, & la vôtre de faire part de vôtre immortalité.

Je m'en vay cependant me recueillir un peu, pour le Discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit

aux

aux Gnomes. Allés-vous, (luy dis-je) leur expliquer quelque chapitre d'Averroës? Je croy (dit le Comte) qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ay dessein de leur prêcher l'excellence de l'Homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës après Aristote, a tenu deux choses qu'il fera bon que j'éclaircisse; l'une sur la Nature de l'Entendement, & l'autre sur le Souverain-Bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul Entendement Créé, qui est l'image de l'Incréé, & que cet unique entendement suffit pour tous les Hommes; cela demande explication. Et pour le Souverain-Bien, Averroës dit, qu'il consiste dans la conversation des Anges; ce qui n'est pas assez Cabalistique; car l'Homme dès cette vie, peut, & est créé pour jouir de Dieu, comme vous entendrés un jour & comme vous éprouverés quand vous serés au rang des Sages.

Ainsi finit l'Entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, & m'apporta le Discours qu'il avoit fait aux Peuples Souûterains; il est merveille-

veilleux! Je le donnerois avec la suite des Entrentiens qu'une Vicomtesse & moy avons eus avec ce Grand Homme, si j'étois sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit, & ne trouvaissent pas mauvais que je me divertisse aux depens des fous. Si je voy qu'on veuille laisser faire à mon Livre le bien qu'il est capable de produire; & qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner crédit aux Sciences Secrètes, sous le prétexte de les tourner en ridicules; je continuëray à me réjouir de Monsieur le Comte, & je pourray donner bien-tôt un autre Tome.

F I N.

LET.

L E T T R E

A

MONSEIGNEUR

M O N S E I G N E U R ,

Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis, que j'ay crû que vous me pardonneriez la liberté que je prens en faveur du meilleur des miens, de vous supplier d'avoir pour luy la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétens pas vous engager par-là à aucune des suites que mon Amy l'Auteur s'en promet peut-être; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je luy ay même assez dit, que vous-vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez; & qu'il ne s'attende pas que vous alliez

vous

vous défaire d'une qualité si rare & si nouvelle à la Cour, pour dire que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant; mais ce que je désirerois de vous, MONSIEUR, & dequoy je vous prie très-humblement; c'est que vous ayez la bonté de décider un différent que nous avons eu ensemble. Il ne falloit pas tant étudier, MONSIEUR, & devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté préférentement aux Docteurs. Voicy donc la dispute que j'ay avec mon Amy.

J'ay voulu l'obliger à changer entierement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il luy a donné ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, luy ay-je dit, est une Science serieuse, que beaucoup de mes Amis étudient serieusement: il falloit la refuter de même. Comme toutes ses erreurs sont sur les choses Divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honnête-homme sur quelque sujet que ce soit: Il est de plus très-dangereux de railer en celsuy-cy, & il est fort à craindre que la dévotion ne semble y être intéressée. Il faut fait parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joüe très-mal son rôle; & s'il parle en Saint, il impose aux esprits foibles par cette Sainteté

apparente, & il persuade plus ses visions que toute la plaisanterie qu'on peut en faire, ne les refute.

Mon Amy répond à cela, avec cette presumption qu'ont les Auteurs, quand ils défendent leurs Livres; que si la Cabale est une Science sérieuse, c'est qu'il n'y a que des mélancoliques qui s'y addonnent; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le stile Dogmatique, il s'étoit trouvé si ridicule luy-même de traiter sérieusement des sottises, qu'il avoit jugé plus-à-propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale, dit-il, est du nombre de ces chimères, qu'on autorise quand on les combat gravement, & qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se jouant. Comme il sait assez bien les Peres, il m'a allegué là-dessus Tertullien. Vous qui les savez mieux, que luy, & moy, jugez, MONSIEUR, s'il l'a cité à faux. *Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur.* Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentiniens, qui étoient une maniere de Cabalistes très-visionnaires.

Quant à la Devotion qui est presque toujours de la partie en tout cet Ouvrage, c'est une necessité inevitable, dit-il, qu'un Cabaliste

(te

ste parle de Dieu : mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet-cy, c'est qu'il est d'une nécessité encore plus inévitable pour conserver le caractère Cabalistique de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême ; ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte ; & les esprits foibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis, s'ils se laissent enchanter par cette dévotion extravagante ; ou si les railleries qu'on en fait, ne levent pas le charme.

Par ces raisons & par plusieurs autres que je ne vous rapporteray pas, MONSIEUR, parce que j'ay envie que vous soyez de mon avis ; mon Amy pretend qu'il a dû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord, s'il vous plaît. Je maintiens qu'il seroit bon de procéder contre les Cabalistes & contre toutes les Sciences secrètes par des serieux & vigoureux argumens. Il dit que la vérité est gaye de sa nature, & qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit : parce qu'un Ancien, que vous connoissez sans doute, dit en quelque lieu, dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette mémoire si belle que Dieu vous a donnée ; Convenit veritati ridere quia lætans.

Il ajoûte que les Sciences secrètes sont dangereuses si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris, pour en éventer le ridicule Mystere ; & pour détourner le Monde de perdre le tems à leur recherche ; en luy en apprenant le plus fin, & luy en faisant voir l'extravagance. Prononcez, MONSEIGNEUR, voila nos raisons. Je recevray vôtre décision avec ce respect que vous savez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant serviteur.

RE.

R E P O N S E

A L A

L E T T R E**DE MONSIEUR**

MONSIEUR,

J'ay lû le Comte de Gabalis, & je vous tiendray compte de l'amitié que vous m'avés faite de me l'envoyer. Personne ne l'avoit encore vû icy, j'ay été bien-aïse de le lire des premiers, pour en faire une nouvelle à mes Amis; ils me savent bon gré que je le leur aye communiqué. Quoy que nous l'ayons lû & relû ensemble, ils ne sont pas con-

K 3

tens

tens ; c'est à-dire , que vous m'en envoyés encore une douzaine d'exemplaires ; ces Messieurs en veulent faire une pièce de cabinet. Au reste vous me faites honneur d'un faveur que je n'ay pas ; Si j'ay lû quelques Livres, ç'a été pour voir les différentes opinions qu'ont les hommes, & non pour en garder quelqu'une ; car je ne tiens guère qu'à ce sentiment, qu'à un petit nombre de vérités prés, toutes choses sont problématiques. Ainsi je suis peu propre à décider sur le différent que vous avés avec vôtre Amy l'Auteur. Cependant j'ay si peur que vous ne m'alliés faire la guerre, si je vous refuse de dire ce que je pense du Livre ; que j'aime mieux vivre en sûreté, au hazard qu'il m'en coûte un jugement bon ou mauvais. Si je le fais bien, ce sera miracle, car vous savés, *Omnis homo mendax* ; s'il est mauvais, nous serés cause que je l'auray fait, & je me reserve de le désavoüer quand il me plaira. En tout cas, il sera fait à l'ami, & je n'y épargneray ni bon sens, ni paroles avec ce que je vous rapporteray que j'ay ôüi dire

dire à d'autres. Quand j'invitay la première fois mes Amis à la lecture du Comte de Gabalis, ils me dirent d'abord, Bagatèle, bagatèle de votre Roman, laissés cela à vos laquais; lisons quelque Livre nouveau qui soit bien écrit. Lisés, Messieurs, leur dis-je, en montrant le titre; *Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les Sciences Secrètes*. Ah vraiment! repartirent-ils, voila qui ne parle plus Roman. C'est ici quelqu'un de nos Destillateurs qui a déchargé son imagination, dit le Marquis, que vous connoissés tant: il est sérieux, sans doute, dit un autre; mais n'importe le Livre n'est pas gros. Je n'avois garde de m'y tromper, je leur promis qu'il les divertiroit. En éfet, ils rirent plusieurs fois durant le premier Entretien. Celuy qui lisoit alloit passer au second, quand le Marquis, qui est, ne luy en déplaise, un grand faiseur de Réflexions, le pria d'arrêter pour parler de ce qu'on venoit d'entendre. Il crût avoir compris le dessein de l'Auteur. Assurément, dit-il; voicy un homme qui joue les Cabalistes; il aura scû qu'il y a

un grand nombre de Grans Seigneurs & d'autres personnes de tous États, entêtés de secrets, les uns d'une manière & les autres d'une autre : peut-être aussi a-t-il eu la même maladie : Au moins je ne croy pas mal conjecturer, qu'il va faire découdre bien des Mystères au Comte de Gabalis ; & de la manière qu'il a commencé de raconter, nous verrons une Comédie qui ne sera pas le pire. Je me récriay sur le mot de Comédie, & je dis au Marquis, que je conoissois l'Auteur : J'entens, me re-partit-il, que l'Auteur veut mettre en étalage les Mystères de la Cabale, & tourner en ridicules ceux qui ont la folie des Secrets ; pour cela il a pris le stile des Entretiens, & il me semble que le Comte de Gabalis commence de jouer merveilleusement bien son rôle. Pour moy, je le reconnois pour un véritable Cabaliste, & il me fait penser que si j'étois venu au monde quelques années plutôt, & que j'eusse sçu par mes lettres me concilier l'amitié de ce bon Cabaliste Suisse Paracelse, comme les Cabalistes sont tous gens généreux ; Celuy-
cy

cy n'auroit pas manqué de me venir voir en Bourgogne , & selon toutes les apparences , il m'auroit salué gravement en langue François & en accent étranger , à-peu-près dans les termes du Comte de Gabalis. La nouveauté du compliment m'auroit peut-être surpris , mais pour peu que j'eusse marqué de disposition à l'entendre , il m'auroit promis merveilles. Nous verrons , poursuit le Marquis , ce que l'Auteur apprendra de son Comte , mais je n'espère pas d'être fort savant à la fin du Livre. Tous les diseurs de secrets sont comme luy magnifiques en paroles , & après avoir demandé mille fois , discrétion & fidélité pour ce qu'ils ont à dire , on n'apprend à la fin que des secrets vuides , seulement propos à repaître des imaginations vigoureuses & spacieuses ; fou qui s'y laisse prendre & plus fou qui dépense son bien à chercher ce qu'il ne trouvera jamais. Il manquoit à Moliere une Comédie de Cabalistes , & je souhaite , poursuit-il en s'adressant à moy , que vôtre Amy l'Auteur se soit aussi-bien connu en Caractères , il

K 5

pourra

pourra beaucoup contribuer à abrégé le Catalogue des fous ; Mais encore, Monsieur, me dit-il, peut-on apprendre le nom de l'Auteur, nous pourrions peut-être mieux juger du Livre ? Les autres se joignirent à Monsieur le Marquis, ils me firent tous la même demande. Je m'en défendis jusques-à-ce qu'ils eussent vû tous les Entrétiens, & je leur demanday à mon tour un jugement désintéressé pour mon Amy. On reprit le Livre, & on ne discontinua guère qu'on ne l'eût tout lû. Ils en étoient charmés, & le Marquis ne manqua pas de s'écrier que ses conjectures se trouvoient véritables : il soutint de plus, que c'étoit-là le tour qu'il falloit prendre pour joüer les Cabalistes, de faire venir sur la Scène un de l'espèce qui démêle bien ses imaginations ; La Catastrophe est que tous ceux qui ressemblent à cet homme sont ridicules comme luy. Cependant un de ces Messieurs fut de vôtre sentiment pour le stile sérieux, il porta à-peu-prés vos raisons. Pour moy, je suis pour l'Auteur, & je tiens qu'un homme d'esprit qui

qui parlera sérieusement des chimères d'un Visionnaire ; imposera toujours à beaucoup de gens en faveur des chimères : & loin qu'il puisse les ruiner par une manière grave, plus les raisons qu'il portera seront subtiles & fortes, plus elles serviront à faire croire que celui qu'il combat avoit des raisons aussi & qu'elles sont bonnes ; puis qu'un homme d'esprit les entreprend de toute sa force. Vous le sçavez, il est peu de gens d'esprit, & de ceux-là, il n'en est presque point, qui dans la contestation de deux personnes, veuillent se donner la peine d'examiner sérieusement qui des deux a raison : outre que l'on a un penchant horrible à favoriser le party de ceux qui nous fournissent des doutes sur la Religion & sur les autres vérités qui nous intéressent beaucoup. Au-moins, je ne doute pas que le Comte de Gabalis n'eût persuadé beaucoup de gens, si l'Auteur luy eût répondu, comme il le pouvoit à toutes ces imaginations fantastiques ; au-lieu qu'il n'y aura que des gens faits comme luy, qui croiront à ces peuples

peuplés Elémentaires & qui leur attribueront tous ces effets qu'il raporte. Vous auriés ry, si vous aviés entendu l'impertinence qu'un Medecin me dit l'autre jour, sur ce que le Comte de Gabalis dit, que Dieu vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Je luy passerois volontiers, me dit ce Docteur d'un ton grave, qu'Eve & toute autre femme auroit pû faire des enfans sans que les hommes les eussent touchées; Car je conçois facilement que puisque *fit generatio per ovum*, comme nous le voyons dans toutes les femmes que nous disséquons, on pourroit composer un brùvage pour faire prendre à la femme, qui seroit descendre l'œuf dans la matrice & l'y conserveroit tout de même que la sem..... Je l'empêchay d'expliquer plus avant sa sottise, & je vous répons, qu'il ne la débita pas impunément. Vous auriés pitié, peut-être des gens, qui comme ce Medecin, chercheroient des raisons pour justifier des chimères, mais moy, je croy qu'on ne sauroit assés les mortifier. Ce sont ordinairement gens pleins d'orgueil

d'orgueil , qui se piquent de rendre raison de toutes choses & qui apuieront même , pour faire valoir leur esprit , les opinions les plus absurdes. Il est vray qu'ils sont déjà bien punis , de ne se repaître que de chimères , mais il y a toujours de la charité de leur faire bien sentir le ridicule de leur visions. Il faut que je vous confesse que je ne ferois , sans éclater de rire , ou me mettre furieusement en colère , quand j'entens des personnes qui cherchent à se confirmer & à s'assurer dans les sentimens du Comte de Gabalis ; si je dissimule , c'est pour les pousser à-bout & pour voir , jusqu'où va l'étendue de leur imagination. Je n'en ay pas trouvé qui prit pour vérités tout ce qu'on lit dans les Entretiens ; les uns en vouloient seulement aux Sylphes & croyoient véritable leur commerce avec les hommes ; les autres souhaitoient avoir de la poudre solaire de Paracelse ; d'autres plus timides en demeuroient seulement au doute , si les oracles & les exemples de l'Écriture qui sont rapportés étoient bien expliqués par le Com-
te

te de Gabalis. Le Medecin ne me parut pas donner dans ces visions. Mais quand je luy entendis dire sa sottise, il me souvint de ce qui m'arriva en une rencontre que j'allay mener un de mes Amis de Province voir les Fous des Petites-Maisons, vous savés que les Provinciaux sont curieux de voir tout. Un homme d'assez bonne mine nous vint recevoir à l'entrée, quand il eut appris pourquoy nous venions, il nous voulut mener par tous les endroits, & à chacun il nous faisoit l'histoire de la folie de chaque fou : il continua ainsi avec toutes les apparences qu'il avoit le bon sens. A la dernière Chambre qui nous restoit à voir. Messieurs, voila, nous dit-il, un fou qui croit être Jesus-Christ, il faut qu'il soit bien fou pour le croire, car moy qui suis le Père Eternel, je n'ay point de Fils comme luy. Ah ma foy! me dit alors le Provincial, cét homme a aussi sa folie ; j'en dis de même au Medecin, vous condamnés un tel & un tel de folie, mais au bout je vois la vôtre. Mais vous, Monsieur, que penserés-vous de ceux qui attendent

dent avec impatience le second volume des Entretiens? Plusieurs qui ne savent pas les liaisons que j'ay avec l'Abé de Villars, ni qu'il soit Auteur du Livre, m'ont assuré, qu'on verroit bien tôt paroître la suite du Comte de Gabalis, & un de nos Conseillers après m'avoir dit qu'on parloit de censurer les Entretiens & de les défendre, ajouta en bon Politique que si cela étoit, l'Auteur ne balanceroit plus à publier tous ses secrets. A vôtre avis, le Conseiller n'avoit-il pas aussi sa folie d'attendre de nouveaux secrets. Je ne luy répondis rien, mais je luy ay souhaité depuis que quelque Italien luy vint excroquer sa bourse en luy promettant des secrets. Ce n'est pas que je ne croye que le Comte de Gabalis aura mille fois plus de vogue si on le défend que si on luy laissoit son sort; mes baismains à Monsieur l'Abé. Adieu, je suis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant serviteur.

LA SUITE
DU COMTE
DE GABALIS,
OU
NOUVEAUX
ENTRETIENS
SUR LES
SCIENCES SECRETES,
TOUCHANT
La Nouvelle Philosophie.

Ouvrage posthume.



A A M S T E R D A M,
Chez PIERRE DE COUP, Marchand Libraire.
M. D. CCXV.



NOUVEAUX ENTRETIENS

SUR LES
SCIENCES
SECRETES.

PREMIER ENTRETIEN.



JE suis * prédestiné à voir tous les ans un homme extraordinaire. Benite soit l'Etoile qui m'a donné cette année Monsieur le Docteur Jean le Brun ; & beni soit celui de mes Amis ou de mes Ennemis, qui pour
A se

* Cet Ouvrage parait trente ans après la mort de son Auteur.

se divertir, ou pour me faire insulte, m'a adressé cet excellent homme. Tout autre que moi se seroit peut-être offensé d'un certain compliment qu'il m'a fait d'abord; mais je ne fais jamais de ces fautes-là. Je me trouve bien de ménager les gens singuliers en leur espèce; un Original est toujours d'un grand prix pour moi; & Dieu m'a fait la grace de reconnoître que les fols ne sont au monde que pour donner des leçons de sagesse. Il est vrai que j'eus un peu besoin de cette grace, pour ne pas mettre à la porte Monsieur Jean le Brun, la première fois qu'il m'aparût. Il heurta brusquement à mon Cabinet, & entra de même, tenant un Livre & un bâton à une main, & ôtant son grand chapeau de l'autre. Monsieur, me dit-il, je suis vôtre serviteur: je viens tout exprès d'Irlande, pour vous dire que vous êtes un mal-avisé. Il avoit les yeux rouges & farouches, le visage blême, un habit noir & court, une ceinture de laine sur sa soutahelle, une barbe particulière, & Pair & le poil d'un dévot offensé. Monsieur, lui dis-je fort civilement, en lui faisant doucement la main du bâton, avant qu'il me répondit à l'honnête compliment,

pliment, que vous êtes venu m'apporter de si loin, ayez la bonté de me dire si vous êtes Cabaliste, Rabin, ou Rosicrôix. Je suis Maître Jean le Brun, me répondit-il, le grand *Jordanus Brunus* étoit mon Trisaveul, & vous êtes un mal-avisé & un ignorant. Maître Jean le Brun, repartis-je, je demeure d'accord du second éloge, car je ne connois ni vous, ni votre Trisaveul : mais apprenez-moi quel sujet vous avez de me donner le premier épithète, & de venir du fonds de l'Irlande pour me complimenter ainsi. Pourquoi, me dit-il, m'avez vous donc ravi dans ce méchant Livre la gloire que j'ai méritée ? Pourquoi donnez vous à notre Ecolier Descartes, la gloire qui n'est due qu'à *Jordanus* & à *Jeanne Brunus* ? Pourquoi l'élevez vous jusqu'au Ciel ? Et pourquoi dites vous dérisivement, qu'il a porté plus de lumière à la Philosophie, qu'il n'y en a eu jusqu'ici depuis trois mille ans ? Je n'entens rien à tout ce que vous me dites, Monsieur Jean le Brun, interrompis-je, je n'ai fait nulle part les Panegyriques dont vous me parlez, je ne suis point autrement sujet à louer personne mal à propos, & de plus quoi que je n'aime guère

4 *Nouveaux Entretiens*

Aristote, je ne trouve pas que personne se soit élevé de nos jours, qui éclaircisse mieux la Nature qu'il l'a éclaircie: or obscurité pour obscurité, je ne louerai jamais le nouvelle au préjudice de l'ancienne. Comment, Monsieur, me dit-il, en me montrant le titre du Livre, vous n'avez pas fait ce Livre-là? Non assurément, lui repartis-je, il ne m'appartient pas de faire de tels essais. Et de plus, poursuivit-il, vous n'êtes pas infatué pour Aristote? & vous ne croyez pas que le Breton, dont il est parlé dans ce Livre, est le plus grand Philosophe qui ait jamais été? Pour Aristote, repris-je, j'ai de grandes informations contre lui; & pour Descartes, je n'ai garde de le fort estimer, car je ne l'entens pas. Ah! Monsieur, s'écria-t-il humblement, je vous demande donc mille pardons de ma méprise. Un Religieux m'avoit pourtant assuré que vous aviez composé ce Livre-ci; & m'avoit donné votre nom & votre adresse: je suis tout prêt à vous faire toute la satisfaction que vous pourriez désirer. Je n'en veux pas, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, réparez seulement un petit mal par un fort grand bien, faites-moi part de votre science

cc

ce & de vôtre amitié. Je vous les donne, me dit-il, en mettant sa main dans la mienne. Vous me paroîlez même un sujet propre aux grands desseins que j'ai formés dès ma jeunesse. Vôtre Morale est bonne, puis-que vous souffrez les injures sans vous émouvoir, & vôtre Philosophie pourra le devenir, puis-que vous n'êtes pas entêté d'Aristote. Ah! Aristote, que tu as fait de mal aux bonnes mœurs, & que les Conciles qui défendoient autrefois de te lire étoient bien inspirés du Ciel! N'êtes-vous pas de cet avis, Monsieur? Aristote n'est-il pas pernicieux à la Morale? Pernicieux, répondis-je, Monsieur, du dernier pernicieux. Et ne trouvez-vous pas le siècle, continua-t-il, horriblement corrompu? Horriblement, repris-je. Et ne deviendrez-vous pas volontiers, poursuivit-il, le Disciple & le Coadjuteur d'un homme suscité extraordinairement par le Saint Esprit pour la réformation générale des mœurs? Pourvû que ce ne fût ni Luther, ni Calvin, repris-je, ni quelque autre homme de même espece, j'ai assez de penchant à corriger. C'est, dit-il, la plus louable inclination que puisse avoir un Chrétien: il ne faut songer qu'

aux mœurs, nous sommes tous Ebstiens les uns des autres, Dieu nous a tous chargés en particulier du salut de notre prochain. Malheur à celui qui ne travaille qu'à sa sanctification, & qui néglige celle de ses freres: mais ce n'est rien faire que de corriger des fautes particulières, de ne s'opposer qu'en détail aux abus qui se gissent dans la Morale; il faut aller à la source, saper les fondemens de tous les desordres, connoître le principe de la corruption générale & le ruiner. J'espère que Dieu m'a réservé cette gloire; j'ai connu le mal, & j'en ai le remede. Ah! Monsieur, lui dis-je, mettez-moi en part de cette gloire, faites-moi connoître ce mal, & souffrez que je vous aide à le guérir. Je ne vois rien en vous, me répondit-il, qui m'oblige à vous refuser ce que vous me demandez. Ce zèle si digne de louange, que vous me faites paroître pour la bonne Morale, est l'effet & la marque du peu d'attachement que vous avez pour Aristote: c'est là le grand point, quiconque aime Aristote ne scauroit avoir la Morale droite. Quant à Descartes, c'est un mélancolique, plein de bonne opinion pour ses rêveries, qui a voulu aller plus loin

loin que je ne voulois, & qui s'est égaré. Il a voulu ajuster ses speculations aux miennes & à celles de mon Trisayeul, & il a tout gâté. Si vous ne l'estimez guère, vous avez raison, & si vous ne l'entendez pas, je ne vous estime pas moins, il est inintelligible. La Philosophie qu'il avoit apprise de nous étoit claire & pure, solide & sensible; nulle vision ne la rendoit ridicule & suspecte, & tout y étoit propre à réformer les mœurs. Il ne tiendra pas à moi que je ne vous explique tout cela, & même que vous ne soyez admis au nombre de ceux qui prétendent, avec l'aide de la Grace, réformer les mœurs de ce tems, par les principes que j'ai imaginés. Il faut pourtant que j'aie consulté Dieu là-dessus. Je vous prie cependant, Monsieur, d'oublier la brusquerie que je vous ai faite en entrant, je serai plus honnête quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Il voulut s'en aller, mais je n'eus garde de le laisser échaper. Tous ces Visionnaires qui s'érigent en Réformateurs, & qui passent leur vie à méditer de nouvelles Loix, une nouvelle Politique, une nouvelle Théologie, une nouvelle Morale, une nouvelle Philosophie, ont tou-

jours du bon & du ridicule. Ils ont certains intervalles lucides, où il y a quelque chose à profiter: on rit du reste & on admire jusqu'où se peut exalter l'imagination d'un Homme de Lettres. Monsieur, dis-je à *Joannes Brunus*, vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, vous êtes fatigué de votre long voyage, vous vous reposerez ici. Voilà un petit lit de fâle, où vous pourrez vous coucher quelque tems: & pour la consultation que vous voulez faire avec le Seigneur, voilà un Prie-Dieu. Je vais cependant me faire habiller: nous conférerons ensuite sur vos saints projets, puis nous dînerons, s'il vous plaît. Ah! Monsieur, me dit-il en m'embrassant, il n'y a rien de si honnête que vous; j'espère que Dieu m'inspirera de vous admettre à l'Apostolat où il m'a appelé, allez vous habiller: laissez moi ici pour lui demander quelle est sa volonté. Je le laissai dans mon Cabinet,

DEUX-

DEUXIEME ENTRETEN.

JOannes Brunus fut une heure en conférence avec le Saint-Esprit ; il sortit de mon Cabinet enflammé comme un Cherubin. Vous êtes des nôtres , mon fils , me dit-il , Dieu m'a dit que le zèle que vous avez pour la réformation des mœurs vient de lui ; que c'est lui qui vous a inspiré le mépris que vous faites d'Aristote ; & que c'est lui qui vous a fait entendre que le mélancolique Descartes ne mérite pas toute l'estime que l'Auteur de ce Livre voudroit qu'on en fît. Sur ces trois fondemens je ne ferai point de difficulté de vous dire mes desseins , de vous raconter mon histoire , de vous expliquer ma Philosophie , & de vous associer à la gloire de réformer le Monde Chrétien. Assseyez vous donc, Monsieur, lui répondis-je ; je vais vous écouter avec toute la docilité dont je suis capable. Il s'assit & parla de la sorte.

Ces derniers tems ont été feconds en Réformateurs. L'Enfer semble avoir ouvert toutes les portes pour renverser la

Nacelle de Pierre, sous prétexte de la réparer.... Dieu toujours fidèle à la promesse qu'il lui a faite, que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, a suscité aussi, de son côté, des Hommes extraordinaires pour la sauver par les mêmes moyens par où les Emissaires d'Enfer ont voulu la perdre. Un véritable zèle pour une Réformation générale a animé plusieurs grands Personnages, à travailler par des soins infatigables pour rétablir la pureté de la Morale primitive : mais par un secret jugement de Dieu, leurs saints efforts ont été inutiles. J'ai autrefois conféré avec la plupart de ces grands Hommes; je leur ai dit mes sentimens, ils n'ont pas voulu me croire: je ne m'étonne pas s'ils n'ont pu réussir. L'un d'eux voulut entreprendre d'abord de rétablir l'ancienne vigueur de la Discipline, & la sévérité des vieux Canons. Son dessein a échoué; il ne faisoit pas aller ainsi ouvertement contre le torrent de la corruption du siècle; le cœur humain veut être autrement ménagé. Un autre d'intelligence avec celui-là, fit une étude prodigieuse, pour faire changer de face à toute la Théologie, pour décréditer les Docteurs Scholastiques,

ques, & pour substituer au raisonnement une Science de mémoire & de collections sur les Peres. Ce dessein étoit grand & bon: mais, bon Dieu, quelle entreprise! rompre en visiere aux Pedans, aux Universités, aux Moines! Dieu veuille avoir son ame, je lui dis un jour, que son projet manquoit de prudence, & qu'il seroit gendarmier trop de gens. Un autre fit grand fracas avec ses railleries, sur certains prétendus relâchemens: mais outre que peu de gens crurent qu'il fût de bonne foi dans ses citations, beaucoup le trouvoient peu Chrétien; & tous les gens de bien trouverent que cette invention nuiroit plus aux mœurs, qu'elle ne pouvoit leur profiter, puis que tout au moins elle faisoit savoir aux peuples jusqu'où les Docteurs, qui leur étoient en plus grande vénération que son Auteur, leur permettoient de se relâcher. Si tous ces Messieurs m'eussent voulu croire, nous eussions mieux fait que tout cela; mais chacun abonde en son sens, & c'est par où les affaires de Dieu sont très-souvent retardées. Il falloit commencer par décréditer Aristote, sans faire paroître l'intention qu'on avoit d'établir une Philosophie opposée;

posée ; ainsi sans qu'on s'en aperçût , la Théologie & la Morale eussent nécessairement changé de face. La chose eût été facile en ce tems-là , je ne sçai si elle le sera maintenant. Des Disciples de ces grands Hommes, dont je vous parlois, se sont avisés de l'entreprendre , & ils font valoir tout de leur mieux une nouvelle Philosophie. Comme leur intention est bonne , & que tout cela ne tend qu'à continuer le plan de nôtre Réformation , je leur en sçaurois bon gré s'ils ne faisoient pas deux choses. La première est d'attribuer à Descartes la gloire d'une invention qui appartient à mon Trisayeul & à moi. Et la seconde est qu'ils prennent pour argent comptant toutes les rêveries que Descartes a ajoutées de son chef , qui sont néanmoins toutes propres à ruiner de fond en comble la Morale Chrétienne, si elle n'étoit pas ruinée.

Ils ont grand tort en tous ces deux points, lui dis-je ; mais je ne suis pas assez habile pour démêler ce que Descartes a mêlé du sien aux spéculations de vôtre Trisayeul *Jordanus Brunus* , de qui je ne lus jamais les Ouvrages. Je ne sçai pas même assez la Philologie de Descartes, pour

pour discerner ce qu'il peut y avoir de li contraire aux bonnes mœurs. Ce que Descartes a pris de nous, reprit-il, est bon & propre à nôtre dessein: mais ce qu'il a ajouté est très-pernicieux. Je veux vous le faire comprendre clairement & en peu de paroles. Et pour cet effet, il faut en premier lieu que je vous dise mes sentimens sur la Philosophie d'Aristote, & qu'ensuite vous demeuriez d'accord avec moi d'un principe de la Morale Chrétienne, sans lequel il n'y auroit point de différence d'un Chrétien à un Payen. C'est que la Foi est l'ame du Christianisme; et le est le principe de tout le bien & de tout le mérite: Or plus cette Foi souffre des contradictions, plus elle est combattue par le raisonnement humain, plus elle est seule, d'autant plus elle est méritoire, plus victorieuse, & plus triomphante. Ce principe est admirable, m'écriai-je; de sorte que, poursuit-il, on ne peut rien faire de plus ruineux à la Morale Chrétienne, que de diminuer la gloire & le mérite de cette Foi, en s'ingérant d'assujettir à la raison les choses divines. Il est de la gloire du Christianisme que celui qui approche de Dieu croye que Dieu est, c'est-

c'est-à-dire y que la seule Foi le lui a
 préné. Tout raisonnement sur les cho-
 ses divines y ne fait qu'accoutumer & in-
 struire l'esprit à douter. S'il ne détruit
 pas la Foi, du moins en diminue-t-il le
 mérite; s'il arrivoit que l'on trouvât une
 démonstration de ce qu'on croit. Afin que
 la Foi ait tout son prix, il lui faut laisser
 toute son obscurité, qui fait une partie de
 son mérite. Ainsi l'on ne peut rien faire
 de si pénicieux, que de remplir l'esprit
 des jeunes gens d'une Philosophie, qui en-
 treprend de leur prouver l'existence de
 Dieu, l'imortalité de l'âme, & les au-
 tres choses de cette nature. C'est changer
 le Christianisme en Péripateticisme, &
 transplanter la Croix du Calvaire dans le
 Lycée. O Dieu! excipez le Syllogisme &
 l'Entimême de votre Eglise, & ne laissez
 pour tout argument, que l'argument des
 choses qu'on ne voit point. Monsieur, in-
 terrompis-je, votre Oraison jaculatoire &
 votre raisonnement me font voir que vô-
 tre grand chagrin contre Aristote vient de
 ce que son étrange Philosophie est propre
 à prouver qu'il y a un Dieu. Vous l'a-
 vez dit, mon fils; mais dit-il, cette Philo-
 sophie est la ruine de la Foi; il n'y a rien
 dans

dans la Religion qu'on ne puisse entreprendre de prouver par elle. N'est-ce pas sur cette dangereuse manière de raisonner, & par ce malheureux principe, que le Phanatique Raymond Lulle a crû démontrer la Trinité; & l'Incarnation; & le plus ignorant des Disciples de cet extravagant, n'a-t-il pas la témérité de dire, qu'il voit plus clair que le jour dans ces mystères? Voilà le fruit de la Philosophie d'Aristote! Déracinons de par Dieu cet arbre maudit, & travaillons de toutes nos forces à exterminer cet ennemi de la Foi: je voudrois mourir pour cette querelle, & je croirois être Martyr. Votre zèle est admirable & singulier, lui dis-je: mais est-ce que par votre Philosophie on ne scauroit prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, & les autres choses de cette nature? Et n'est-elle pas en ce point aussi pernicieuse à la Foi, que la Philosophie d'Aristote? Non, mon enfant, reprit-il, voici en quoi Descartes s'est égaré. Par la Philosophie qu'il a prise de nous, on ne scauroit à la vérité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu; ni que l'ame est mortelle: mais il s'en suit clairement de notre système, qu'il n'est pas nécessaire que

que Dieu ait aucune part à la création, à la conservation, & à la conduite du monde: & pour nôtre ame il s'ensuit, ou qu'elle n'est pas différente de celle des bêtes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ne meure point. De sorte que le mérite de la Foi ne reçoit aucune atteinte par cette Philosophie, & vous voyez qu'elle n'est pas indigne d'être enseignée, ni étudiée par des Chrétiens. Mais Descartes peu soigneux de la gloire du Chrîtianisme, a mêlé des chimères Peripateticienes dans cette solide Philosophie: & il a tant rêvé sur une pensée d'Aristote, qu'il est enfin parvenu à en faire une manière de sophisme, qui éblouit d'abord les esprits foibles, & qui leur paroît une démonstration claire & certaine de l'existence de Dieu.

Voilà, Monsieur, lui dis-je, ce que j'avois trouvé de ridicule & d'impénétrable en cet Homme. Il dit ouvertement qu'on ne peut rien entendre dans la Philosophie, si on ne sçait parfaitement la Métaphysique; & cette Métaphysique si nécessaire est toute fondée sur cette démonstration dont vous parlez, & qui me parut d'abord un vrai Paralogisme, qu'on
ne

ne ſçauroit comprendre qu'en ſuppoſant deux ou trois fois ce qu'il faut prouuer.

Il eſt vrai, mon enfant, reprit Jean le Brun, mais ce n'eſt pas là le pire : ce ne ſeroit pas un mal fort dangereux d'auoir fait une fauſſe demonſtration de l'exiſtence de Dieu ; en faiſant voir cette fauſſeté à celui qui ſeroit perſuadé que ſa demonſtration eſt bonne, on le fortifieroit dans la foi, & il demeureroit convaincu de l'inutilité du raiſonnement ſur des verités plus difficiles, puis-que celle-ci qui eſt ſi plausible & qui paroît ſi vrai-ſemblable aux Payens auſſi-bien qu'aux Chrétiens, ne peut être démontrée : mais le grand mal qu'ont fait les viſions dont Deſcartes a embrouillé la Phyſique de mon Triſayeul, c'eſt qu'il met d'abord dans l'eſprit de ſon diſciple la plus dangereuſe diſpoſition où puiſſe être l'eſprit d'un Chrétien, par cette ſuppoſition ridicule que tout ce que les ſens & les hommes, & la raiſon même peuvent lui auoir appris, eſt faux ou douteux. N'eſt-ce pas reſſuſciter la Secte dangereuſe des Pyrrhoniens, accôûtumer l'eſprit à douter de tout, ou à ne ceſſer de douter que par ſa propre lumiere ; enſin ſe rendre l'arbitre unique de la verité ?

B

te

Je ne sçai pas, repartis-je, si, dès qu'on veut être disciple de Descartes, il faut devenir Pyrrhonien; mais je m'aperçois bien que cette disposition d'esprit qu'il demande est toute propre à faire un Calviniste: à force de s'accoutumer à n'en croire qu'à soi-même sur les choses naturelles, & à ne rien déférer aux lumières d'autrui, on aura la même présomption pour les choses divines: l'autorité de la tradition des Pères & des Conciles ne fera pas comptée pour grand' chose. Tout ce commencement de Métaphysique de Descartes est assez naturellement le précurseur de l'esprit particulier de Calvin: ce qui fait que tous ceux qui sont suspects parmi nous de favoriser une bonne partie des erreurs de ce Novateur, s'accommodent assez de cette Philosophie, & prennent soin de l'infinuer insensiblement, & de la substituer à celle d'Aristote.

Ceux qui favorisent Calvin, reprit Jean le Brun, pourroient encore favoriser notre Philosophie par des raisons que l'on m'a objectées dans mes voyages; mais comme elles sont tirées de la Physique, je les payerai, avec l'aide de Dieu, en disant que Dieu est tout-puissant, & que
la

la Physique & la Foi n'ont rien de commun. Il n'en est pas de même de la Métaphysique. Vous avez sagement remarqué, qu'il est fort dangereux de la commencer par un principe si semblable & si favorable à celui de Calvin.

Mais ce n'est pas là tout le mal, il faut que je vous dise une petite aventure qui m'est arrivée dans le Nord. Lorsque Descartes fit paroître sa Métaphysique, je fus assez simple de me servir de sa méthode contre un Manichéen. Quoi! se trouve-t-il encore des Manichéens au monde; interrompis-je? Beaucoup, poursuivit-il, & de tous les Hérétiques il n'en est point de plus opiniâtres. Je voulus donc lui prouver l'unité d'un principe de toutes choses, par la méthode de Descartes, de laquelle j'avois été d'abord un peu ébloui, je l'avoué, & que je n'avois pas encore reconnue si pernicieuse qu'elle est. Je le priai premièrement, suivant cette méthode, de supposer que tout ce qu'il avoit ouï dire, & tout ce qu'il avoit crû vrai jusqu'alors, étoit faux. Le Manichéen me regarda à peu près comme on regarde un fol dont on a sujet de se divertir, en entretenant sa folie. Comment est-il

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

possible, me dit-il, de faire cette supposition? Dieu qui est tout-puissant, répondis-je, ne peut-il pas avoir voulu vous tromper par quelque raison secrète? Mais ne faut-il pas que je suppose aussi, repartit-il, qu'il n'y a point de Dieu, puis qu'il faut que je suppose que tout ce que j'ai scû jusqu'ici est faux? Comment supposerai-je donc, que ce Dieu, que je suppose qui n'est point, a voulu me tromper? Et puis, continua-t-il, quelle méthode de raisonner est la vôtre? vous supposez d'abord ce Dieu que vous voulez me prouver, ou plutôt ce principe du mal dont vous voulez me defabuser; car si j'avois été trompé jusqu'ici, ce ne seroit sans doute que par le principe de l'illusion & du mensonge, aussi bien que de tous les maux qui sont au monde. De quelque manière que vous fassiez cette supposition, dis-je au Manichéen, faites-la toujours; puis faisant réflexion sur ce doute universel de toutes choses, faites une démonstration de votre existence, & dites: Je doute, donc je suis. Le Manichéen sourit. Monsieur le Docteur, me dit il, je vous demandé, s'il vous plaît, que veut dire, je doute, car je l'ai oublié. Serroit-ce par
avan-

avanture la même chose que , je suis en doute? C'est cela même, lui dis-je. C'est-à-dire, poursuivit-il, que vous raisonnez sc̄avamment & ingénûment que vous êtes, parce que vous êtes : Je suis en doute, donc je suis, est une plaisante démonstration ; & tant que vous direz, je suis, donc je suis, on ne pourra pas vous contester que la conséquence ne soit contenuë dans l'antecedent. Je traitai de chicane de Logique cette raillerie du Manichéen ; & dissimulant le petit embarras où j'étois, vous avez beau plaisanter, lui dis-je, il est certain que je pense & que je connois que je suis, sans qu'aucun corps ait contribué à me donner cette connoissance. Je puis connoître en moi cette pensée, sans connoître aucun corps : il s'ensuit donc que ma pensée n'est point corporelle, & que moi qui pense ne suis ni corps, ni matière ; puisque le corps & la matière ne pensent point, & ne contribuënt rien à la connoissance & à la pensée. Le Manichéen parut peu touché de tout cela. Avant que de répondre à vôtre démonstration si impliquée, me dit-il, il faudroit premièrement que nous fussions convenus de bien des choses, sur lesquelles j'ai peur que

MICHIGAN LIBRARIES

vous n'avez guères médité. Car sans m'arrêter à contester, que, lors-que vous dites, je doute, ou je suis, ce *je* signifie d'abord un certain composé de corps & d'ame; & que vous ne pouvez vous connoître sans connoître ces deux choses : autrement ce qui fait le *je*, le *moi*, la *personne*, ne seroit précisément que l'ame, dont le corps ne seroit que la prison, ou la demeure, ou le Navire, comme disoient les Platoniciens, & le corps ne seroit pas une partie essentielle & physique de l'homme; nous ne conviendrons pas peut-être aisément ce que c'est que pensée, & il n'est pas si évident que vous croyez que l'on puisse penser sans corps. C'étoit un consentement de la Synagogue & des premiers Chrétiens, aussi bien que de la Secte de Platon, que les Intelligences & que les Anges sont matériels. Selon cette ancienne Théologie, ou Philosophie, la pensée n'est qu'une très-subtile partie de matière, mûe en certain sens par une moins subtile. Il paroïssoit aux premiers Docteurs si peu éloigné de la matière de pouvoir penser, que Tertullien n'a pas crû faire injure à la Divinité, de dire qu'elle étoit matérielle; & nôtre Docteur Manés n'a point déterminé

miné le contraire: Quoi-qu'il en soit de ces Questions si difficiles, je mets en fait qu'il n'y a point d'homme vivant qui comprenne pleinement & sans aucune obscurité ce qu'il dit, quand il dit, je pense; & qui soit évidemment assuré qu'il penseroit comme il fait, si tout ce qu'il y a de matériel en lui étoit anéanti; & même si les organes étoient troublés, ou disposés d'une autre façon; ce qui fait qu'il ne peut juger sans hésiter; que sa pensée ne dépende pas essentiellement de la disposition de la matière, & qu'elle ne soit telle qu'elle est, parce-que la disposition des organes est telle.

Je vous avouë, mon fils; pbtirsuivit Jean le Brun, que ce Manichéen m'embarassoit fort. Cependant comme j'en voulois venir à la demonstration de Descartes pour l'existence de Dieu: Il n'est pas permis, lui dis-je, de réfuter maintenant les imaginations de Platon, & des Rabins; non plus tout ce que peuvent avoir écrit les premiers Chrétiens; pour attirer les sçavans Payens au Christianisme, par quelque conformité de Philosophie. Mais supposons que je pense que Dieu est; toutes les créatures ensemble étant infiniment

moins parfaites que cet Etre, dont j'ai l'idée infiniment plus parfaite qu'elles : il est certain qu'elles n'ont pû me donner cette idée, car la cause doit être autant ou plus parfaite que l'effet. Il n'y a donc qu'un Etre autant ou plus parfait que cette idée, qui peut me l'avoir donnée, & cet Etre si parfait est Dieu. Le Manichéen étoit rêveur & triste durant tout ce discours. Etes-vous fâché, lui dis-je, que je vous deffille les yeux, & que je vous montre qu'il y a un Dieu. Helas! je m'afflige de ce que vôtre démonstration ne prouve rien; je desirerois de tout mon cœur qu'elle fût solide, car la doctrine du grand Manés seroit incontestable. Je dirois comme vous à tous ceux qui ne sont pas de ma croyance; J'ai l'idée du principe de tout le mal, d'un Etre souverainement mauvais, comme vous avez l'idée du principe de tout le bien & d'un Etre souverainement bon; nulle chose du monde n'est assez mauvaise pour m'avoir donné l'idée d'un principe infiniment méchant, comme nulle chose du monde n'est assez bonne pour vous donner l'idée d'un principe infiniment bon: Ainsi s'il étoit nécessaire qu'un être infiniment bon produi-

duisît vôtre idée, il seroit nécessaire qu'un être infiniment méchant produisît la mi-
enne; mais l'une & l'autre de ces preuves
ont deux grands défauts. Premièrement,
elles supposent que ce n'est pas la nature
de l'entendement de ramasser en une seule
idée une multitude d'objets. Cependant
il ne faut autre chose que ranger tout ce
qu'il connoit sous de certaines idées géné-
rales & universelles, & réduire tant d'ê-
tres différens à une certaine unité. Il voit
dans le monde une diversité de maux &
de choses mauvaises, il les assemble & les
range sous une idée universelle du mal;
& cette idée universelle est infinie, parce-
qu'elle est fondée sur une infinité de maux
particuliers; ainsi on a l'idée d'un mal
infini, sans qu'il soit nécessaire que ce mal
infini existe pour produire en nous son
idée. De sorte que, comme ce ne seroit
pas par ce raisonnement que je voudrois
prouver un principe du mal, vous ne pou-
vez aussi vous en servir pour prouver vô-
tre principe du bien.

Outre ce défaut que je viens de remar-
quer, continua ce Manichéen, vôtre dé-
monstration en a un deuxième qui est sans
replique; c'est qu'elle suppose qu'on peut

B 5

avoir

avoit l'idée d'une chose finie & limitée, plutôt que l'idée d'une chose qui n'est ni finie ni limitée, & qu'on peut connoître plutôt le fini que l'infini. Cependant dire qu'une ligne est finie, c'est dire qu'elle n'est pas infiniment étendue; comme dire qu'elle est infiniment étendue, c'est dire qu'elle n'est point finie. De là viennent ces axiomes si communs & si raisonnables, que la science des contraires est la même, & que les choses relatives ne peuvent être connues l'une sans l'autre; c'est pourquoi l'idée de l'infini est aussi naturelle & aussi proportionnée à notre entendement, que l'idée de ce qui est fini.

Vraiment, m'écriai-je, je n'ai rien à vous dire, si vous ne tenez pas nos conventions. Vous me venez parler de contraires, de relatifs & d'axiomes, avant que nous ayons découvert s'il y a des contraires & des relatifs, & contre la supposition que nous avons faite que tous les axiomes quels qu'ils puissent être, sont faux & impertinens, sur tout s'ils sont d'Aristote. Mon ami, me dit mon Manichéen, vous avez été le premier à rompre le marché, je vous ai laissé passer les causes & les effets sans vous obliger à m'en faire

faire un long Traité qui vous eût peut-être fatigué, & qui vous eût assurément empêché d'achever aujourd'hui votre beau sophisme.

Je ne vous ai point querellé de ce que vous ne vous êtes pas tenu vous-même dans la supposition que vous m'avez proposée, parce-que j'ai bien vû qu'il étoit impossible de s'y tenir. Car nôtre raison se forme insensiblement sur les différentes idées que les sens nous présentent dès nôtre enfance, & sur les diverses expériences que nous faisons de la vérité ou de la fausseté de ces idées. Il est impossible que nous fassions un raisonnement d'un peu longue haleine, que par le secours de ces idées que nous avons reconnu être raisonnables; ainsi il est impossible de supposer de bonne foi que tout ce que la sens & l'expérience nous ont dit est faux; & je défie aucun homme du monde de faire un raisonnement juste, en se tenant rigoureusement dans cette fantasque & peu naturelle supposition.

Je tins la meilleure mine que je pûs avec ce Manichéen: Je lui dis qu'il seroit damné, qu'Aristote & Platon seroient l'instrument de sa réprobation; & qu'au reste, je

je voyois que la prière étoit l'unique épée qu'il faut employer contre les Hérétiques. Je le quittai pour m'aller mettre en oraison ; mais à vous dire le vrai, j'étois si inquiet sur tout ce que cet homme m'avoit dit, & si scandalisé de ma Métaphysique, que, lorsque je fus devant Dieu, j'employai moins de tems à le prier pour la conversion de ce Manichéen, qu'à le consulter touchant la validité de la démonstration que j'avois entreprise, & touchant la solidité de ma méthode Métaphysique. Ce fut alors, ô Seigneur ! Auteur adorable & Consummateur de la Foi, que vous me fîtes cette grace, & que vous répandîtes sur mon esprit cette lumière admirable, que toutes les preuves métaphysiques & naturelles sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame & sur les autres choses de cette nature, sont plus propres à égarer, qu'à persuader ; & que le plus grand service qu'on puisse rendre à la Foi, & le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à la Croix de JESUS-CHRIST, c'est de lui immoler toutes ces audacieuses Philosophies, qui ont l'insolence de porter leurs enthymèmes téméraires jusques dans l'essence de Dieu. Voilà donc, Mon-

Monſieur , lui diſ-je , la grande raiſon pourquoy Joannes Brunus renonce juridi- quement à l'audacieux Ariſtote , & même à la Métaphyſique de Descartes. Mais comment pourrez-vous inſinuer pour la gloire de la Foi la Phyſique de Descartes ou de vôtre Triſayeul Jordanus , puis-que Descartes a prétendu qu'on ne la pouvoit entendre ſans le ſecours de ſa Métaphyſi- que & de ſes belles démonſtrations de l'a- me & de l'exiſtence de Dieu ? Comme Descartes , me répondit-il , n'avoit pas en vûe la réformation générale des mœurs , & qu'il ne vouloit que faire paroître la force de ſon eſprit , il n'a pas dédaigné de marcher ſur les traces d'Ariſtote qu'il mépriſoit ſi fort ; & croyant pouvoir for- tifier & déguifer tout enſemble une vieil- le & foible démonſtration par un nouveau tour , il a cherché à ſe ſignaler & a voulu ſ'emparer de l'admiration de ſes Lecteurs par la hardieſſe de ſes principes & de ſa methode. Mais Dieu qui fuit toujors les ſuperbes qui le cherchent , a confondu celui-ci , & a permis que ſes démonſtra- tions prétendues ayent plus rebuté de gens de ſa Phyſique , qu'ils n'y en ont attiré. Et certes , ce n'étoit pas pour prouver les
cho-

choses divines que cette Physique a été inventée. Je vois bien maintenant que ce n'est pas pour cela que Dieu a permis que je l'aye comprise; aussi je n'ai garde ni de la commencer par là, ni de la faire aboutir-là. Je ne veux point de l'admiration de mes Disciples au préjudice de la Foi & de la morale Chrétienne. J'ai par la grace de Dieu un moyen plus sûr & plus naturel de faire admirer d'abord ma Physique, & d'en donner une merveilleuse curiosité.

Quoi! Monsieur, lui dis-je, vous pourrez vous passer dans votre Physique de prouver ou de supposer qu'il y a un Dieu! Assurément, repartit-il, je puis même supposer tout le contraire, & il n'est aucunement nécessaire que je fasse aucune mention de Dieu, ni pour la création, ni pour la conservation, ni pour la conduite du monde. Je vous dirai bien plus; mais il ne faut pas trop publier ceci à cause des Moines & des Chaperons. Je suis parvenu par la grace de Dieu à comprendre qu'il est assez facile de prouver avec cette Physique, qu'il n'est pas nécessaire que l'ame soit immortelle & spirituelle, ni qu'il y ait un principe spirituel qui gouverne

verne le monde : de sorte qu'un Chrétien imbu de cette Physique , ne sauroit perdre la gloire & le mérite de la Foi , puisqu'il ne sauroit trouver de quoi appuyer aucune des choses qu'il croit. Il fera même tous les jours en état de remporter de nouvelles victoires , puis-que cette Physique pourra lui fournir en tout & partout des raisons contre ce qu'il croit. Loué soit Dieu , m'écriai-je , jusqu'où va le zèle des serviteurs de Dieu , quand il est selon sa science ! Il porte même à inventer & à favoriser des Sectes contre l'existence de Dieu. Vous aviez raison , Monsieur , de dire que vous aviez un moyen sûr pour vous emparer de l'admiration de vos Disciples. On vous admirera jusqu'à l'étonnement , & presque jusqu'au scandale.

Ce ne sera point , continua-t-il , par ce que je viens de vous dire , que je me ferai admirer à toutes sortes de gens. Je n'en parlerai qu'aux esprits solides & bien Chrétiens ; pour les autres , je me contenterai de les enchanter par un nombre infini de choses rares , singulières , inouïes , étonnantes , inimaginables , & pourtant évidentes , dont nôtre Physique est remplie. Je proposerai en gros toutes ces cho-

choses extraordinaires; & il est impossible qu'on n'en soit enchanté, & qu'on n'ait pas une avidité extrême d'en entendre le détail & les preuves. Enchantez-moi donc, Monsieur, lui dis-je, & parcourez en gros toutes ces merveilles, en attendant que vous m'en expliquiez un jour le détail.

Volontiers, me dit-il; mais, Monsieur, vous devez savoir que l'oraison mine un peu le corps, & que les longs discours philosophiques affoiblissent un peu l'estomach. Il me semble que vous m'aviez proposé de me donner à dîner: Ah! il est vrai, m'écriai-je, Monsieur Jean le Brun, allons-y donc.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Monsieur Jean le Brun dîna sans parler: Je remarquai qu'il étoit extraordinairement altéré. Après le repas il dit grâces longuement, puis s'approchant du feu: Si nous avions de la foi, s'écria-t-il, comme un grain de moutarde, nous n'aurions pas besoin de manger & de tant boire; car il est écrit, que l'homme juste vit
de

de la foi & de la parole de Dieu ; la foi nourrit quarante jours Elie & Moïse. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que, quand le Fils de l'homme viendra, il ne trouvera guères sur la terre de cette foi nourrissante. La Morale est grandement relâchée, & les plus dévots ne naissent pas la bonne chère. C'est que la foi est modique, reprit Jean le Brun: pour moi, je ne mange pas beaucoup par la grace de Dieu, & ne bois guère que par inadvertance & par distraction. Comme d'ordinaire j'ai la tête remplie de quelque grand dessein, & que mon esprit est appliqué ou à Dieu ou à quelque affaire de Dieu, la nature qui ne veut rien perdre prend son tems & se conforme à la dérobee, pour pouvoir ensuite soutenir les travaux que lui impose la grace & la foi. Toutes choses se tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Je pense, mon enfant, que le peu que je viens de boire me rend bien plus propre à philosopher. Je souhaite, Monsieur, qu'il soit vrai de dire à cette fois que la vérité est dans le vin.

Philosophons donc, me dit-il. Quel est, à votre avis, le principe des choses naturelles, & la première matière de tout ce

€

que

que nous voyons? Un Comte Allemand, répondis-je, qui avoit beaucoup de vôtre air & de vos manières, excepté qu'il faisoit profession de vivre sans manger & boire, en appliquant sur le nombril un certain lub de sapience, m'enseignoit l'an passé fort devotement, comme vous faites, que la lumière est le premier sujet dont toutes choses sont faites. C'étoit un fat & un ignorant, reprit Jean le Brun, car il n'y a point de lumière. Il n'y a point de lumière, m'écriai-je? Non, me dit-il. Comment, poursuivis-je, la lumière n'est pas répandue en l'air à l'heure qu'il est? Non, dit-il en élevant la voix. La lumière, continuai-je, n'est pas en corps ou une qualité, ou un être ramassé dans le Soleil? Non, non, s'écria-t-il, il n'y a ni lumière, ni corps lumineux; c'est une vieille erreur. Ceci commence fort bien, lui dis-je, & qu'est-ce donc que ce Soleil que nous voyons, & ce je ne sçai quoi que nous apellons lumière? Ce que vous apellez lumière, vous autres ignorans, répondit-il, n'est qu'une pensée de l'âme raisonnable, dont l'homme seul est capable, car les bêtes ne voyent point cette lumière: un lynx & un chien ne voyent pas

pas plus qu'une taupe ; & pour le Soleil que vous appelez grossièrement un corps lumineux , ce n'est qu'un tourbillon de poussière , qui piroüette rapidement autour de son centre , & qui piroüettant agite l'air d'une certaine manière ; l'air agité vient aussi piroüetter d'une certaine manière & affecter les muscles des yeux & la retine , & alors nôtre ame à point nommé produit cette pensée qu'elle voit un corps lumineux : mais, vive Dieu, il n'y a point de lumière ; & quand Dieu dit dans la Genèse , que la lumière soit faite ; c'étoit à dire qu'un grand tourbillon de poussière & de limailles de matière s'assemble en cet endroit , qu'elle piroüette de telle & telle manière jusqu'à nouvel ordre.

Ce Commentaire de l'Écriture , lui dis-je , est-il tiré de quelque Rabin ? Point du tout , dit-il, les Rabins n'ont que des visions creuses , & ceci est appuyé solidement sur des démonstrations de Mécanique , si belles , si naturelles & si nécessaires , que pour vous en parler franchement, il est tout-à-fait inutile de supposer que Dieu se soit aucunement mêlé de toute cette affaire, de la production du Soleil ;

de la prétenduë lumière qui l'environne, & de tout le reste des choses : & si l'Écriture ne nous aprenoit que Dieu a travaillé sept jours pour la production du monde, nous lui eussions permis de se reposer dès l'aurore du premier jour, & nous l'eussions tenu quitte de tout travail, pourvû qu'il nous eût créé comme il a fait une matière divisible à l'infini, en petits corpuscules en forme de dés & de vis.

En verité, Monsieur, m'écriai-je, je suis bien aisé de vous avoir fait donner de bon vin, car il vous échaufe admirablement l'imagination. Vous m'admiriez bien autrement, continua-t-il, si je vous prouvois qu'il n'est même nullement nécessaire que Dieu se donne la peine de créer cette matière, & qu'il est incompréhensible qu'elle ne soit pas d'elle-même telle qu'elle est ; mais je crois qu'il est à propos de differer encore un peu à vous expliquer l'essence de cette matière ; cela nous engageroit, peut-être, à quelque digression épineuse, & qui apliqueroit trop nôtre esprit, ce qu'il faut éviter soigneusement après la refection, de peur que la digestion n'en soit troublée, car il n'est

n'est pas besoin d'alterer sa santé pour philosopher. De sorte que pour ne point sortir de ce que ma Physique a d'agréable, je me contenterai de vous faire remarquer qu'il est évident & clair comme le jour, que ces dés dont je vous ai parlé piroüetant nécessairement autour de leurs centres, & se frottant les uns contre les autres, il a été inévitable qu'il se soit fait une infinité de raclures, lesquelles s'assemblant en divers endroits, ont composé par ci par là divers tourbillons de raclure & de poussiere. Ces tourbillons tournant continuellement autour de leur centre, sont ce que nous appellons Soleil & Etoiles. Mr. Jean le Brun, lui dis-je, ne faites-vous jamais la meridiane, & n'avez-vous pas accoûtumé de dormir après dîne? Pardonnez-moi, dit-il, c'est une bonne pratique que plusieurs serviteurs de Dieu observent. J'irai me coucher dans quelque tems, si vous voulez me le permettre. Allez, Monsieur, allez-y donc tout maintenant. Je veux pourtant encore vous expliquer la suite de la formation du monde; & après vous avoir dit quelque chose du Ciel, vous expliquer encore un petit échantillon de l'histoire de la terre,

dans laquelle nous vivons. Car il n'appartient qu'à moi & à Descartes d'être les Historiographes de la nature, & de savoir le détail de toutes les aventures de la matière. Sachez donc, mon fils, que la terre a eu l'honneur autrefois d'être un beau Soleil & un assemblage lumineux de limailles étincelantes, qui piroüettoit aussi glorieusement que ce tourbillon que nous voyons, & qui éclairoit quelque autre terre & quelque autre certain monde particulier: mais une certaine fumée s'étant élevée d'un autre certain endroit, comme il nous est fort facile de le démontrer mécaniquement, elle fit autour de ce tourbillon de lumière une certaine croute obscure, opaque & impénétrable, qui envelopa ce tourbillon & l'empêcha de piroüetter à son ordinaire, ou du moins de faire piroüetter l'air qui l'environnoit; de sorte que ne pouvant plus demeurer en cette place, & faire la fonction de Soleil, il fut obligé de sortir du tourbillon où il étoit, & d'errer sans situation fixe & déterminée dans les espaces immenses de l'Univers, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen d'entrer dans ce grand tourbillon qui compose le monde que nous habitons, il s'arrêta parmi les
Pla-

Planètes, & devint Planète lui-même : car notre Histoire mathématique & philosophique nous apprend que toutes les Planètes sont des terres toutes pareilles à celle-ci, & arrivées en ce monde de certains autres mondes lointains, où elles avoient l'honneur de pirouetter lumineusement & de faire la fonction de Soleil. Je n'ai pas encore bien déchiffré par les loix de la mécanique, ce qui est arrivé à toutes ces Planètes depuis qu'elles sont entrées dans notre monde. Mais voici les véritables aventures de notre terre, & celles des autres terres sont aparemment de même. Quand elle fut entrée dans ce tourbillon, quatre autres certaines croutes vinrent tenir compagnie à cette croute susdite qui enveloppoit le tourbillon des raclures, & elles s'agencèrent les unes sur les autres, à peu près comme les peaux d'un oignon sont arrangées. Nous sommes encore en grand souci, & nous ne pouvons pas bien démontrer dequoi la plus basse de ces croutes est composée : je crois pourtant être parvenu à découvrir que c'est d'une infinité de corpuscules en forme de vis, qui sortent incessamment & sans jamais s'épuiser, & viennent circuler en ovale

dans l'air; d'où nous tirons en tems & lieu la raison démonstrative pourquoi l'aiman attire le fer, car les vis se vont infinuer dans le fer à point nommé, sans s'embarrasser aucunement les unes les autres, & sans entrer en aucun autre corps; de sorte qu'elles attirent mécaniquement le fer. Je tiens donc que cette première croute est le premier magasin de ces vis admirables. La seconde étoit une masse de tous les métaux & des pierreries. La troisième étoit un assemblage de corpuscules en forme d'aiguilles, qui composoient un grand corps liquide comme l'eau. Quant à la quatrième & dernière croute, elle étoit un peu dure & suspendue en forme de voute, comme à peu près la croute d'un pâté. Il arriva donc par succession de tems, que cette espèce de pâté de lumière s'étant lèché, fendu & crevillé par l'ardeur du Soleil, se brisa enfin en mille & mille pièces. Jugez le beau spectacle que ce fut aux yeux de Dieu & des Anges, & combien fut épouvantable le fracas & le tintamarre qui se fit alors; cela me réjouit quand j'y pense, & il me tarde extrêmement que mon ame ait le plaisir après la mort de voir arriver la même
avan-

avanture à ce Soleil qui nous éclaire, lorsqu'il aura contracté les croutes susdites, comme la mécanique nous montre qu'il ne peut éviter de les contracter. Je prie Dieu seulement, & faites-en de même, s'il vous plaît, mon fils, tous les jours en vous levant & en vous couchant, que cette affaire n'arrive pas au Soleil, & qu'il ne vienne point ainsi avant nôtre mort; car comme il est, suivant le calcul qu'on a fait, plusieurs centaines de fois plus grand que la terre, il nous tomberoit dessus, & nous entraîneroit avec lui dans quelque autre tourbillon, ce qui seroit le moyen de faire mourir sans confession le genre humain.

C'étoit, peut-être, par cette raison, interrompis-je, que les premiers Chrétiens, au rapport de Tertullien, desiroient ardemment la fin du monde, & demandoient à Dieu de hâter le jour du Jugement, ils craignoient assurément que le Soleil ne contractât cette croute fatale.

Je ne sçai pas s'ils le craignoient, dit Jean le Brun; mais je vous assure que tous ceux qui sont dans nos principes en tremblent de peur, d'autant plus que certains Astronomes ont eu d'assez bonnes Lunet-

tes pour remarquer de certaines taches dans le Soleil, qui font conjecturer qu'assurément cette malheureuse croute se forme déjà. Voila, lui dis-je, un point admirable pour la Morale, je le veux marquer, s'il vous plaît, sur mon Agenda, afin d'en intimider les pécheurs quand je prêcherai. Apuyez bien là-dessus, continua-t-il; les choses merveilleuses frappent l'imagination; & quand l'imagination est gagnée, on fait bien du chemin, & on arrive bien-tôt au cœur. Mais pour continuer l'histoire des aventures de la terre: lors que sa dernière croute s'entr'ouvrit & se crevassa, les débris de ce fracas effroyable tombèrent irrégulièrement, confusément & pêle-mêle les uns sur les autres: Il fut donc nécessaire qu'une grande partie se trouvât ensevelie dans l'eau, & laissât paroître la croute liquide que nous apelons la mer. D'autres parties s'accumulant les unes sur les autres, il en résulta une masse élevée, qui est ce que nous habitons. Sur cette masse se sont assemblés des corpuscules en divers sens & dans toutes les situations imaginables, & il s'en est composé fortuitement un nombre infini de machines différentes, que nous apelons fleurs,

fleurs, plantes, arbres, qui nous paroissent vivre, croître & mourir. Et une infinité de machines bien plus merveilleuses, qui outre cela semblent sentir & connoître, & qui en effet ne sentent, ne connoissent & ne vivent non plus que cette Horloge qui sonne trois heures, qui m'avertit sans savoir ce qu'il fait, qu'il est tems que j'aie dormir. Allez, Monsieur, dormez au nom de Dieu, lui dis-je.

Comme il passoit dans mon cabinet, deux des plus grands Philosophes du siècle, à qui Dieu & la connoissance profonde & rare de la plus fine Mathématique, ont donné de belles lumières contre les imaginations de Descartes, vinrent pour me voir; ils entrevirent en entrant la figure & le chapeau de Jean le Brun. Quelle espèce d'homme entreteniez-vous là, Monsieur, me dirent-ils en riant? Parlez bas, Messieurs, leur dis-je; car c'est un Serviteur de Dieu, suscité extraordinairement pour la réforme de la morale & des mœurs de l'Eglise. Il me fait l'honneur de m'associer à son Apostolat, & dans peu de jours nous allons mener par un beau chemin les probabilités & toutes les imaginations licentieuses, qu'on apuye si foiblement

ment par la manière de philosopher du foible Aristote. Mais nous prouverez-vous du moins, me dirent-ils, par votre nouvelle méthode, qu'il faut s'habiller extravagamment comme fait cet homme, & se distinguer d'abord par un habit & des manières fantasques, d'entre ceux qui ne sont pas de votre parti? Ce sont minuties, répondis-je, que nous n'avons encore pû traiter à fonds : nous avons commencé par le solide, & nous n'avons encore touché que le principe fondamental de la Morale.

Nous avons enfilé une belle carrière, & mon nouveau Maître me donnoit des lumières rares; mais l'oraison lui ayant affoibli l'estomach, il m'a demandé à dîner : durant le repas une distraction lui étant survenue, mon Apôtre s'est enyvré par inadvertance, & il y a une heure qu'il me dit des choses si foibles, que vous & moi sommes fort heureux que l'heure de la meridiene soit arrivée, sans quoi vous couriez risque d'être regalés d'une extravagante conversation. Nous sommes tous accoutumés, repartirent-ils, à ouïr extravaguer des Réformateurs. Paris en abonde : Mais encore que vous disoit celui-ci, quand

quand il vous parloit de bon sens, & quel est son grand principe? Le merite & la pureté de la Foi, répondis-je, l'inutilité & même le danger de la raison humaine, le mépris de tout ce qui s'appelle preuve métaphysique, & une profonde aversion pour le téméraire Aristote, & pour l'impudence des Theologiens Scholastiques, qui sur les principes de ce Payen, entreprennent à la honte & à la diminution de la Foi, de prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, & les autres choses de cette nature, comme si le plus grand esprit de ce siècle n'avoit pas été obligé d'avouer de bonne foi qu'il ne se sentiroit pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre un Athée.

Cette imagination est plaisante, dirent ces Messieurs, mais elle n'est pas nouvelle; je connois bien des gens qui en sont frappés. Ce bel esprit dont vous parlez s'étoit mis cette vision dans la tête, & il avoit entrepris de concert avec un grand nombre de beaux esprits comme lui, de faire un Livre pour établir ce beau principe, qu'on ne peut prouver par aucune raison naturelle, ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'ame, ni aucune verité divine,
&

& que toutes les raisons naturelles qu'on en peut alléguer, ne font qu'égarer l'esprit. Ce grand Homme dédaignoit même les démonstrations métaphysiques que Descartes en a faites, quoi qu'il en approuvât beaucoup la Physique. Il ne vouloit que des preuves morales, c'est-à-dire qu'il devoit résulter de tout son Livre, que moralement parlant il y a un Dieu; que moralement parlant l'ame est immortelle; de sorte que cette espèce de preuves ne convainquant point l'esprit, la Foi conservoit toute son obscurité & toute sa difficulté, & par conséquent toute sa gloire & tout son mérite.

C'est à peu près le jargon & l'intention de mon Docteur Mr. Jean le Brun, qui repose là dedans: mais il encherit encore par dessus ce bel esprit; car outre qu'il ne veut pas d'une Philosophie qui puisse prouver les vérités de la Foi, Dieu lui en a révélé une qui détruit de fonds en comble les vérités capitales & les mystères essentiels du Christianisme; de sorte que la foi aura bien plus de gloire & plus de mérite quand elle demeurera ferme & inébranlable, malgré les démonstrations physiques dont cette nouvelle Philosophie en ren-

renverfe tous les points. Est-il au monde, dirent ces Messieurs, un homme assez fol pour former ce projet insensé? Mais quelle est encore cette Physique terrible, qui veut établir la Foi en la ruinant? Je n'en sçai rien encore, répondis-je, Monsieur Jean le Brun m'en a entretenu durant le dîné, on a prétendu m'en entretenir; mais il m'a dit des choses si bizarres, que j'ai crû que le vin les lui inspiroit. Car où est l'homme de sens raffiné, qui s'aviserait de vouloir expliquer comment le Soleil, les Astres, la Terre, les Animaux & le Monde entier ont été formés par le mouvement nécessaire & inévitable d'une infinité de dés invisibles? Ah! c'en est assez, interrompirent-ils, nous voyons bien de quelle Secte est ce Monsieur Jean le Brun; ce qu'il vous a dit dans le vin, il vous le dira de même quand son vin sera cuvé. Il est du nombre de ces Serviteurs de Dieu, qui font profession de dire que la Philosophie de Descartes a de grandes difficultés pour la Religion; & cependant quoi que ce dût être une raison insurmontable à toute personne tant soit peu Chrétienne pour rejeter cette doctrine, ils l'autorisent & la font valoir de toute

toute leur force. Ils sollicitent ouvertement pour en éluder la condamnation: ils la font apprendre à leurs jeunes neveux & aux enfans de leurs amis; & s'ils trouvent quelque chose de foible dans les écrits de cet homme, ce n'est que la démonstration qu'il a faite de l'existence de Dieu; car selon eux un bel esprit ne sauroit trouver dans la nature de quoi convaincre un Athée. Mais pour la Physique de Descartes, elle est toute à leur gré, comme vous l'a sans doute dit vôtre Jean le Brun, parce-qu'elle est toute propre à conserver à la Foi toute son autorité. Je ne connois assez, repliquai-je, ni la Philosophie de Descartes, ni les Serviteurs de Dieu dont vous me parlez, pour juger si vous avez bien raison de dire ce que vous dites. Mais Maître Jean le Brun & ces gens-là sont animés par un même esprit; & s'ils sont inspirés de mettre en crédit la même Philosophie, je serai instruit avant la fin du jour de tout le fin de leurs projets. Car Dieu a dit à M. Jean le Brun de ne me rien taire. Nous allons donc vous quitter, interrompirent-ils, pour donner lieu à cet Apôtre de vous catéchiser sur sa doctrine, & de vous instrui-

te sur la Mission ; & afin que vous ayez le
tems de parcourir , avant qu'il se réveille ,
deux Traités contre la Philosophie de Des-
cartes , dont l'un est en forme de Lettre ,
& l'autre est intitulé la Connoissance des
bêtes ; cette lecture vous disposera à mieux
pénétrer la doctrine de vôtre Docteur. Je
les remerciai de leur présent : ils s'en allé-
rent , & je lûs ces deux Ouvrages. Ils
sont tous deux forts & bien écrits.

QUATRIEME ENTRETIEN.

PEU de temps après ; Monsieur Jean le
Brun se réveilla. Dieu soit loué , mon
fils , me dit-il en passant dans ma cham-
bre. Dieu soit beni , qui veille pour le
salut de ses serviteurs quand ils dorment ,
& qui vient éclairer les vapeurs du som-
meil par les lumières de sa grace. Dieu
vous parle-t-il aussi quand vous dormez ,
lui dis-je ? Quelquefois , reprit-il ; mais
pour aujourd'hui il ne m'a pas parlé en
personne , il m'a seulement envoyé un An-
ge de paix pour m'annoncer sa volonté ,
& pour m'ordonner de me réconcilier a-
vec Mr. Descartes. Avec Descartes , m'é-

D

cris-

criai-je, Mr. Jean le Brun ! Cet Ange prétendu est un esprit de ténèbres, transfiguré en Ange de lumière. Nullement, repartit-il : Apprenez, mon enfant, comme je l'apprens aujourd'hui, à ne précipiter jamais votre jugement, & à ne condamner personne sans l'entendre. A peine ai-je été endormi, que l'Ange de paix s'est présenté à moi, tenant par la main Mr. Descartes : Embrassez-vous Serviteurs de Dieu, a-t-il dit, & il a disparu. M. Descartes m'a embrassé avec beaucoup de respect, & ensuite il s'est amplement justifié sur toutes les plaintes que je pouvois faire contre lui. C'étoit un habile homme, mon fils, & peu de gens pénétrèrent ses intentions & entendent la doctrine. Je lui ai reproché d'abord qu'il avoit entrepris de diminuer la gloire & le mérite de la Foi, en prouvant l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, en supposant que Dieu est l'auteur du mouvement de toute la matière. Il a fort bien répondu à ce reproche, & je suis très-content de lui. Il est certain, comme il me l'a fort bien dit, qu'il faut, quand on fait un Livre, ménager les esprits faibles autant que contentet les esprits forts. Lors-
qu'un

qu'un esprit foible voit qu'on tâche de prouver les vérités de la Foi, il prend cela pour argent comptant, & ne se défie de rien; mais un esprit fort démêle facilement dans un Livre ce qu'on y a mis pour les foibles ou pour lui, & il distingue facilement le nécessaire du potitique. Il étoit de sa prudence d'ébloüir d'abord les Moines & leurs partisans par un sophisme sur l'existence de Dieu, & par une supposition spécieuse qu'il est seul moteur de la matière. On se met par là à couvert de la persécution de ces faux Chrétiens, qui ne peuvent souffrir qu'on fasse servir la Philosophie à conserver l'obscurité de la Foi, & qui veulent opiniâtrément qu'on accorde toujours la Religion avec la raison. Cependant un esprit fort pénètre assez là dedans, & ne prend que ce qui est écrit pour lui, la Foi demeure pure & inviolable dans toute son obscurité, & il ne trouve rien dans la nature qui puisse convaincre un Athée quand il est fortifié par une Physique aussi claire & aussi convaincante que celle de *Jordanus Brunus*, & que Mr. Descartes a été inspiré du Ciel de mettre en son jour. Vous croyez donc, Monsieur Jean le Brun, que

vôtre Philosophie est propre à conserver la gloire & le mérite de la Foi, en empêchant qu'aucune raison naturelle ne puisse confirmer les vérités divines. Assurément, répondit-il, la Foi remportera tous les jours de nouvelles victoires : cette Philosophie lui opposera à tout moment des démonstrations physiques contre tous les mystères. Ah ! Monsieur, lui dis-je, faites donc triompher ma foi, & armez un peu ma raison, afin que je croye les mystères avec tout le mérite que peut avoir un esprit fort. Vous êtes trop bien intentionné pour la réformation de la Morale, me répondit-il, pour n'être Chrétien que comme les esprits foibles. Voici donc de quoi il est question. Premièrement, il n'est pas vrai que, si Dieu n'étoit pas le Createur de toutes choses, il n'en seroit ni le Conservateur, ni la fin. Vraiment, lui dis-je, Dieu n'est nôtre fin, que parce qu'il nous a créés pour lui, & il ne peut conserver le monde que parce-qu'il l'a pû créer. Mais pensez-vous, reprit-il, que Dieu ait pû créer la matière, ou du moins qu'il soit nécessaire que Dieu l'ait créée? Sans doute, lui répondis-je. Vous ne savez donc pas, ajouta-t-il,

Et il, que l'étendue, c'est-à-dire, la longueur, la largeur & la profondeur, est l'essence de la matière. Quand cela seroit, repris-je, s'ensuivroit-il que Dieu ne l'a pas créée. Oüi, repartit-il, parce-qu'il s'ensuivroit, qu'il est impossible d'imaginer un moment où cette matière n'existe point; & voici le petit raisonnement que je fais, auquel il n'y a certainement point de réponse. Il faut dire nécessairement qu'une chose existe, quand on ne peut en aucune manière concevoir qu'elle n'existe point: Or est-il qu'on ne peut en aucune manière concevoir que la matière n'existe point. Pourquoi non, interrompis je? Il est impossible que devant que le monde fût créé, cet espace que le monde occupe ne fût point. On ne peut pas ne point concevoir cet espace. Or il est impossible de concevoir cet espace sans concevoir une longueur, une largeur & une profondeur; cette longueur, cette largeur & cette profondeur est l'essence de la matière. Concluez, mon fils, & jugez s'il est nécessaire que la matière ait été créée. Je vois bien, Monsieur, repartis je, que suivant cette définition de la matière il n'y a que la foi qui en puisse persuader la création,

tion , parce-qu'il n'y a que la foi qui puisse persuader que de toute éternité il n'y a point eu d'espace , ou que cet espace n'a point été long , large & profond. Faites donc un acte de foi , mon fils , reprit-il , sur la création de la matière , & commencez au nom de Dieu à faire triompher votre foi , de Praxeas , d'Hermogene , & des Platoniciens , à qui la raison démontreroit aussi que la matière est éternelle ; mais à qui la lumière de la grace n'inspireroit pas qu'elle est créée malgré la démonstration. Mais quand bien la matière seroit éternelle , lui dis-je , s'ensuivroit-il qu'elle n'est point créée , & Dieu ne pourroit il pas l'avoir créée de toute éternité ? Puis qu'il est impossible , répondit-il , de comprendre que l'espace n'existe point , encore que Dieu ne le crée pas , il s'ensuit clairement de deux choses l'une , ou que Dieu n'a pas créé cet espace , ou qu'il ne l'a pas créé librement. De sorte que vous avez à faire un second acte de foi sur la liberté dont Dieu a créé le monde , & il faut croire malgré la raison , & qu'il l'a créé , & qu'il l'a créé librement. Cela s'entend en général de la matière du monde ; car pour tout ce que nous voyons ,
il

Il n'est nullement nécessaire que Dieu se soit mêlé de le faire ainsi. Il est impossible, comme Mr. Descartes l'a fort bien expliqué, que suivant les loix de la mécanique, le monde ne se soit formé de lui-même tel qu'il est, & vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre après ce que je vous ai dit, que la supposition que Mr. Descartes fait que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement & de repos dans la matiere, moyennant quoi on peut démontrer mathématiquement la nécessité de la production de toutes les machines que nous voyons : vous avez trop de discernement, dis-je, pour ne vous pas apercevoir que cette supposition n'a été faite que pour se mettre à couvert de l'importunité des Moines, qui ne peuvent souffrir qu'on explique les choses naturelles sans y mêler Dieu : cependant il est clair que cette supposition est inutile & ridicule, & Mr. Descartes mérite une grande louange d'avoir eu l'humilité de dire une sottise pour contenter les petits esprits. Car qui ne voit que la matiere étant essentiellement longue, large & profonde, ses parties le sont aussi; & qu'une longueur, une largeur,

& une profondeur égale, faisant un dés ou un corps cubique, il eût impossible que ce corps cubique n'ait quelque poids & ne tende en bas, & qu'ainfi tous ces corps cubiques se rencontrans, ils ne se meuvent les uns les autres en plusieurs sens; & qu'enfin par le différent assemblage qui résulte de leur mouvement, il ne résulte des corps de différentes figures & des machines diverses. Monsieur, interrompis-je, j'ai peur que vous ne resuscitez la Philosophie d'Epicure & de Démocrite, ce qui seroit odieux pour la Morale. Vous savez que les Epicuriens étoient accusés d'être Athées; & parce-qu'ils ne croyoient point de Dieu ni d'ame raisonnable, ils mettoient assez raisonnablement le souverain bien dans la volupté. Cependant tout leur Athéisme n'étoit fondé que sur certains atomes de figure irréguliere, qui se mouvant de biais, produisoient aussi bien que vos dés tous les corps différens que nous voyons; & ainsi Epicure n'avoit besoin pour expliquer la nature, ni d'un Dieu qui formât le monde, ni d'une Providence qui le gouvernât. Il n'y a point de différence, répondit Jean le Brun, entre cette Philosophie & la nôtre pour le
fonds

fonds des choses. Car, comme vous voyez, qu'importe à la Religion & à la Foi que les parties de la matière soient quarrées ou irrégulières; qu'elles se meuvent de biais ou perpendiculairement, ou en rond, pourvû que l'un ou l'autre arrive nécessairement, & qu'il en résulte des machines, sans qu'il soit besoin de recourir à une Divinité, ni à rien de ce qui s'appelle esprit ou ame spirituelle? Mais la Philosophie d'Epicure, quoi qu'elle soit très-propre à combattre les vérités divines & à conserver l'obscurité de la Foi, n'est pas si propre au dessein que nous avons de réformer l'Eglise, parce que, comme vous avez fort bien dit, elle est odieuse à la Morale Chrétienne, & fort décriée chez les Pères. Celle de Mr. Descartes est mieux nôtre fait, elle a la grace de la nouveauté, ce qui est un grand article pour la réformation: & de plus, elle est encore plus propre à conserver l'obscurité de la Foi, que n'est la Philosophie d'Epicure; car il y a deux différences considérables entre Epicure & nous. Epicure admet le vuide, & nous soutenons qu'il est impossible. Qu'est-ce que cela fait à la Foi, interrompis-je? Vraiment si le vuide étoit possible,

reprit-il , vous voyez bien que tout ce que nous avons dit de l'éternité & de l'indépendance de la matière , seroit renversé. Il n'y auroit qu'à mettre devant la création du monde le vuide au lieu de l'espace. Ah ! je le comprends , repris-je , un Epicurien n'est assurément pas si contraire à la Foi qu'un Chrétien. Non , par la grace de Dieu , poursuivit-il ; cela se voit encore dans l'autre différence qu'il y a entre Epicure & nous. Il met que les parties de la matière sont indivisibles , & nous soutenons qu'elles se peuvent toujours diviser jusqu'à l'infini. De sorte qu'il nous est incomparablement plus facile qu'à Epicure de composer le Soleil , les Etoiles & les Planètes , des limailles des corps cubiques , qui se frottent ensemble , & de montrer par les règles de la mécanique , que ces parties si divisées de la matière , s'assemblent nécessairement en tourbillon ; au lieu qu'Epicure est obligé de dire que tout l'assemblage de sa matière se fait fortuitement , ce qui est absurde & inconcevable. Or la Foi a bien plus de gloire & de mérite de s'élever au dessus d'une raison nécessaire , & d'une démonstration de Mathématique , qu'elle n'en

au-

aurôit dans le systême d'Epicure. Il résulte, Monsieur, lui dis-je, de tout ce que vous venez de m'expliquer, que, lorsque Descartes suppose que Dieu a créé la matière, qu'en-suite il l'a divisée en dés & en cubes, qu'il a agités en divers sens, chacun autour d'un centre, & tous autour d'un cercle commun, après laquelle supposition cet incomparable Philosophe consent que Dieu ne fasse plus rien, & prend à prix fait de déduire évidemment par des règles nécessaires de Méchanique, & par des conséquences infaillibles, tous les effets de la Nature : il résulte, dis-je, que ce sage & politique Philosophe n'a mêlé Dieu dans son raisonnement, que pour ménager les Moines; & que ses Disciples ne l'y mêlent, comme lui, que pour ménager Rome.

Vous le prenez bien, reprit Jean le Brun; il est certain que *Jordanus* mon trisaïeul & Monsieur Descartes, n'ont eu dans l'esprit qu'une grande émulation contre Epicure, & une envie très-forte d'expliquer mieux que lui tous les effets de la Nature, & la formation, l'ordre & la durée du Monde, sans avoir besoin de recourir à Dieu, mais seulement par la seule

ma-

matière. Car si Monsieur Descartes eût parlé de Dieu de bonne foi, & non point par considération & par crainte; & s'il avoit crû seulement que celui qui vit éternellement a créé dans le tems toutes choses ensemble, pourquoi se fût-il avisé de se tourmenter à chercher par les règles de la Méchanique, si les parties de la matière tournant autour d'un centre font des limailles, & s'il est nécessaire que ces limailles s'assemblent en tourbillon, & fassent le Soleil? Si ce Soleil doit contracter une croute opaque, & aller ensuite errer par l'Univers? Tout ce soin & tout ce détail lui eût paru inutile & ridicule, s'il eût été certainement persuadé que la chose ne s'est pas passée de la sorte, & que Dieu a produit toutes choses par une seule parole: mais nous qui sommes animés par un esprit de réformation, nous disons les mêmes choses que lui par un meilleur motif que le sien; ce qu'il a dit par vanité ou par jalousie contre Epicure, & même ce qu'il a dit par la crainte des Moines, nous le disons par le zèle de Dieu, & par l'amour d'une pure & primitive morale; c'est pourquoi quand nous parlons aux foibles, nous mêlons Dieu dans nôtre discours,

cours, persuadés que les Esprits forts verront que nous ne l'y mêlons que *ad honores*, & qu'ils ne perdront rien du mérite de leur foi, puis-qu'ils comprendront bien qu'en bonne Physique il n'est aucunement nécessaire de l'y mêler; car où est le bon Esprit qui ne verra pas que Monsieur Descartes se moque des Capuces & des Chapeurons, & élude ironiquement les censures des Facultez; quand pour sauver la foi d'un Moteur, il suppose que Dieu a créé dès le commencement une certaine quantité de mouvement, & une certaine quantité de repos, & qu'il a divisé l'un & l'autre aux diverses parties de la matière, lesquelles s'entreprêtant ce mouvement & ce repos, en font un commerce & un échange continuel, d'où résultent tous les différens effets, tous les changemens, la production & la ruine de toutes choses? Quand nous voyons qu'une boule en pousse une autre; c'est que cette boule qui pousse, prête à l'autre une partie du mouvement que Dieu lui a donné, & que cette boule poussée prête à celle qui la pousse une partie de son repos; & par ce troc mutuel du présent que Dieu leur a fait, la boule qui prête le repos se meut, & celle

qui

qui prête le mouvement s'arrête. A votre avis n'est-ce pas une burlesque ironie, & les Moines ne sont-ils pas bien simples de prendre tout cela pour argent comptant, comme s'il n'étoit pas plus qu'évident qu'une meule de moulin, par exemple, suspendue d'un fil d'archal tombe d'elle-même par son propre poids, dès que le fil est dénoué, sans qu'elle emprunte d'ailleurs son mouvement, & sans prêter son repos à quoi que ce soit. Vous voyez bien que, tant que l'existence de Dieu, ou la nécessité de sa Providence dépendra de savoir si cette meule de moulin tombera d'elle-même, ou si elle demeurera immobile, il ne faudra pas avoir beaucoup de pente à l'Athéisme pour conjecturer qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait créé en particulier un être appelé mouvement, sans lequel cette meule ne tomberoit pas à terre. Pour peu qu'on ait de penchant à l'irreligion, on aimera mieux dire que c'est la nature de cette grosse masse de tendre en bas par son propre poids, que d'avouer qu'il est nécessaire qu'il y ait un Dieu qui la précipite, & qui lui fasse prêter le repos qu'elle a à quelque être voisin.

Ce prêt de mouvement & de repos, ré-
pon-

pondis-je, est fort extravagant & fort burlesque. Descartes vouloit assurément jouer les esprits foibles, quand il a fait créer ces deux êtres. Il s'est attendu que tout esprit raisonnable trouvant en cette supposition une contradiction manifeste, pénétreroit facilement le motif pourquoi on la fait, car, ou cet être est matière lui-même, & en ce cas il aura la même indifférence au mouvement & au repos que la matière même, & ce seroit l'inconvenient que l'on craindroit le plus. Que si l'on dit que c'est un mode, ou une façon d'être de la matière, il est clair que c'est encore une fiction pour amuser les simples; car, ou ce mode est en effet une même chose avec la matière, ou non: si ce n'est pas la même chose, c'est donc un esprit: si c'est la même chose, n'est-il pas ridicule de penser qu'une chose se puisse prêter, se diviser & se communiquer à une autre, c'est-à-dire, devenir une autre chose sans cesser d'être ce qu'elle est. De deux boules, par exemple, dont l'une pousse l'autre, si le mouvement est la même chose avec celle qui pousse, il s'ensuit qu'en communiquant à l'autre son mouvement, elle se divise d'elle-même, & donne une
par-

partie de soi-même, laquelle partie devient ensuite une même chose avec la boule poussée; de sorte qu'il se feroit toujours dans la Nature une transsubstantiation continuelle & une transmigration d'être en être, & de substance en substance, plus incompréhensible qu'aucun mystère de la Religion, puis qu'une chose se changeroit en une autre chose, sans cesser d'être ce qu'elle est; par où il est constant que Descartes n'a pas mêlé de bonne foi dans sa Philosophie cette création de deux êtres, mouvement & repos.

Non, mon fils, me dit Jean le Brun, en m'embrassant, avec la grace de Dieu le mérite de la Foi ne sera jamais diminué par aucune apparence de la nécessité de cette création particulière de ces êtres, mouvement & repos. Que les Moines cherchent s'ils la trouveront dans la Genèse; qu'ils y cherchent, dis-je, si le repos est autre chose que la cessation du mouvement, & s'il n'est pas vrai que la matière a d'elle-même un mouvement qui lui est naturel. Ce qu'il faut seulement observer, c'est de ne lui pas attribuer un mouvement bizarre, comme fait Epicure, qui suppose qu'elle se meut de biais; il faut seule-
ment

ment supposer qu'elle se meut en bas par son propre poids , & en rond autour de son propre centre , parce que c'est le mouvement qui demande le moins d'action , & par ces deux mouvemens si naturels & si nécessaires , on explique la composition mécanique de toutes les machines que nous voyons.

Je vois bien , Monsieur , lui dis-je , que tout ce que vous dites est raisonnable ; mais comme c'est une chose odieuse de dire qu'un homme n'est pas de bonne foi , & de plus comme il est fort mal-honnête de ne dire pas nettement ce qu'on pense en Philosophie , sur tout sur le chapitre des choses Divines , j'ai peur que la Morale ne recevrait pas un fort grand secours , si nous nous nous érigions en Philosophes de mauvaise foi , & s'il falloit que nos Disciples fussent toujours en garde pour pénétrer quand nous parlerions en Philosophes , ou quand nous parlerions en Politiques. C'est pourquoi il me semble qu'il seroit bon de laisser croire , à ceux qui le voudront croire ainsi , que nous disons de bonne foi qu'il y a un Dieu qui s'est mêlé de la création , & qui s'applique à la conservation de toutes choses ; &

E

pour-

pourvu que cela ne serve pas trop à la confirmation des vérités du Christianisme, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'inconvenient, puis-que la Foi conservera tout son mérite, & la Morale toute sa pureté.

Vous avez raison, mon fils; reprit-il, aussi avons-nous mis bon ordre, qu'encore qu'on prenne à la lettre tout ce que nous disons de la nécessité d'un premier Moteur, une partie des vérités de la Foi, bien loin d'être confirmées sont très-évidemment combatuës, sans parler de quantité de conséquences bizarres & ridicules qui s'ensuivent de là : car pensez-vous, par exemple, mon fils, que, lorsqu'un petit enfant a fait un château de cartes, il soit au pouvoir de tous les Anges du Ciel, & de tous les Démons de l'Enfer de le renverser ? Ceci seroit curieux, répondis-je, qu'ils ne le pussent point. Ils ne le peuvent pas assurément, poursuivit-il; & quand tous les Démons de l'Enfer, & tous les Anges du Ciel s'uniroient ensemble, le château de cartes subsisteroit, supposé qu'il soit vrai de bonne foi que Dieu soit l'Auteur du mouvement & du repos. Le petit enfant, interrompis-je, est donc plus

plus puissant que tous les Anges, & que tous les Démon, puis qu'il renverse en soufflant son petit château, qu'ils ne sauroient abattre. Non, mon ami, vous perdez les étriers, & vous ne vous tenez pas ferme dans le principe supposé. Si Dieu est uniquement l'Auteur de l'être appelé mouvement, il en est uniquement le Conservateur, il lui appartient uniquement de le continuer, puis que la conservation est une création & une production continuelle; donc c'est à Dieu & non pas à l'enfant à renverser immédiatement le château de cartes. Quoi! lui dis-je, l'enfant qui souffle ne le renverse pas? Non vraiment, repliqua-t-il. Et qu'est-ce donc que le souffle fait, repliquai-je? Il fait signe à Dieu de renverser le château, répondit-il; car Dieu a fait un pacte avec soi-même de toute éternité, de renverser ce château de cartes, toutes les fois que ce petit enfant lui en feroit le signe en soufflant. Ainsi quand un boulet de canon est tiré contre un moulin à vent, ce n'est ni le feu, ni le boulet qui abat ce foible moulin; voici philosophiquement comme l'affaire se passe. Le Canonnier fait signe à Dieu avec sa baguette d'allumer l'amor-

ce dans le bassinet, & Dieu l'allume : La
 morce allumée fait signe à Dieu d'allumer
 la poudre qui est dans le canon & Dieu
 l'allume : la poudre allumée fait signe à
 Dieu de pousser le boulet, & Dieu le pouf-
 se : le boulet poussé fait signe à Dieu de
 pousser l'air, cet air poussé de pousser la
 muraille; & Dieu fait tout cela pour exe-
 cuter le pacte éternel qu'il a fait d'être
 ponctuel à tous ces signes : & voilà le
 moulin abattu philosophiquement, mon
 fils.

Mon Pere, cette Philosophie n'est-elle
 point la Theurgie, ou la Magie blanche
 des Anciens, qui operoit, dit-on, toutes
 ces merveilles par des pactes faits immédia-
 tement avec Dieu, & par des signes que
 ces Mages lui faisoient, & qui leur re-
 noient lieu de culte & d'enchantement tout
 ensemble? Je n'aime pas, me dit-il, d'en-
 tendre parler de ces curiosités, & je crois
 que toutes ces traditions Theurgiques sont
 fabuleuses; quoi qu'il en soit, il est certain
 que la nature ou la matière peut être assez
 ingénieusement appelée une savante Ma-
 gicienne, qui par les signes differens qu'elle
 fait à Dieu, par les différentes situa-
 tions où elle se trouve, oblige Dieu de
 pro-

produire tous les differens mouvemens que nous voyons.

Je ne trouve pas cela trop ingenieux, lui dis-je, cela est burlesque à la verité; car puis-que Dieu est uniquement l'Auteur de tout le mouvement, il seroit Auteur aussi de toutes les différentes situations de la matière, & ce seroit lui par conséquent qui se feroit signe à lui-même de ce qu'il auroit à faire. Cette manière de philosopher est aussi ridicule que le seroit un homme, qui à toutes les actions qu'il voudroit faire gesticuleroit, & se feroit cent signes à soi-même pour exprimer son dessein; ce seroit un homme à peindre, & je me rejouïrois bien d'un Arlequin comme celui là.

Mon enfant, me dit Jean le Brun, ce ne seroit pas grand' chose, si cette Philosophie sur le mouvement n'étoit que ridicule; ce qu'il y a de bon & d'heureux, c'est qu'elle est manifestement heretique de plusieurs côtés; car selon ce que nous venons de dire, Dieu est immédiatement & uniquement Auteur de tous les effets; ce n'est pas le feu qui brûle, c'est Dieu à la presence du feu; ce n'est pas l'homme qui remue la main, c'est Dieu seul, &

cela est depuis long-tems condamné par Saint Thomas, comme faux, comme dérogeant à la divine Sagesse, comme renversant l'ordre de l'Univers, ôtant à toutes choses leurs propres effets, & détruisant sans ressource tous les jugemens que portent nos sens. Outre cela, mon fils, cette opinion ruine admirablement la liberté, puis-qu'elle ôte absolument à l'homme le domaine sur ses propres actions, en quoi la liberté consiste.

Ce seroit, lui dis-je, une grande affaire, si nous pouvions aussi exercer la Foi touchant la liberté. Vous allez voir, poursuivit-il, si la Foi d'un homme imbu de nôtre Physique n'a pas un grand combat à rendre sur ce point-là. Pourquoi faut-il dans nôtre Physique que Dieu soit l'Auteur du mouvement de ma main quand je la remue, parce-que, répondis-je, le mouvement de la matière n'a pas pû être produit au commencement que par Dieu même, & que c'est à celui qui donne l'être à une chose de la conserver? Ainsi Dieu ayant donné l'être au mouvement, c'est à lui seul à le conserver dans la matière. Vous avez bien parlé, me dit il; donc Dieu est l'Auteur immédiat & unique

que de tous les mouvemens de nôtre volonté, & nôtre ame n'y a pas plus de part que la matière en a eu au mouvement. Comment, repliquai-je, prouveriez-vous cette conséquence? Fort clairement, répartit-il : Aristote, Saint Thomas, Saint Anselme, & généralement tous les Auteurs qui ont parlé en Philosophes, ou en Catholiques, ont supposé, ou démontré, que Dieu a dû nécessairement donner le branle à nôtre volonté, & produire lui seul le premier mouvement, ou la première action qu'elle sentit en elle. Raisonnez maintenant, & dites : Tout mouvement ne peut être continué que par celui qui l'a commencé : Dieu seul a pû commencer le mouvement de nôtre volonté, donc Dieu seul peut continuer de la mouvoir. Selon cela, repliquai-je, nous ne sommes pas libres; jamais Luther n'a si bien combattu la liberté que vôtre Philosophie, & ce sera l'effet d'une Foi épurée, & fort détachée du raisonnement & de l'apparence, lors-que vos serviteurs croiront être parfaitement maîtres de leurs actions; D'autant mieux, mon-fils, poursuivit-il, que nous expérimentons à toute heure, qu'il nous vient inopinément cent

pensées & cent desirs auxquels la raison n'a point de part , & qu'aucune délibération ne précède ; il paroît assez naturel de dire qu'ils sont produits en nous par quelque agent extérieur qui ne peut être que Dieu ; & si vous faites réflexion que l'essence de l'ame est de penser toujours & d'être dans un mouvement continuë , il est clair que celui qui commence le mouvement est celui qui le continuë.

Les Théologiens & les Philosophes Catholiques vous diront pourtant , Monsieur , que l'ame conjointement avec Dieu est la cause physique de nos actions , tant des mouvemens du corps que du mouvement de l'ame. Nous ne pouvons dire cela, reprit-il , sans convenir avec eux de deux choses , & il faut bien s'en garder. Premièrement , qu'un esprit puisse agir sur la matière : & en deuxième lieu , que l'ame soit unie physiquement au corps. Est-ce que votre Physique , interrompis-je , leur contesterait ces deux choses ? Si cela étoit , je prévois bien de grands inconveniens contre la Foi. Tant mieux , reprit-il , & je le sai bien : c'est pourquoi il faut toujours soutenir que tout mouvement vient de Dieu par préciput ; qu'il n'appartient qu'à
lui,

lui, qu'il l'a commencé, & que c'est à lui de le continuer; & que l'ame, les Anges, les Diabes, ne fauroient agir contre un corps, parce-qu'étant des Esprits, ils ne peuvent que penser & connoître: or penser & connoître ne font aucune impression, & ne peuvent produire aucun mouvement dans la chose connue.

Les Moines sont donc bien ignorans, lui dis-je, de s'imaginer qu'un Ange enleva par un cheveu le Prophète Abacuc, pour porter dequoi dîner à Elizée. Ignorance crasse, répondit Jean le Brun, tous les Anges ensemble n'eussent pû faire dresser un cheveu d'Abacuc, c'étoit Dieu même qui faisoit tout cela, à la présence & à la prière d'un Ange. Mais il y a encore ici une petite raison oculte, que je vous dirai bien, si vous voulez. Ne voyez-vous point que de cette proposition si raisonnable, qu'un Esprit ne peut que penser & connoître, & qu'il est contre sa nature de produire aucun mouvement local, il s'ensuit assez naturellement que plus un Esprit est pur, plus il est éloigné de la matière, & moins il est propre à la mouvoir: ainsi Dieu étant le plus pur de tous les Esprits, il est évident qu'il pense plus

simplement que tous les autres, & qu'il peut moins que tous les autres agir sur la matière; par où vous voyez en combien de façons un Chrétien imbu de notre Philosophie, est obligé de captiver son entendement à l'obéissance de la Foi, seulement pour cette vérité que Dieu a créé & gouverne le Monde. Je vous avois prié, Monsieur, dis-je, de ne toucher plus à cela, & de supposer toujours un Dieu & sa Providence. Eh bien, me dit-il, j'aurai désormais cette complaisance pour vous, quelque difficile qu'il soit de le supposer toujours dans nos Principes, la Foi aura assez de victoires à remporter ailleurs. On n'est pas Chrétien parce-qu'on croit un Dieu, & une Philosophie qui en prouveroit l'existence ne diminueroit pas extrêmement la gloire de la Foi Chrétienne. Mais une Philosophie qui prouveroit la possibilité de l'Incarnation: ah! ce seroit celle-là qui seroit pernicieuse au Christianisme & à la Morale, parce-qu'elle diminueroit le mérite de la Foi dans un mystère qui est le fondement de la Religion.

Dieu vous auroit-il encore inspiré, m'écriai-je, de ruiner l'Incarnation par
votre

vôtre Philosophie? Assurément repartit-il, Dieu m'a fait cette grace, que nos Principes posez, ma raison me démontre l'impossibilité de l'Incarnation, & voici sur quoi je me fonde: suivant ce que nous avons dit l'ame n'est pas unie au corps, de telle sorte qu'elle puisse être la cause des actions & des mouvemens du corps. Supposé que Dieu en soit l'unique Auteur, tout ce qu'on peut dire pour expliquer l'union de l'ame au corps, c'est que Dieu a établi un certain raport entre le corps & l'ame, & qu'il a fait un pacte que toutes les fois qu'il arriveroit un tel mouvement au corps, il produiroit une telle pensée dans l'ame; & que toutes les fois que l'ame penseroit de telle manière, il se produiroit dans le corps un tel mouvement. Ainsi quand Dieu agite l'air, après avoir allumé la poudre dans un pistolet, & qu'à l'occasion de cet air agité il excite certains nerfs qui viennent de la glande pineale, il execute le mouvement de l'air dans notre cerveau, & nous en avons une telle ouïe, ou une telle vue, quand nôtre ame est agitée, suivant cette manière que nous appellons volonté.

lonté , à l'occasion de cette pensée Dieu ébranle la machine du corps , & fait mouvoir les ressorts & les nerfs qui servent à marcher , & voilà comme se doit entendre l'union de l'ame avec le corps.

Voilà qui est fort Philosophique , interrompis-je , c'est-à-dire , fort contraire à la Religion , & fort injurieux à Dieu. Extrêmement , reprit-il , extrêmement. Dieu merci , je vous aime bien , de ce que vous pénétrez d'abord les choses ; car vous voyez , sans doute , que Dieu est l'Auteur & la cause unique & immédiate de tous les mouvemens sales & deshonnêtes qui préviennent la raison & la volonté , & qui affligent l'ame du juste. Dieu , tout pur qu'il est , selon ces Principes , est l'unique Ministre , & l'Executeur unique des plus infames , & des plus abominables desirs : en un mot , la seule cause physique & véritable des plus noires actions des hommes.

Je vois bien qu'il s'ensuit de-là , répondis-je , que l'union du corps & de l'ame n'est qu'une union morale , & que l'ame n'est qu'une cause morale des actions du corps : car un Bachelier me disoit l'autre jour , que les Théologiens qui sont d'avis
que

que les Sacremens ne font que les causes morales de la Grace, expliquent cette affaire de cette sorte. Ils disent que Dieu a résolu de produire la Grace dans nôtre ame, toutes les fois que le Ministre du Sacrement fera tels & tels signes extérieurs, avec les conditions-requises, & alors ces signes sont censés être les causes morales de la Grace. Ainsi quand un Fantassin s'enfuit de la tranchée, épouvanté par le bruit du canon, la glande pineale fait signe à Dieu de produire dans l'ame de ce Fantassin cette pensée qui s'appelle peur, & cette pensée fait signe à Dieu de mouvoir les nerfs, les muscles & les tendons du Fantassin d'une certaine manière, & de le faire fuir à toutes jambes.

Fort bien, me dit Jean le Brun, & par là il s'enfuit clairement que l'ame n'est que la cause morale des actions du corps. Je suis fâché qu'un certain grand Partisan de Descartes n'eût plus de raison qu'il n'en avoit dans une certaine distinction qu'il m'apporta là-dessus, car on tireroit de sa distinction une fort bonne démonstration contre une certaine vérité de la Religion. Il disoit qu'une cause devoit être appelée cause physique, lors-que
Dieu

Dieu à un certain signe , produisoit toujours un certain mouvement dans le cours ordinaire de la nature ; mais que , lors-qu'un mouvement est produit par une institution singulière & extraordinaire , le signe , à l'occasion duquel ce mouvement est produit , doit être appelé cause morale. Plût à Dieu que cela fût vrai , il seroit d'un bien plus grand mérite qu'il n'est , de croire que l'ame raisonnable est spirituelle ; car Dieu s'étant obligé , dans le cours ordinaire de la Nature , de produire toujours l'ame raisonnable toutes les fois que l'embrion sera formé , & que la matière sera dans telle & telle disposition , il est clair que la matière ainsi disposée seroit la cause physique de l'ame raisonnable , & qu'un Esprit ne pouvant être l'effet d'un corps , il faudra chercher ailleurs que dans la spiritualité , l'essence de l'ame & la raison de son immortalité.

Mais en quoi faites-vous consister , lui dis-je , la différence de la cause physique & de la cause morale ? Je n'en sai point d'autre , reprit-il , & je n'en cherche point , parce-que je souhaite qu'il ne s'en puisse trouver que celle-ci. La Foi n'en seroit pas mieux ; car outre les difficultés
 susdi-

fautes ; elle en auroit encore assez d'autres à surmonter. Par exemple, ma raison pourroit me dire quand il lui plairoit, que mon ame est physiquement unie avec le Saint-Esprit ; car ne m'est-il pas libre d'expliquer la Grace par une union toute pareille à celle dont nous parlions tout-à-l'heure, & de bons Théologiens ne l'ont-ils pas expliqué ainsi ? Monsieur, interrompis-je, ne vous embarquez pas dans les mystères de la Grace & pour cause ; mais souvenez-vous qu'il y a assez long-tems que vous êtes en digression : vous m'aviez, ce me semble, proposé de parler de l'Incarnation. Ah ! il est vrai, reprit-il, mais je n'en suis pas si éloigné que vous pensez. Cette façon dont nous avons expliqué l'union de l'ame raisonnable avec le corps nous y mene naturellement. Vous vous souvenez bien que les Peres & toute l'Eglise, après Saint Athanase, ou tel autre que ce soit, qui est l'Auteur du Symbole qui porte son nom, expliquent l'union du Verbe avec nôtre nature, comme l'union de l'ame avec le corps. *Sicut anima rationalis & caro unus est homo ita Deus & homo unus est Christus.* Cette union de l'ame au corps n'étant véritable,

qu'au

qu'au sens que nous avons expliqué, & de plus l'ame & le corps ayant, selon nous, chacun sa substance particulière, c'est-à-dire, subsistant indépendamment l'un de l'autre, il est clair qu'il n'y aura entre le Verbe & l'Humanité du Seigneur, qu'une union morale & nullement hypostatique; que l'union ne se fera point dans le supôt, comme parlent les Théologiens, & qu'il en faudra revenir nécessairement à l'Hérésie de Nestorius, qui ne veut pas admettre cette union, & cependant admettoit entre le Verbe & l'Humanité, une union toute pareille à celle que Monsieur Descartes & moi admettons entre l'ame & le corps. Il est vrai, lui dis-je, & cela ne vaut pas la peine que vous vous expliquiez plus au long: j'entens assez qu'on ne peut être Cartésien, sans être manifestement Nestorien. Cela s'entend, repartit-il, si l'on ne prend pas soin de faire là-dessus de bons actes de foi, contre les démonstrations que la raison oppose; car sans cela on seroit aussi Socinien: je n'ai point trouvé de Socinien dans mes voyages qui ne m'ait accordé de tout son cœur cette union morale de la Divinité avec l'Humanité de Jésus-Christ: mais

mais ils m'ont tous soutenu que l'union hypostatique & l'unité de la personne est impossible ; & ils se soutenoient par les mêmes raisons par lesquelles je leur prouvois que l'ame & le corps ne pouvoient être unis de telle sorte qu'ils n'ayent que la même substance, parce que la substance n'étant, selon nous, qu'un mode de l'être, la substance de la matière ne peut être une manière d'être de l'esprit, ni la substance de l'esprit une manière d'être de la matière. Il y a autant de contradiction à faire subsister la matière par l'esprit, qu'à faire subsister l'esprit par la matière ; & il y a autant de contradiction à unir véritablement & physiquement l'ame avec le corps, qu'à faire que l'esprit soit long & large, & que la matière pense. N'admirez-vous pas, mon enfant, jusqu'où nous a conduits insensiblement ce Principe, que la longueur, la largeur, & la profondeur font l'essence de la matière ; & n'espérez-vous pas, qu'avec l'aide de Dieu, cette Philosophie fournira de grandes matières de triomphe à la Foi de tous ceux à qui nous pourrons l'insinuer ? N'est-elle pas contraire à d'autres mystères, lui dis-je ? Je n'ai point encore

trouvé, me dit-il, d'homme plus insatiable & plus infatigable que vous : je crois que vous écouteriez philosopher jusques au Jour du Jugement, sans songer à vous rafraîchir & à prendre aucune réfection. Vous ne savez pas, sans doute, que je me couche régulièrement à huit heures & demie en cette saison, & qu'il ne nous reste pas trop de tems pour souper, pour nous recréer ensuite, & puis pour me retirer chez moi, faire ma prière & mon examen. Hé bien, lui dis-je, je vais donner ordre à vous faire servir, car pour moi je ne fais qu'un repas; je prendrai ce tems pour aller écrire, durant que vous mangerez.

CINQUIEME ENTRETEN.

B On soir, Monsieur Jean le Brun, dis-je, en rentrant dans ma chambre, après avoir écrit, avez-vous bien soupé & sans distraction ? Fort Bien, par la grace de Dieu, me répondit-il, j'ai médité durant tout le repas sur l'extravagance de certains P hérétiques, que j'ai vus en Allemagne, appelés Ubiquitaires, qui croient
com-

communier toutes les fois qu'ils mangent, parce qu'ils s'imaginent que le Corps de Jéſus-Christ eſt par-tout. Ne faut-il pas être infenſé pour dire cela? Car ſi l'étendue & l'impénétrabilité ſont de l'eſſence de la matière, n'eſt-il pas auſſi impoſſible qu'un corps ſoit reçu dans un autre corps d'égalé ou de moindre étendue, qu'il eſt impoſſible qu'un corps cubique de neuf piés ſoit renfermé dans l'eſpace d'un corps cubique de trois piés? C'eſt qu'il y a de plus ridicule dans ces Ubiquitaires, c'eſt qu'ils croient que leur opinion eſt probable en bonne Phyſique, & qu'il n'implique point du tout qu'un corps puiſſe être en deux endroits, ou que ſon étendue puiſſe être augmentée, ou rétreſſie. Si ces gens-là, répondiſſent, n'étoient Héretiques qu'en ces deux points, ils ne ſeroient point retranchés de nôtre Communion; car un Maître-ès-Arts me contoit l'autre jour que ces deux opinions ſont problématiques dans les Ecoles Catholiques, où il me diſoit, qu'on conſidère dans la quantité trois effets différens: le premier, eſt de diſtinguer les parties entr'elles & à leur égard: le ſecond, de les diſtinguer & les ſituer les unes hors des autres par raport

84. *Nouveaux Entretiens*

au lieu : & le troisiéme, d'exclurre tout autre corps de ce même lieu. Le premier de ces effets est de l'essence de la quantité & toujours nécessaire ; les deux autres ne le sont pas : de sorte que les Ubiquitaires ne sont pas ridicules du côté de la Physique , en ce qu'ils assurent une chose impossible ; mais ils le sont du côté de la Théologie , de la Tradition , & de l'Écriture qu'ils combattent.

Mon Dieu , mon enfant , reprit Jean le Brun , d'un ton de compassion , vous êtes tombé dans le sens réprouvé , depuis que vous êtes passé dans ce cabinet , & voulez-vous encore vous égarer dans les imaginations d'Aristote ? Ah ! Monsieur , repartis-je , je n'ai pas crû que ce fût-là l'opinion d'Aristote : le Maître-ès-Arts me disoit au contraire , qu'Aristote étoit assez conforme à ce que vous m'avez dit , de l'impénétrabilité & de l'étendue essentielle à la matière. Il m'alléguoit Saint Thomas pour ces trois effets de la quantité. Il disoit que ce Saint , qu'il louoit infiniment , a ratifié la Philosophie d'Aristote , & l'a accommodée à la Foi , quoique par une modestie Angélique il dissimule souvent les chûtes de ce Philosophe ,
pour

pour se dérober la loüange qu'il mérite de l'avoir redressé; & qu'il se contente d'en expliquer modestement les obscurités & les erreurs, en leur donnant un tour & un sens conforme aux vérités de la Foi, en quoi il mérite, sans doute, plus de loüange que tous les Fondateurs de Sectes, & tous les Inventeurs d'Opinions nouvelles. Ce Maître-ès-Arts me gagna le cœur en faveur de Saint Thomas: c'est pourquoi, Monsieur, si vous ne voulez point vous broüiller avec moi, je vous prie ne traitez point d'imagination les pensées du plus solide & du plus sage de tous les Docteurs; car pour Saint Thomas je me broüillerois avec vous, avec votre trisayeul *Jordanus*, avec Descartes, & avec une certaine Cabale de Philosophes hypocrites, qui sous ombre de tourner Aristote en ridicule, confondent dans leur raillerie insolente, & mêlent dans leurs brocards sacrilèges, la Doctrine de ce grand Homme, seulement peut-être, parce-qu'il étoit grand ennemi de tout ce qui s'appelle invention & nouveauté en matière de Théologie, & dans les questions de Philosophie qui ont quelque rapport aux vérités de la Religion. Contenez

rez-vous, Monsieur Jean le Brun, que je vous abandonne Aristote dans tous les points où il ne s'accorde pas avec Saint Thomas. Comme nous ne lisons guères les Ouvrages de ce Docteur, reprit-il, parce qu'il raisonne trop, & qu'il prend même à tâche de prouver tous les points de la Religion, & de faire voir que la Physique ne leur est pas contraire : & comme je me garderai bien de m'appliquer à le lire, de peur de diminuer le mérite de ma foi, je ne puis pas juger si l'estime que vous avez pour ce Saint, & les plaintes que vous faites, ont beaucoup de fondement ; ainsi je ne me brouillerai point avec vous pour cela, & nous pouvons continuer à dire, sauf le respect de Saint Thomas, qu'il y avoit une manière plus facile d'expliquer la Nature, que de s'aller embarrasser & soutenir avec Aristote qu'il y a des accidens. N'étoit-il pas plus court & plus aisé de dire qu'il n'y a que des substances. Mais comme chaque Serviteur de Dieu a sa vocation particulière, qui compose son caractère, & qui est propre au tems dans lequel Dieu le fait briller dans l'Eglise, le caractère de Saint Thomas étoit de rectifier

ficr les mœurs de son siècle, en rendant les vérités de la Foi vrai-semblables, & mon caractère & celui des Conducteurs de ma vocation, est de faire voir clairement, que les vérités de la Foi sont contraires à la raison, & de réformer les mœurs des Chrétiens, en réformant leur manière de croire: car vous devez savoir, mon fils, qu'il y a trois sortes de Foi. La première est de croire aveuglément, sans examiner si ce qu'on croit est raisonnable, puis-qu'on nous le propose à croire, La deuxième est quand on croit, ou en connoissant, ou en cherchant la raison de ce qu'on croit. Et la troisième enfin, est de croire en connoissant clairement que ce qu'on croit est contre la raison. Or de ces trois sortes de Foi vous voyez bien que la troisième est la plus glorieuse & la plus méritoire. Beni soit le Pere des Lumières, qui a fait les premiers Peres de l'Eglise les Apôtres de la première de ces trois sortes de Foi, Saint Thomas de la seconde, & moi de la troisième. C'est pourquoi, lui dis-je en riant, vous eussiez sans doute voulu que les Ubiquitaires eussent pris votre principe de l'impénétrabilité & de l'étendue essentielle à la matière, afin qu'ils

vissent que ce qu'ils croient de la matière, est tout-à fait contraire à la raison; mais ne seriez vous pas bien-aise aussi que les Catholiques Romains suivissent cette Philosophie, afin d'élever leur Foi, en leur démontrant évidemment que tout ce qu'ils croient de ce mystère est physiquement impossible? Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, en m'embrassant, comme ce qu'on croit de l'Eucharistie est le point essentiel qui divise les Hérétiques de ce tems d'avec l'Eglise Romaine; & comme il sera toujours un sujet de discorde, quand même les Calvinistes se relâcheroient sur les autres points, il est important d'exalter la Foi des Chrétiens sur ce mystère, d'en augmenter le mérite, la gloire & la pureté, & de distinguer ceux qui ont quelque penchant au Calvinisme, d'avec ceux qui sont inviolables dans leur créance. Ce dessein est louable, lui dis-je. Et de plus très-facile, reprit-il; car par la miséricorde de Dieu, ce que je vous ai dit de l'étendue & de l'impénétrabilité de la matière, renverse de fond en comble tout le mystère de l'Eucharistie, & le ruine si évidemment que le plus ingénieux & le plus habile Sophiste du monde

do

de n'y sauroit trouver de réponse. De sorte que, quand nôtre Philosophie n'auroit pas la gloire d'avoir fourni à la Foi des matières de triomphe dans les autres vérités de la Religion, elle le fait tellement dans ce mystère, que ce seroit uniquement pour cela qu'il faudroit la mettre en vogue, pour hâter la Réformation que nous méditons. Car enfin, il est impossible que dans nos Principes la Raison & la Foi s'accordent jamais dans l'Eucharistie. Suposé que l'étendue soit de l'essence de la matière, & qu'il soit de l'essence d'un corps de trois pieds, d'occuper l'espace de trois pieds, n'est-il pas vrai qu'il est physiquement impossible que ce corps de trois pieds soit dans la plus petite particule d'une Hostie? On a beau se tourmenter, on ne répondra jamais à cela, non plus qu'à ceci. L'impénétrabilité est de l'essence de la matière, donc il est impossible qu'une partie de la matière soit dans un même lieu que l'autre. Je donne au plus grand Chicaneur de l'Univers de repartir à cela.

Vous êtes bien presomptueux, Monsieur Jean le Brun, lui dis je; & moi je trouve qu'il est très facile de vous répondre.

croit : il me disoit que ce Saint explique cela de cette façon. Il dit que Dieu tout-puissant peut tout faire ; mais que tout ne peut pas être fait par ce Dieu tout-puissant. Qu'est-ce que cela, s'écria Jean le Brun, vous raillez-vous de moi, & vôtre Saint Thomas ne raisonne-t-il pas autrement ? Attendez, lui dis-je, vous serez assurément content de lui. Il y a des choses, selon ce Saint Docteur, qui sont essentiellement impossibles, & il y en a qui ne sont impossibles que par accident. Une chose est essentiellement impossible, quand elle ne peut pas arriver sans qu'il implique contradiction, & sans qu'on puisse dire d'elle, ou de quelque autre chose, cela est & cela n'est pas tout ensemble. Une chose est impossible par accident, lorsqu'à la vérité il n'implique pas de contradiction qu'elle arrive ; mais qu'elle ne peut arriver dans le cours ordinaire de la nature, quoi-qu'elle puisse arriver par une disposition extraordinaire de Dieu. La première impossibilité est ordinairement attachée à l'essence des choses, & la seconde aux propriétés & aux accidens. Un Ange, par exemple ne peut manger & boire, parce-que la nature de l'esprit n'est que

que de penser & vouloir ; & il y auroit contradiction de supposer qu'il mange & boit ; on pourroit dire qu'il est esprit , & qu'il ne l'est point ; qu'il est esprit , puisqu'il est Ange ; & qu'il n'est point esprit , puis-qu'il mange & qu'il boit. Mais vous, Monsieur Jean le Brun, vous mangez & bûvez fort bien , par la grace de Dieu ; nest-il pas vrai qu'il est impossible, dans le cours ordinaire de la nature, que vous vous passiez de manger & de boire ? Assurément, medit-il. Hé bien, repris-je, cela s'appelle une chose impossible par accident ; car il pourroit se faire que Dieu, par une disposition extraordinaire, vous pourroit faire vivre sans manger ni boire, & vous n'en seriez pas moins animal raisonnable. J'entens, me dit-il. Saint Thomas dit donc, poursuivis-je, que Dieu peut faire toutes les choses qui ne sont impossibles que par accident, & qui n'impliquent point de contradiction ; mais que pour celles qui sont essentiellement impossibles, & qui ne peuvent arriver sans une contradiction manifeste, Dieu ne sauroit les faire, non pas par un défaut de puissance du côté de Dieu, mais par un défaut de possibilité du côté des choses.

Fort

Fort bien, s'écrie Jean le Brun, Saint Thomas est un excellent homme, ne veut-il pas dire que Dieu ne peut changer les essences des choses? Ou du moins, repris-je, que les essences des choses ne peuvent être changées? C'est pourquoi, ajouta-t-il, l'impénétrabilité & l'étendue étant de l'essence de la matière, il est impossible que le Corps du Seigneur n'ait toute son étendue dans l'Eucharistie.

Cela est certain dans vos principes, lui dis-je; mais voici une certaine idée, qui peut-être vous embarrassera. Tout le Corps de Jesus-Christ étoit dans l'embryon, quand Dieu y créa une Ame raisonnable, & dans ce moment on pouvoit dire que c'étoit-là tout Jesus-Christ. Or Dieu qui prévoyoit que Jesus-Christ devoit se laisser en viande dans l'Eucharistie, n'a-t-il pas pû faire que cet embryon soit aussi petit, que la plus petite particule de l'Hostie? & ne peut-on pas dire que Jesus-Christ ne s'est laissé que tel qu'il étoit à la création de la sainte Ame? Ha! non, mon fils, s'écria Jean le Brun, outre que ce seroit traiter peu sérieusement ce Mystère, ce seroit changer entièrement la façon de l'expliquer; & de plus il est
aussi

aussi impossible que Jesus-Christ demeurait dans toute sa grandeur & ses dimensions, se soit réduit à cette figure qu'il avoit à l'instant de la création de son Ame, qu'il étoit impossible de faire qu'il n'eût pas trente-trois ans quand il est mort, & qu'il n'eût pas crû en taille & en grandeur depuis sa naissance; Dieu ne pouvant empêcher que le passé ne soit passé. Il ne reste donc point de réponse, repartis-je, que de s'obstiner à dire, sans savoir pourquoi, que Dieu peut changer l'essence des choses. Et en ce cas-là, reprit Jean le Brun, on sera de la Secte de l'Hérétique Praxeas, qui étendoit à l'étourdie la puissance de Dieu sur les choses passées, aussi bien que sur les essences. C'étoit grand dommage, car il avoit de l'esprit & étoit bon Philosophe. Il soutenoit que la matière est éternelle & indépendante de Dieu: si nous eussions vécu en même tems, nous nous fussions bien accordés ensemble; je l'eusse fait revenir de cette imagination insensée, que Dieu peut changer l'essence des choses, & faire que le tems passé ne soit pas passé. Comme il faut prendre les gens par leur foible, je lui eusse fait voir qu'il donnoit par là grand

avan-

avantage à Valentin son Antagoniste, & peré des Valentiniens, comme Praxeas l'étoit des Praxéens; car, lui eusse-je dit, si Dieu peut changer l'essence des choses, il peut faire que deux & un font trente, & non pas trois : de sorte qu'il n'est pas impossible que la Divinité soit multipliée en trente Éones, comme Valentin le se figure, & que de ces mêmes Éones résulte encore cet essain de Divinités, dont Tertullien raille Valentin d'avoir eu la libéralité d'enrichir les Cieux, par là j'eusse assurément ramené Praxeas à mon avis.

Il seroit à souhaiter, Monsieur Jean le Brun, dis-je, que vous y ramassiez encore tous ceux, qui font profession d'expliquer, ou de suivre Descartes; car ils disent tous d'un commun accord, qu'ils ne veulent point mettre de borne à la toute-puissance de Dieu, & sous ombre de respect & de soumission, ils accordent cent suppositions contradictoires.

Ne vous embarrassez pas de cela, répartit Jean le Brun, & souvenez vous des raisons politiques qu'on peut avoir de parler de la sorte; pourvu que les vérités de la Foi soient bien combattues par cette Philosophie, la Morale ira bien, & ne nous met-

mettons pas en peine du reste. Je louë Dieu de ce que sur-tout elle combat le mystère de l'Eucharistie par tant d'endroits, qu'il est impossible que ce mystère puisse jamais s'accorder avec aucun de nos Principes.

Vous savez bien, par exemple, que c'est la Foi de l'Eglise que les accidens du pain & du vin demeurent après la consécration, c'est le langage des Peres, des Papes, & des Conciles. Le Concile de Constance, le Pape Martin III. & le Concile Romain sous Jean XXII. le Concile de Trente, celui de Cologne y sont tous formels. Cependant nôtre Philosophie démontre qu'il n'y a point d'accidens dans la nature, que tout est substance, parce que tout est matière, & que le différent arrangement des parties de la matière fait toutes les machines, toutes les couleurs, tous les sons, & tout ce que nous sentons & que nous voyons. Or comprenez, mon fils, combien grande est l'atteinte que cette démonstration qu'il n'y a point d'accidens, donne à la confiance que nous avons que le Saint-Esprit préside aux Conciles, dirige les Papes, & conserve la Tradition; car s'il n'y a point

point d'accidens dans la nature, pourquoi le Saint-Esprit a-t-il décidé que les accidens subsistent sans sujet dans l'Eucharistie? Quoi-qu'on ne puisse pas conclurre nécessairement de l'Infaillibilité de l'Eglise pour les vérités de Foi, son Infaillibilité pour les matières de Philosophie; il n'y a guères d'apparence que, quand le Saint-Esprit parleroit de Philosophie par la bouche d'un Concile, en décidant quelque point de Foi, il voulût, en censurant les Hérétiques, s'exposer inutilement à la censure des Philosophes, & faire une indigne alliance des ténèbres d'une ignorance crasse & infructueuse avec ses lumières salutaires, non plus qu'expliquer la vérité d'un mystère obscur par la fausseté d'une Philosophie encore plus obscure. Lors que le Saint Esprit se serviroit d'une proposition de Philosophie pour expliquer un mystère, si cette proposition n'étoit pas de Foi, elle seroit voisine de la Foi, si liée & si enchainée avec la Foi, qu'il sembleroit qu'on ne pût détacher l'une de l'autre. La ruine du fondement est la ruine de l'édifice; & l'absence du Saint-Esprit dans l'examen d'une vérité, est une grande conjecture qu'il n'est guères présent à la décision

G

sion

sion de cette vérité. Aussi pouvons-nous espérer que nôtre Philosophie rendra très-difficile la créance de l'Eucharistie, puis-que nous pouvons dire hardiment avec Monsieur Descartes, que personne jusqu'à nous ne peut avoir expliqué véritablement le mystère de l'Eucharistie, puis-que tout le monde a supposé jusqu'ici que les accidens du pain & du vin y demeurent. L'avantage que la Morale & la Foi reçoivent en ceci, c'est qu'outre que cette démonstration contre l'existence des accidens dé-credite & rend fort suspecte la vérité de la Tradition de l'Eglise, & taxe d'ignorance les Papes, les Conciles, les Pères, & tous les Docteurs : il arrive que n'admettant point d'accidens, on ne peut expliquer ce Mystère par nos Principes, sans tomber dans de grands inconvéniens, & sans renouveller plusieurs Hérésies. Avez-vous ouï parler de l'Hérésie des Stercoranistes ?

J'ai ouï dire, répondis-je, que le Cardinal du Perron & le Président Maignan en parlent, & qu'ils prouvent que ces sales Visionnaires croyoient à la vérité la Transubstantiation, mais qu'ils disoient, que le Corps du Seigneur avoit
le

le même sort que les viandes que nous digérons.

Ce n'est pas-là tout, répondit Jean le Brun : ils expliquoient leur opinion, en disant que le Corps de Jesus-Christ avoit dans l'Eucharistie la forme de pain, & tous les accidens sensibles qu'a le pain, ou pour mieux dire, toutes les apparences du pain. C'étoit là le fin de leur opinion, & la raison pourquoi ils dispuoient ensuite si l'Eucharistie passoit en excréments, ou s'exhaloit par insensible transpiration. Quoique Thomas Valdensis rapporte qu'Heribalde Evêque d'Autun, & Raban Evêque de Mayence fussent du parti des excréments, on voit au septième tome du *Spicilegium* qu'Amalarius, qui à mon avis étoit le Chef de ces Hérétiques fantasques, laisse problématique si le Corps de Jesus-Christ, quand nous l'avons reçu, retourne invisiblement au Ciel, ou demeure dans notre corps jusqu'à la mort, ou s'exhale par transpiration, ou sort avec les excréments : de sorte que ce fut quoi ces Hérétiques fondoient leur extravagante curiosité, c'est que le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie a la même forme, les mêmes accidens, & la même apparence

que le pain : ce que nous sommes aussi obligés de dire nécessairement dans notre Philosophie. Car ôtant les accidens, comme nous faisons, il faut dire que les parties extérieures du Cops de Jesus-Christ prennent la même situation & le même lieu, & pirouettent de même que les parties extérieures du pain : or les parties de la matière constituant, selon nous, les formes essentielles des choses, il s'en suit nécessairement que la forme essentielle du pain demeure dans l'Eucharistie : de sorte qu'outre l'Erreur des Stercoranistes, on voit encore ici l'Impanation de Luther; puis-que des parties de matière disposées, tout comme l'étoient celles du pain un peu auparavant, constituent la forme essentielle du pain. Au reste, il arrive ici, malgré qu'on en ait, une chose bizarre; car le pain est transsubstantié au Corps de Jesus-Christ, & le Corps de Jesus-Christ est transsubstantié en pain. Vous êtes ingénieux, lui dis-je, à tirer de grandes extravagances de vos Principes. Ce n'est pas tout, mon enfant, poursuit-il, quant aux accidens & aux apparences du pain, que les Stercoranistes disoient être nécessairement dans le Corps du Seigneur, il est

est clair que cela doit être ainsi dans nos Principes. Le changement qui arrive dans certaines parties du vin, sans en détruire la forme essentielle, & qui fait qu'il est aigre, par exemple, arriveroit de même dans le saint Calice, si on l'exposoit long-tems à l'air, & ce seroit, selon nous, certaines parties du Sang de Jesus-Christ, qui prendroient cette situation, & qui piqueroient nôtre langue & nôtre odorat, aussi véritablement que feroit du vin qui commenceroit à se faire aigre; d'où il faut conclurre, avec les Stercoranistes, que le Corps de Jesus-Christ a les mêmes accidens & la même forme du pain & du vin, & de plus qu'il est pain & vin; puis que les parties sont arrangées de même que les parties du pain & du vin.

Cela est convaincant, lui dis-je: un Cartésien est pire qu'un vilain Stercoraniste. Ou le seroit sans la Foi, poursuit Jean le Brun; mais la Foi s'épure par ces contradictions. En voici encore une: L'Eglise a toujours dit & crû que les mêmes accidens en nombre, qui étoient auparavant, demeurent après la consécration; or cela ne peut être, puis que cette blancheur & cette rondeur ne sont

Il ne s'offrent plus par le différent arrangement des parties du pain, mais par la civile disposition des parties extérieures du Corps de Jesus-Christ; de sorte que ce qu'on a dit encore jusqu'ici est faux, que pour une véritable transmutation il faut qu'il reste quelque chose de ce qui étoit auparavant, puis qu'il ne reste ici quoi que ce soit. Ne trouvez-vous point, mon enfant, que notre Philosophie fait d'assez grands ravages?

J'admire, lui dis-je, comme quoi le Seigneur Descartes se jette inconsidérément dans tous les précipices, & donne tête baissée dans toutes les Hérésies. Il est vrai, répondit Jean le Brut, que cela est merveilleux, qu'il ait pu tout à la fois favoriser tant d'Hérétiques; car il semble encore être de la Secte de ceux qui troublèrent l'Eglise du tems de Charles le Chauve. Ils soutenoient que dans l'Eucharistie il n'y a ni voile, ni figure; qu'on y voit & qu'on y touche véritablement Jesus-Christ; & qu'entre ce qu'on y voit & qu'on y croit, il n'y a point de différence: il est impossible que dans nos Principes nous ne souscrivions à cela, que nous ne disions que nous touchons vérita-

ritablement le Corps de Jesus-Christ, & qu'il n'y a point d'autre voile, ni d'autre signe que lui-même. Au reste, quant à la Tradition qui dit que dans le Sacrement il y a un signe & une chose signifiée, cela ne peut compatir avec nos Principes, si ce n'est qu'on voulût accorder une chose ridicule, & avouer que le signe n'est point distinct de la chose signifiée, & que le Corps de Jesus-Christ est le signe de lui-même.

Ne pourroit-on point, lui dis-je, éluder une partie de ces choses que vous opposez à la Foi, & dire que Dieu conserve dans nos sens l'impression que le pain & le vin avoit faite avant la consécration; & qu'ainsi de quelque manière que le Corps de Jesus-Christ soit dans l'Eucharistie, nous croyons toujours voir & savourer du pain, quoi qu'il n'y en ait point effectivement? Ce seroit-là, mon fils, répondit Jean le Brun, une extravagante réponse. Premièrement, outre qu'elle n'auroit point de lieu à l'égard de ceux qui n'auroient pas vû le pain avant la consécration, on attribueroit à Jesus-Christ, si je l'ose dire, un prestige & un enchantement continuel; ce seroit l'accuser de

fasciner nos yeux, sans comparaison ; comme on dit que font les Démons & les Sorciers ; & on le rendroit immédiatement Auteur d'une illusion phantastique, très-indigne de la gravité & de la Majesté de Dieu, & très-injurieuse à la sincérité de son amour. Je me souviens en effet, lui dis-je, que le grand Jacobin, dont je vous parlois tantôt, me disoit hier que Saint Thomas prend un très-grand soin de justifier, qu'il n'y a aucune sorte d'illusion dans l'Eucharistie ; parce-que les sens ne peuvent juger que des accidens, & rapporter seulement qu'il y a de la blancheur, de la rondeur, & de la saveur ; Or tous ces accidens sont effectivement les mêmes qui étoient auparavant ; ainsi il ne se passe nulle illusion, puis-que la raison n'est point forcée de conclurre qu'il y a du pain, quoi-que les accidens du pain s'y rencontrent ; parce-qu'une Lumière divine qui les éclaire mieux que ne font les sens, lui fait voir le Corps de Jesus-Christ sous ces accidens que les sens lui montrent.

Quoi-qu'il en soit, dit Jean le Brun, il est certain que, si Dieu ne faisoit autre chose, pour conserver les apparences du
pain

pain & du vin, que de conserver ou de produire cette impression dans nos sens, il ne resteroit dans l'Eucharistie rien de tout ce qui y étoit auparavant ; & si on eût expliqué ainsi ce Mystère du tems de Théodoret, les Eutichiens eussent remporté sur lui tout l'avantage, & il n'eût eu rien à repliquer. Les Eutichiens soutenoient que par la Résurrection, ou par l'Ascension, la Nature Humaine de Jesus-Christ étoit entièrement absorbée par la Nature Divine ; en sorte qu'il ne reste plus maintenant en Jesus-Christ que la Nature Divine. Théodoret & Gelase soutenoient pour les Catholiques la vérité des deux Natures en Jesus-Christ, aussi bien maintenant qu'il est à la droite de la Majesté de son Pere, que lors qu'il étoit parmi les hommes. Les uns & les autres se servoient, pour expliquer leur créance, de la comparaison de l'Eucharistie. De même, disoient les Hérétiques, que les simboles sont entièrement changés par la Consécration, & deviennent toute autre chose que ce qu'ils étoient : ainsi la Nature Humaine est entièrement changée par la Résurrection ou par l'Ascension en la Nature Divine. Théodoret & Gelase

prétendoient aussi convaincre les Eutichiens par ce même Mystère. Comme les signes sacrés, disoient-ils, ne sont pas tellement changés, que leur première figure & les mêmes accidens ne demeurent; de même la Nature Humaine n'est pas entièrement absorbée en la Nature Divine. Vous voyez, mon Enfant, que, quoi qu'il y ait peut-être à dire dans cette comparaison de l'Evêque de Cyr & de ce Pape, elle leur donne pourtant tout l'avantage sur les Eutichiens; mais ce n'est que dans la supposition qu'il demeure véritablement quelque chose des symboles sacrés; car s'il n'en demeureroit rien du tout, comme effectivement dans notre Philosophie il n'en peut rien demeurer, les Eutichiens ont gagné, il faut leur quitter la partie; & voilà Dieu merci un nouveau sujet de triomphe pour notre Foi.

Mais ne pourroit-on pas dire, repartisse, dans cette Philosophie, qu'il reste effectivement quelque chose de ce qui étoit auparavant, en ce que Dieu y conserve miraculeusement les apparences du pain, c'est-à-dire, les mêmes modes du pain, sans conserver le pain? Cela implique contradiction, répondit Jean le Brun; car, puis-

puis qu'il n'y a point d'accidens, les modes seroient des substances qui ne seroient point distinguées du pain, & par conséquent qui ne pourroient être, le pain n'étant point. Pourroit-on imaginer une plus grande chimère, que de dire que la manière d'être d'une chose peut subsister sans que la chose soit, c'est-à-dire, qu'un homme peut demeurer assis dans un fauteuil, sans que son corps soit dans le fauteuil?

On dit quelquefois des choses bien faibles, quelque fort qu'on soit, lui repliquai-je. J'avois oui faire cette réponse à un homme de bon sens & de bon esprit, qui s'est pris à tâche d'expliquer la Philosophie de Monsieur Descartes. Il est impossible, reprit Jean le Brun, que ceux qui expliquent cette Philosophie, s'accordent jamais avec la Foi, & toutes les fois qu'ils l'entreprendront, ils ne peuvent jamais se passer de dire des choses très-faibles. Il n'y a point de parti à prendre que de dire que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre les liaisons de certaines vérités de Foi, avec certaines vérités de Philosophie, & bien loin de nous plaindre de cette faiblesse de notre esprit, nous devons en louer Dieu, puis que plus les vé-

vérités de la Philosophie sont éloignées des vérités de la Foi , plus nous avons de mérite à être fidèles.

Cependant , comme cette grande opposition qu'a nôtre Philosophie à la Foi , pourroit peut-être la rendre odieuse , il sera bon de faire remarquer que la Philosophie qui soutient que les accidens peuvent subsister sans sujet , n'est pas la Philosophie des Peres de l'Eglise ; & pour cela il faut assembler avec grand soin autant de Passages des Peres qu'on en pourra trouver , qui sembleront dire cela ; sur tout il faudra fort appuyer sur ce qu'a dit le Cardinal Pierre Dailli , que , s'il se trouvoit quelqu'un qui dît que les accidens ne peuvent subsister sans sujet , il ne seroit point Hérétique.

Vous voyez , Monsieur , répondis-je , je ne doute point que tous nos Confre-res , les Réformateurs de la Morale , ne cherchent avec grand soin , & ne fournissent des Passages des Peres pour combattre la Philosophie des accidens ; mais je voi à ceci de très-grands inconvéniens. Premièrement , s'il est vrai que les Peres de l'Eglise n'ayent point tenu cette Philosophie des accidens , dira-t-on qu'ils aient

avent tenu la vôtre , & que vôtre Tri-
fayeul *Jordanus* ni *Joannes Brunnus*, ni Des-
cartes , n'ont point la gloire de l'avoir in-
venté ? Il seroit ridicule de dire , repartit-
il , que les Peres ont sù cette Philosophie ,
personne ne le croiroit. Il faut dire que
la Foi des Peres étoit une Foi aveugle &
soumise , qui n'avoit nulle liaison & qui
ne dépendoit nullement de la Philosophie
particulière que chacun d'eux pouvoit te-
nir ; qu'ils propoisoient simplement les
Mystères à croire , & qu'ils n'en faisoient
nullement dépendre l'explication des ques-
tions de la Philosophie.

Tout ce que vous dites là , Monsieur ,
repliquai-je , ne vous sauve point d'un é-
trange inconvénient , que je m'étonne
que vous & vos Amis n'avez point senti.
Ne voyez-vous point quel avantage ce se-
ra pour les Calvinistes , & combien leur
Erreur sera confirmée , si vous leur ap-
prenez , ou si vous allez copier dans les
Livres de leurs Ministres , les Passages des
Peres qui semblent prouver , que les ac-
cidents ne sauroient subsister sans sujet ? Ils
inféreront de là , que la manière dont l'E-
glise Romaine explique l'Eucharistie ,
n'est pas conforme à la Tradition des Pe-
res ;

res ; & puis, quand ils verront que votre Philosophie prouve si évidemment , par tant de démonstrations , que ce que l'Eglise Romaine croit de ce Mystère , est physiquement impossible , ils ne s'y rangeront jamais . Tant pis pour eux , répondit Jean le Brun , s'ils sont prédestinés , ils croiront contre la raison & contre la démonstration ; & s'ils sont réprouvés , Dieu les hait de toute éternité , & je les hait aussi : *Esaii, animum odio habui, iniquos odio habui.*

Il seroit pourtant bon d'aimer nos Freres , & de travailler à leur conversion , lui dis-je ; & il seroit encore à propos de ne point scandaliser les Fidèles , de ne point donner occasion de douter de nôtre Foi , ni lieu de penser que nous sommes Calvinistes dans le cœur . Car enfin quoique nous puissions dire , nous ne dissuaderons jamais le monde que nous ne soyons Calvinistes dans le cœur , tant que nous ferons nos efforts pour donner cours à une Philosophie , par laquelle les Erreurs de Calvin sont physiquement démontrées . Or je vous avoue , Monsieur , que vôtre Secte de Calvin me paroît par tant d'articles si injurieux à Jesus-Christ & si peu Chré-

Chrétienne, que non-seulement j'aime-
rois mieux mourir mille fois que de
l'embrasser ; mais j'aimerois mieux mou-
rir & renoncer à la gloire d'être le Coad-
juteur de votre Apostolat, que de don-
ner le moindre ombrage qui favorise cette
Secte.

Il est pourtant impossible, répondit-il,
pour en parler franchement, que nous
soyons tout à fait exempts de soupçon ;
mais, mon fils, les serviteurs de Dieu se
mettent-ils en peine de l'estime des hom-
mes ? Oûr, quand il est question de la Foi,
répondis je ; & je vous déclare, une fois
pour toutes, qu'absolument je ne veux
rien risquer là-dessus. Ah ! mon fils, re-
prit-il, il sera bien difficile de trouver un
expédient pour cela. J'en demanderai
pourtant un à Dieu cette nuit ; car en-
fin, je veux que vous soyez des nôtres,
& j'espère qu'il m'en révélera quelqu'un
durant le sommeil, qui commence à me
presser ; c'est pourquoi je vous donne
le bon soir, il est près de neuf heures,
je vous reverrai demain. Allez, Mon-
sieur Jean le Brun, dormez bien, vous
en avez besoin.

SIXIÈME ENTRETIEN.

A Peine étoit-il jour, que le vénérable Jean le Brun heurta rudement à ma porte. Les Valets le maudirent; & après lui avoir enfin ouvert, on vint me dire à mon lit, que le Pelerin si grand bûveur demandoit à me parler d'une affaire importante. Qu'il entre, dis-je, & qu'on nous laisse seuls. Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, en le voyant entrer, vous est-il arrivé cette nuit quelque aventure fâcheuse, & venez-vous si matin pour employer mon service? Tant s'en faut, répondit-il; je me suis hâté de venir, avant même que d'avoir fait ma Méditation, pour vous dire une nouvelle qui vous réjouira. Et qu'est-ce, lui dis-je? C'est que vous êtes Prédestiné: Moïse me l'a dit. La nouvelle est réjouissante, répondis-je, & d'autant plus que vous la tenez de bonne part: Mais encore quel commerce avez-vous avec Moïse? Je ne l'avois jamais vû jusqu'à cette nuit, répondit-il; je me couchai hier au soir en grand souci, sur la difficulté que vous me faisiez: je m'en-

dor-

dormis pourtant ; & sur l'aurore , à l'heure que Dieu a accoûtumé d'envoyer les Visions Célestes , Moïse m'est apparu , & après m'avoir remercié de la part de Dieu , des longs travaux que j'ai soufferts , pour la réformation de la Morale , il m'a dit que Dieu vous a prédestiné à être le Bâton de ma Vieillesse , le Coadjuteur de mes Desseins , & l'Héritier de mon Zèle. En disant cela , Moïse qui tenoit en sa main son Pentateuque , l'a ouvert , & a proféré ces paroles : Dy de ma part au Coadjuteur de tes travaux , & au Compagnon de tes Couronnes , que la Philosophie que tu enseignes , & qui mal à propos lui paroît suspecte , est à la lettre la même que j'avois dans l'esprit , quand je composai la Genèse ; je n'en eus jamais d'autre. Dieu , pour les péchés du Monde , n'a pas voulu qu'on ait encore découvert cela , mais sa colére est passée , & le tems de sa miséricorde est venu : on entendra désormais les deux premiers Chapitres de la Genèse , & on saura comment le Monde a été fait. Alors il a lû ; & s'arrêtant à chaque verset , il y a appliqué ma Philosophie , si clairement & si invinciblement , que j'en ai été tout consolé.

H

Après

Après avoir lû deux Chapitres, il a fermé le Livre, & le bruit qu'il a fait en le fermant m'a éveillé : je me suis levé en sursaut, & suis couru vous dire cette grande nouvelle.

Moïse, repartis-je, ne vous a-t-il expliqué que la Genèse, & ne vous a-t-il rien dit de l'Æneide de Virgile, & des Métamorphoses d'Ovide ? Non, répondit-il : pourquoi me faites-vous cette question-là ? Parce que, lui dis-je, Messieurs les Alchimistes auront un grand avantage sur vous. Un homme rare, qui me vint entretenir l'an passé, à peu près comme vous faites, avoit eu Révélation aussi, que son Systême & tous les Mystères de la benite Pierre Philosophale, étoient contenus clairement dans la Genèse, dans le Livre de Job, dans la Sagesse, dans les Proverbes, dans l'Apocalypse, & de plus dans l'Æneide de Virgile, & dans les Métamorphoses d'Ovide ; & que tous ces Livres n'ont jamais été composés que pour l'expliquer. Ce qu'il y a de plaisant en ceci, est que cet Homme, m'expliqua tous ces Livres à la lettre, d'une manière si précise, que, quoi que je risse de sa folie, je ne pouvois m'empêcher de l'admirer. Je vous admirerois aussi beaucoup, Monsieur

Jean

Jean le Brun, si vous appliquiez la Genèse à votre Philosophie, aussi nettement que cet Homme, tout insensé qu'il étoit, l'appliquoit à la sienne. Helas ! dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est Moïse qui me l'a expliqué. Je vous avouë que jusqu'à ce matin j'avois toujourns trouvé que la Genèse étoit absolument contraire à mes Principes, & je n'en étois point fâché, parce-que cela donnoit d'autant plus d'exercice à ma Foi : car, par mes Principes, le Soleil est la Cause de l'assemblage des parties intérieures de la Terre : c'est lui qui forme les croûtes dont nous avons parlé ; ainsi cette Terre ne peut être formée que long-temps après le Soleil. De plus, le Soleil est la cause des arbres, des fleurs, des fruits, &c. cependant Moïse dit, que la Terre, l'Eau, le Ciel, les fruits, les fleurs, & les arbres, ont été faits plutôt que le Soleil. Je m'étois toujourns flâté que ces deux choses étoient d'une contradiction manifeste, & qu'il étoit impossible d'accorder là-dessus la Philosophie & la Foi. De plus, je savois par démonstration physique, que la lumière n'est qu'une pensée de l'homme ; cependant l'Ecritture dit,

que l'homme ne fut créé que le sixième jour, & la lumière le premier, & le Soleil toujours après la lumière. De plus, l'Écriture parlant des animaux de l'air, de la terre & de l'eau, leur donne une ame vivante qui les fait mouvoir. Or par mes Principes nulle bête n'est animée, ce ne sont que de purs automates, & des machines insensibles: Tout cela me paroît très-propre à exercer la Foi. Loué soit Dieu, qui ne veut pas que j'aye tant de mérite, & qui m'a fait entendre aujourd'hui que la Philosophie de la Genèse est la même que la mienne: & voici comment. Je vous ai fait entendre, ou j'ai dû le faire, qu'entre toutes les différences que les figures peuvent mettre parmi les petits corpuscules, qui sont les parties de la matière, un grand nombre sont ronds comme de petites boules, d'autres assez subtils pour remplir les espaces qui sont entre ces boules, & d'autres d'une figure irrégulière & embarrassante; de tout cela confondu ensemble, il a dû se former de grandes masses, pareilles à la masse de la Terre: au dessus de ces masses il a dû rester quantité de particules longues comme des aiguilles & fort pliables, & quantité d'au-

tres

tres semblables à celles qui composent l'air ; tout cela doit avoir été nécessairement entouré d'un nombre infini de petites boules, & d'un autre nombre infini plus subtil, pour remplir les intervalles des boules. Voilà fort clairement & fort intelligiblement la chose, tout comme Moïse la raconte dans la Genèse.

Hé! Monsieur, m'écriai je, voilà une Bible sur cette table, montrez-moi cela, s'il vous plaît. Le voici, me dit-il, en l'ouvrant : *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre: or la Terre étoit inutile & aride, & les ténèbres étoient sur la face de l'abîme, & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Voilà l'affaire: Peut-on parler plus clairement & avec un plus grand détail? Cela est fort clair, me récriai-je, & j'admire que Saint Augustin, qui avoit tant d'esprit, & que Platon, qui étoit si spéculatif, & qui avoit lû les Livres de Moïse, ne se soient pas appercûs de ce Système, qui est expliqué là si clairement: tant il est vrai que cet Esprit, qui étoit porté sur les eaux, souffle où il veut. Vous parlez là selon le sens moral, me dit-il; car vous voyez bien qu'il est évident que selon le sens littéral, cet Esprit qui étoit

porté sur les eaux étoit la matière subtile qui étoit agitée au dessus des corpuscules en aiguilles. Voilà qui est fort philosophique, fort naturel, & fort Catholique, repris je : je vous prie d'appliquer ainsi à votre Système toutes les paroles du Passage que vous venez de citer. Comment, me dit-il, est-ce que vous ne trouvez pas ce Passage bien formel & bien clair ? Pardonnez-moi, repliquai-je ; mais je voudrois voir si je l'entens tout-à-fait comme vous. C'est sans doute, dit-il, puis-que vous êtes prédestiné à réformer la Morale avec moi : ce n'est pas la peine que je perde le temps à vous expliquer tout cela plus au long. Remarquez cependant que nôtre Philosophie a le privilege elle seule de pouvoir expliquer cette grande difficulté, qui depuis tant de siècles a mis tous les esprits à la torture, comment il faut entendre ce qu'a dit Moïse, que la lumière a été créée avant le Soleil : car pour cela il ne faut que supposer que Dieu créa d'abord tout à la fois le Ciel, la Terre & les Eaux, & que des Corps assez subtils, pour être appellés Esprits du Seigneur, étoient portés çà & là ; & qu'ensuite tout l'ouvrage des six jours n'a

n'a été que pour régler tout le mouvement des corps déjà créés; de sorte que le premier jour, qui commence par la formation de la lumière, veut dire manifestement que s'étant formés différens tourbillons des petites boules dont nous avons parlé, & que ces petites boules tournant autour d'un même centre, la matière subtile qui remplissoit les intervalles de ces boules s'assembla nécessairement vers le centre; de là elle poussa les globules qui l'environnoient: ces globules poussés firent la lumière en tous les endroits où il se trouva un suffisant amas de matière subtile, semblable à celui qui remplit les intervalles des petites boules; mais comme il ne pouvoit pas encore s'être assemblé une grande quantité de matière subtile dans le centre, son effet sur les petites boules ne pouvoit pas s'étendre fort loin, & les petites boules ne pouvoient pas produire fort loin leur lumière; c'est pourquoi elles y laissoient les ténèbres, & c'est précisément & littéralement ce qui est écrit, que *Dieu divisa la lumière des ténèbres*: c'est-à-dire, que les petites boules furent en certain endroit agitées, & en un certain sens, qui agitoit certaine

matière subtile , en un certain autre endroit , dans lequel s'il y eût eu un homme , cet homme eût formé cette pensée qui s'appelle lumière , & eût dit , *il est jour* : & s'il eût été en un autre endroit où la matière subtile n'eût pas été ainsi agitée , il auroit dit , *il est nuit* : & voilà ce qui est écrit , *Dieu divisa la lumière des ténèbres*. Que dites-vous de cela ? Cette explication est solide & nouvelle, répondis-je. Le second jour est-il aussi sagement & aussi curieusement expliqué ? Tout de même, reprit-il : il est si vous voulez encore mieux. Voici comme il y a dans l'Écriture : Dieu dit , que le Firmament soit fait au milieu des eaux , & qu'il divise les eaux des eaux ; & il divisa les eaux qui étoient sous le Firmament , d'avec celles qui étoient sur le Firmament , & il appella le Firmament Ciel.

Le Firmament , mon fils , comme Moïse m'a dit ce matin , n'est autre chose que le parfait arrangement de cette infinité de tourbillons qui remplissent nécessairement l'espace immense que la matière occupe. Tous ces tourbillons étant parfaitement arrangés , les masses qui se trouvèrent en ce tourbillon où nous sommes , furent sé-

pa-

parées par la matière subtile du tourbillon, laquelle s'écoula entr'elles, & qui les divisa, & les tint éloignées du centre, selon qu'elles se trouvèrent plus ou moins pesantes, ou solides. Cette matière du tourbillon n'est autre chose que la matière du Firmament. Ces grandes masses composées de particules embarrassantes & couvertes d'aiguilles longues, pliables & déliées ne sont autre chose que des terres couvertes d'eaux. Donc il est vrai de dire, que le Firmament a divisé les eaux des eaux, puis-qu'il a divisé ou ces Terres, ou ces Planètes, car c'est cela même. Vous entendez maintenant ce que c'est que les caractères qui s'ouvrirent au tems du Déluge: c'étoit quelque'une de ces Masses, de ces Terres, ou de ces Planètes, dont la Mer se versa sur nôtre Terre.

Le second jour que vous venez d'expliquer, lui dis-je, peut faire comprendre qu'il y a des hommes aussi dans les autres Terres, Masses, ou Planètes. Croyez en ce que vous voudrez, reprit-il, il n'est pas maintenant question de cela. Dieu au troisiéme jour assembla les eaux qui couvroient tout le rond de la Terre, afin qu'une partie de la Terre demeurant à

découvert, pût produire des plantes & des arbres. C'est donc en ce jour, Monsieur, lui dis-je, que le fit le fracas épouvantable, dont vous me parliez hier après dîner, dans l'Histoire des Aventures de la Terre. Justement, repartit-il; car si la Terre eût demeuré ronde, les eaux n'eussent pû s'assembler en un lieu, & eussent toujours couvert nécessairement toute la superficie. Il faut donc dire que la croûte supérieure s'étant entr'ouverte en ce jour, il s'en entassa irrégulièrement de grands monceaux les uns sur les autres, ce qui fit les montagnes & les colines : voilà le troisième jour. Pour le quatrième, Dieu créa les deux grands Luminaires, c'est-à-dire, qu'il s'écoula tant de matière subtile vers le centre de ce tourbillon où nous sommes, par l'effort que firent les petites boules de s'éloigner de ce centre, qu'elle fut capable de pousser lesdites petites boules jusqu'à la circonférence du tourbillon, ce qui forme les rayons qui nous font voir si brillante cette matière subtile, ou ces limailles, ou ces raclures qui sont assemblées au centre de ce tourbillon, que nous appellons Soleil. Il ne faut dire maintenant, si ce n'est que cette

ma-

matière subtile assemblée dans le centre, a assez de force pour pousser les petites boules des tourbillons voisins, pour y faire sentir son action, & l'on comprendra facilement ce que c'est que la lumière de la Lune & des Etoiles; c'est pourquoi sans m'y amuser, je passe au cinquième & sixième jour, qui sont de très-grande conséquence dans notre Philosophie. Il est écrit, que Dieu dit en ces jours; *Que les eaux produisent tout reptile ayant ame vivante, & tout volatile; & que la Terre produise ame vivante selon son genre, reptiles & bêtes.* J'avois crû jusqu'ici que notre opinion sus les automates ou machines apparemment vivantes, que nous apellons animaux, étoit contraire à l'Ecriture; mais Moïse m'a fait remarquer ce matin, que sa Genèse nous intinue assez que les bêtes n'ont point d'ame: car quoi-qu'il y ait dans la Vulgate, *Que la terre produise ame vivante*, la vérité Hébraïque porte, *Que la Terre produise un individu.* Or un individu ne signifie autre chose, qu'une certaine machine disposée & organisée de telle façon, que si elle étoit rompue, elle n'auroit plus le même mouvement, & ne seroit plus la même. Et pour montrer
que

que cela est ainsi, cette machine, que la Vulgate appelle ame vivante, est produite par la terre & par l'eau; puis-qu'il est dit, *Que la Terre produise ame vivante.* Or tout ce qu'un corps produit ne peut être qu'un corps : donc cette ame vivante, ou cet individu n'est qu'un corps. De sorte que ce qui fait vivre & mouvoir les bêtes, n'est qu'une certaine disposition des parties de la matière; comme ce qui fait aller une horloge, n'est qu'une certaine disposition des roües. De ce principe s'ensuit nécessairement cet autre, que l'homme se meut aussi par les mêmes ressorts, & par une disposition de la matière & des organes, toute semblable à celle des bêtes. D'où vient que l'Écriture, après avoir dit que l'individu fut produit par la terre, dit aussi que l'homme fut formé de bouë. De sorte qu'il est constant que ce n'est pas une ame qui fait mouvoir les bêtes: & de plus, il est certain que ce n'est pas une ame qui fait mouvoir les hommes; l'ame ne fait que penser. Je suis bien content de Moïse, mon fils, de ce qu'il m'a expliqué ce matin son Pentateuque, & de ce qu'il m'a dessillé les yeux : j'y vois maintenant clair comme le jour,

&

& je ne crois pas qu'il puisse y avoir rien à objecter.

J'ai pourtant, répondis je, deux ou trois petits scrupules : Donnez-moi cette Bible. Pourquoi Dieu défend-il de manger le sang des bêtes ? & pourquoi, ajoute-t-il, qu'il le défend, parce-que le sang leur tient lieu d'ame : & plus fortement, parce-que l'ame de toute chair est dans le sang ? Dieu repete avec de terribles menaces cette raison jusqu'à trois fois en six Versets dans le dix-septième du Lévitique. Il semble que cela infirme extrêmement cette réflexion, que l'Hébreu dans le premier Chapitre de la Genèse, au lieu du mot d'*ame vivante* s'est servi du mot d'*individu* : car outre qu'on lit *ame* & non pas *individu* dans le Lévitique, il paroît de la raison que Dieu donne pour la menace effroyable qu'il fait à ceux qui mangeront du sang, qu'il y a quelque chose dans ce sang qui mérite quelque sorte de respect plus que le reste, & qui est plus cher à Dieu, comme partant plus immédiatement de sa main que le reste de la machine. En sorte qu'il semble que la terre & l'eau aient eu la vertu de produire le corps des bêtes, en suite du com-
man-

mandement que Dieu leur en avoit fait ; & que Dieu s'étoit comme réservé la gloire de tirer de la puissance de cette matière une ame qui la fit vivre , se mouvoir , croître & multiplier son espèce. C'est ce que Moïse dit assez formellement au premier Chapitre ; voici ses paroles. *Dieu dit aussi que les eaux produisent le reptile de l'ame vivante , & le volatile sur la terre , sous le Firmament du Ciel ; & Dieu créa les grandes baleines , & toute l'ame vivante & mobile que les eaux avoient déjà produites en leurs espèces.* Si les eaux avoient déjà produit les poissons en leurs espèces , quelle nécessité que Dieu les créât ensuite , ou plutôt comment pouvoit-il les produire ? Cela ne montre-t-il pas évidemment qu'il s'étoit formé de l'eau , en vertu du commandement que Dieu avoit fait ; des corps de toutes les espèces des poissons qui sont dans la mer ; & qu'ensuite Dieu tira de la puissance de cette matière ainsi disposée des ames de différente espèce , suivant l'exigence de cette disposition , pour informer ces corps , les faire vivre , croître & multiplier en leur espèce ? Et cette ame vit véritablement & a une connoissance matérielle & sensitive : selon l'Écriture.

Le

Le bœuf a connu son Maître, & l'âne la crèche de son Seigneur.

Je suis bien assuré, mon fils, dit Jean le Brun, que tout ce que vous dites là n'est pas raisonnable, parce-que c'est le jargon d'Aristote ; *Connoissance sensitive tirée de la puissance de la matière!* Quels vilains termes font-ce-là ? Cependant il y a quelque chose dans cette réflexion que vous faites sur l'Écriture, sur la menace de Dieu, sur la raison qu'il en donne, & sur cette production des bêtes, après que l'eau & la terre les ont produites : il y a là quelque chose d'embarrassant ; il faudra méditer un peu là-dessus. Je vous conjure, Monsieur, repris-je, de le demander à Moïse la première fois que vous le verrez. Ouy, da, dit-il. Je suis cependant fâché que ces difficultés me soient survenues du côté de l'Écriture ; car, grâces à Dieu, du côté de la Physique il n'y a rien à objecter contre nos automates. En tout ças, il faudra dire à cette contrariété de l'Écriture, ce que nous avons dit à toutes les autres contrariétés de la Foi : Le mérite de croire en sera plus grand, & le triomphe de la Foi plus diversifié. Tout de bon, lui dis-je, vous croyez.

croyez expliquer tout ce que font les animaux, sans leur attribuer aucune sorte d'ame, ni de connoissance? Vous ne voulez pas qu'ils voyent, qu'ils entendent, qu'ils ayent de la memoire, du plaisir, de la tristesse, de la faim, de la soif? &c.

Rien de tout cela, repartit il; il n'y a qu'à bien comprendre quatre ou cinq choses sur lesquelles toute cette doctrine est appuyée, & l'on voit clair comme le jour que ce sont machines pures, sans sentiment & sans connoissance. Premièrement, il faut bien savoir toutes les loix du mouvement que Monsieur Descartes a fort bien expliquées. En second lieu, il faut être parfaitement instruit de nôtre manière de philosopher sur la lumiere. Troisièmement, il faut bien savoir que la rétine de l'œil est tellement composée, que tous les filamens du nerf optique s'y terminent d'une certaine manière. En quatrième lieu, pour pouvoir bien expliquer le mouvement des membres, il est absolument nécessaire de comprendre qu'il y a des muscles & de certaines valvules très-commodes pour faire ce mouvement. Cinquièmement, ce qui est le plus important, il

il faut pour entendre les opérations & les passions des animaux, savoir bien précisément comment toutes les fibres & tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale. Sans tout cela il seroit impossible d'expliquer les machines des bêtes, ni la machine de l'homme ; mais avec cela tout se démontre mécaniquement.

Mais toutes ces cinq choses sont-elles bien vraies, lui dis-je ? Il faut bien qu'elles le soient, répondit-il : Monsieur Descartes a fondé là-dessus toute cette Philosophie. Il y a donc quelque apparence, repris-je, qu'il en étoit bien assuré. Eh bien, avec cela nous expliquerez-vous tout ce que font les bêtes ? Tout, dit-il. Jusqu'à cette action surprenante, continuai-je, de la guenon d'un Roi de Pologne ? Que fit-elle, reprit-il ?

Une chose de fort bon sens, poursuivis-je : Elle jouoit tous les jours aux échecs avec le Roi. Aux échecs ! s'écria Jean le Brun. Le jeu des échecs est un jeu de raisonnement : il faut même avoir assez d'esprit pour le jouer ; il y a mille gens qui n'en sont pas capables. Cette guenon l'étoit pourtant, répondis-je : elle jouoit aux échecs, & y jouoit fort bien. Un
I jour

jour après avoir long-tems disputé une partie, elle fit si bien qu'elle donna échec & mat. Le Roi piqué lui donna un grand soufflet. Il avoit tort, s'écria Jean le Brun; mais n'est-ce point un apologue, & une de ces fables à la mode que vous me contez là? C'est une véritable histoire, lui dis-je: Mais attendez un peu, vous n'en serez pas quitte à si bon marché. Quelques jours après le Roi voulut rejouer avec la guenon: elle se mit gravement dans son fauteuil, & commença fort judicieusement la partie. Après l'avoir encore fort long-tems disputée, elle prit de sa main gauche le bonnet du Roi, que l'application du jeu lui avoit fait mettre sur la table; elle s'en couvrit la tête, & de la main droite poussa l'échec & mat, & s'enfuit. Que dites-vous de cette machine, Monsieur Jean le Brun? Elle est admirable, répondit-il, tout pensif. Mais cette histoire est-elle bien vraie? Elle est du moins bien célèbre, répondis-je; & je crois que vous auriez bien de la peine à faire comprendre aux Polonois, que cette guenon ne se souvenoit pas du soufflet que le Roi lui avoit donné, & qu'elle donnoit échec & mat, & disputoit long-tems une

201 ! par-

partie d'échecs sans aucune sorte de connoissance.

Il faut pourtant bien le dire ainsi, reprit Jean le Brun; car si nous allions accorder que les bêtes pensent, & que la matière subtile en se mouvant peut former ce sentiment que nous appelons pensée, on nous viendrait inquieter sur l'ame raisonnable, & sur ce que les ames des animaux deviendroient après la mort. C'est pourquoi un grand homme Anglois appelé Morus, a crû que Monsieur Descartes a mieux aimé dire que les bêtes n'ont point d'ame, que d'être obligé de répondre à certains esprits importuns, dont ce siècle abonde, qui mêlent la Religion par tout, & qui mettent la Foi de toutes les disputes: gens oisifs & indignes de philosopher, qui n'eussent pas manqué de demander que devient cette ame des bêtes; pourquoi elle n'est pas immortelle & spirituelle; puis-qu'elle pense; ou pourquoi l'ame de l'homme est immortelle, parce-qu'elle pense. C'est pourquoi nous avons toujours sagement recours à une certaine réponse generale, qui nous débarasse de toutes ces petites historiettes incommodes qu'on nous fait tous les jours, sur les sin-

linges qui ont eu des enfans des femmes qu'on avoit exposées dans des isles, des éléphans amoureux, de la finesse des renards, de la prudence des fourmis & des abeilles, & de tout ce qu'il y a de machines qui semblent n'être point privées de connoissance. C'est que Dieu est immédiatement le principe de tout mouvement de la matière : Ainsi c'étoit Dieu qui faisoit immédiatement mouvoir la main de la guenon du Roi de Pologne, & c'étoit Dieu qui donnoit échec & mat.

Monsieur Jean le Brun, je perds enfin patience; & tout le respect que j'ai pour vos cheveux gris, ne peut m'empêcher de vous dire qu'ils couvrent une des plus creuses cervelles qui soient dans le monde. Le dessein que vous avez de réformer l'Eglise, est la plus chimérique idée qu'un homme d'aussi peu de vertu que vous se puisse mettre dans la tête; & votre détestable Philosophie est la plus détestable voye & le chemin le plus extravagant & le plus éloigné qu'on puisse tenir pour un dessein comme celui-là. J'appelle détestable votre phantastique Philosophie : Car enfin, peut-on ne pas détester une chimère qui combat & qui détruit elle seule ce qu'il

veur : Dieu vous confonde , ou vous convertisse. Un Valet , qui m'entendis lever la voix , entra. Jean le Brun pâlit , rougit , fronça le sourcil & sortit.

D E R N I E R E N T R E T I E N .

JE croyois être délivré de Jean le Brun ; mais le jour d'après une jeune servante vint me rendre un billet de sa part , conçu en ces termes. *Cette Créature de Dieu vous dira , Monsieur , que je suis fort mal , & qu'il m'est arrivé une grande affliction , qui va me mettre au tombeau. Il est important pour la gloire de Dieu , que je vous voye avant que de mourir.* Ce billet me surprit. Je demandai à la Créature de Dieu où son Maître logeoit ; & ayant scû d'elle que c'étoit près des Petites-Maisons , je lui promis d'y aller dans une heure , & j'y allai en effet. Je trouvai que la Créature de Dieu donnoit un bouillon à Jean le Brun. Venez , mon fils , s'écria-t-il , venez consoler un homme qui vous estime assez pour vous pardonner le petit emportement qu'un peu trop de zèle vous fit avoir hier : venez moi consoler de la plus épou-

épouvantable disgrâce qui pouvoit arriver à un homme de mon âge, de mon savoir & de mon zèle. Hélas! tous mes travaux sont vains; j'ai perdu mon tems & mes soins, je ne réformerai point la Morale. La Philosophie de *Jordanus Brunus* & de Monsieur Descartès ne sauroit avoir cours parmi les gens raisonnables; nul homme sage n'en voudra oïr parler. O Dieu! par quel de mes péchés ai-je mérité cette grande affliction? faut-il qu'une si belle Philosophie soit ruinée sans ressource, & que tous mes desseins de réformation soient avortés de ce côté-là?

C'est grand dommage, Monsieur, lui dis-je; & ce seroit encore plus grand dommage que vous augmentassiez votre fièvre, en parlant avec l'agitation que vous faites. Je n'ai pas la fièvre, me répondit-il, mon mal est une épouvantable tribulation d'esprit, que les Castillans appellent *passion d'animo*; je serai trouffé dans vingt-quatre heures, car on ne le porte pas plus loin avec ce mal-là. Mais, interrompis-je, nous trouverons peut-être le moyen de vous consoler. Il est impossible, reprit-il; car voici le sujet de mon affliction.

Il arriva hier que l'empoiement inopiné qui vous faisoit, me mit en si grande colère, que je fus obligé de me mettre au lit. La Créature de Dieu que voilà fut d'avis que je me fisse tirer du sang : je la crûs : elle fit venir un Chirurgien de sa connoissance. O Dieu ! avez-vous voulu humilier *Joannes Brunus* jusqu'au point de le faire confondre par un Chirurgien ? Est-ce que vous entrâtes en dispute avec lui, interrompis-je ? Non, dit-il : Voici comme la chose s'est passée. Il me demanda d'abord quel étoit mon mal, pour juger si je devois être saigné, & quelle quantité de sang il faudroit me tirer. Je lui dis franchement que tout mon mal étoit une grande colère que j'avois contre vous, sur ce qu'au lieu de convenir des raisons que je vous avois dites pour vous convaincre que les bêtes n'ont point d'ame, vous m'aviez traité de rêveur, & de je ne sçai quelles autres qualités, sans avoir égard à la révélation expresse que j'en avois de Moïse.

Comment, Monsieur, s'écria le Chirurgien, les bêtes n'ont point d'ame, & Moïse vous l'a révélé ! Je ne vous tirerai point du sang, s'il vous plaît. Nous avons ce respect pour les Gens à révélation, que nous

nous ne leur en tirons jamais: Et quant au fonds de la chose, avec la révérence que je dois à Moïse qui vous est apparu, les bêtes sont assurément animées; & quand nous voyons en elles solution de continuité, nous les pansons de même que les hommes.

Vous n'entendez pas cela, Monsieur le Chirurgien, lui dis-je; quoi-qu'étant Chirurgien, vous devriez mieux l'entendre qu'aucun Philosophe: car si vous saviez bien vôtre Anatomie vous auriez pris garde que toutes les fibres & tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale, & par ce grand principe vous expliqueriez facilement toutes les passions & les opérations des animaux, sans avoir recours à l'ame imaginaire qu'on leur attribüe. De plus, vous auriez remarqué dans les jointures certains muscles & certaines valvules par l'aide desquelles le mouvement des membres se fait. En troisiéme lieu, vous sauriez, Monsieur le Chirurgien, que la rétine est faite de telle sorte que tous les filamens du nerf optiques'y terminent de certaine manière; & de toutes ces choses nous pourrions tirer l'explication de tous les mouvemens des bêtes & de l'homme même:

me : car à la pensée près , il n'y a point de différence de l'homme à la bête , quant à la machine.

Moïse , dit le Chirurgien , avec un sourire insolent : Moïse vous a-t-il révélé tous ces beaux principes ? Non , lui dis-je ; mais le grand Descartes , qui étoit un génie universel , & qui n'ignoroit de rien , l'a dit , l'a éprouvé , & l'a posé pour fondement. Ajoutez , reprit le Chirurgien , l'a imaginé. J'ai fait quarante-deux Anatomies en ma vie , je vous répons de ma tête que ces trois principes-là sont absolument faux. Vous êtes un ignorant , Monsieur le Chirurgien , lui dis-je : si ces trois principes étoient faux , notre Philosophie le seroit aussi ; & ce seroit à tort que Monsieur Descartes auroit acquis tant de réputation. Je vous soutiens positivement , dit-il , & paisiblement , parce que vous êtes malade , qu'il n'y eut jamais ni fibres ni nerfs , qui aboutissent à la glande pinéale. Secondement , quant aux muscles & aux valvules réciproques , par où vous expliquez le mouvement des membres , je vous soutiens qu'il n'y eut jamais dans les hommes ni dans les bêtes la moindre petite apparence de ces valvules : & pour la ré-

ne ,

ne , cette prétenduë conjonction avec les filamens du nerf optique , est la plus grande chimère qui fût jamais ; car la rétine est constamment une peau uniforme , qui n'a nulle conjonction avec le nerf optique ; & tout cela je vous le ferai voir demain , si vous voulez , dans une Anatomie que je dois faire à Saint Côme. Quant à votre Monsieur Descartes , j'ai été Chirurgien , & je l'ai saigné & fréquenté quelquefois durant une fièvre qu'il eut avant que d'être obligé de sortir du Royaume : C'étoit un homme d'esprit , & d'apparence fort sage , mais sur ma parole il y avoit bien du vuide dans ce crâne-là. Il me contoit un jour qu'il vouloit restaurer la Philosophie sur sept loix de mécanique , qu'il disoit avoir trouvées , & avec lesquelles il prétendoit expliquer tout ce qui se fait dans la nature. Je le priai de m'expliquer ces loix. Il le fit : & sans vanité je lui fis voir à l'œil qu'elles n'étoient pas toutes véritables ; & il ne scût jamais me satisfaire sur ce que je lui opposois. Un autre jour il me dit avec beaucoup d'ostentation , que jamais personne jusqu'à lui n'avoit scû ce que c'est que la lumière : Et lui ayant demandé ,
s'il

s'il le savoit bien lui-même ; car la lumière toute claire qu'elle est , est la chose du monde la plus obscure à connoître : il me répondit fièrement , que , si on le pouvoit convaincre de fausseté sur la manière de philosopher touchant la lumière , il étoit prêt d'avoüer que tout son nouveau système étoit faux , & qu'il ne savoit rien du tout en Philosophie ; mais outre sa vision sur la rétine , je lui fis voir dans sa prétendue démonstration quatre ou cinq erreurs insoutenables. C'est pourquoi , mon bon Monsieur , si vous êtes infatué de cette Philosophie , & si c'est là vôtre mal , guérissez-en si vous êtes sage ; car pour du sang je ne vous en tirerai point , pour cause : j'en vai tirer à un Abbé qui n'est pas malade de vôtre mal. Bon jour.

Voilà mon affliction , mon fils , continua Jean le Brun : Que deviendrons-nous ? Il faut croire chacun en son Art. Si ce que cet homme dit est vrai , nôtre Philosophie ne peut subsister , & le système de Descartes est chimérique. Je voudrois donc , mon fils , que vous allassiez à Saint Côme après dîner , pour voir si ce que ce Chirurgien a dit est vrai. O Dieu ! seroit-il possible qu'un aussi grand génie que
Descar-

Descartes eût appuyé tout un système sur des choses que des Fraters de Chirurgien peuvent convaincre de fausseté. Si cela est, il ne faut plus parler que ni moi ni mes compagnons puissions jamais réformer la Morale par cette Philosophie. Helas! il faudra laisser fleurir celle d'Aristote. Pour moi, plutôt que de la voir ainsi triompher, je veux mourir, la résolution en est prise.

Je vous conseillerois, lui dis-je, Monsieur, de vous reconcilier avec Aristote avant que de mourir; autrement vous aurez cet Homme en tête en l'autre monde, qui vous desolera; & son ombre irritée sera toujours après la vôtre, pour lui faire cent reproches importuns. Vous supposez donc que je serai damné, répondit-il. Vous me faites souvenir d'un certain Pere le Brun mon cousin & mon compatriote, qui me disoit toujours cela, qui m'a pris en aversion, & qui m'a fait deserter d'Irlande, pour m'y avoir rendu suspect de l'Hérésie de Calvin. Quoiqu'il en soit, repris-je, la chose n'est pas moralement impossible: Prenons la chose au pis, je vous assure que, si l'ombre d'Aristote & la vôtre se rencontrent en l'autre mon-

monde, vous y passerez mal, yôtre tems. Que me pourroit-elle dire de si fâcheux, répondit Jean le Brun ?

Aristote vous dira que vous lui avez volé tout ce que vous avez dit de bon & de raisonnable, & que tout ce que vous avez inventé est faux & chimérique, comme le Chirurgien vous le disoit hier. Il vous soutiendra que ses Problèmes contiennent le détail de vôtre Philosophie, sur les couleurs, sur la lumière, sur les sons, sur l'harmonie, sur les plantes, sur les animaux. Il vous traitera d'imposteur, vous & un de vos Collegues de bonne foi, sur ce que vous lui avez imposé qu'il tient que l'air n'est point pesant, & que vous avez tiré grande vanité de donner une preuve fort nouvelle de la pesanteur de cet élément, par l'expérience d'un balon. Cependant Aristote, au Livre quatrième du Ciel, Chapitre quatrième, prouve expressément que l'air est pesant, par cette même expérience du balon. Pourtant Pascal, reprit Jean le Brun, qui étoit le plus grand esprit du siècle, a prétendu mériter beaucoup de louange en prouvant contre Aristote que l'air est pesant, par cette démonstration du balon. Il étoit
bel

bel esprit, je l'avouë, lui dis-je ; mais vous voyez de là la bonne foi du personnage, & s'il faut s'en rapporter aveuglément à ses citations. Les gens qui lisoient pour lui ne lui donoient pas toujourns des Memoires fideles. De-là vient que quand je lis ses Ouvrages, je ne prens garde qu'à la forme, qui marque un grand fonds d'esprit & d'invention, & je me défie toujourns de la matière. Je m' imagine qu' Aristote l'aura bien accueilli en l'autre monde.

Apparemment, dit-il, ce railleur d'office aura été un peu défait. Ne vous en déplaise, Monsieur, repris-je, vous serez bien autant embarrassé que lui : car vous avez pris la peine, vous & votre Trisayeul & Descartes, de piller chez Aristote, & de vous approprier ce qu'il y a de supportable dans votre Philosophie, avec les raisons que vous avez pour le prouver : Ensuite vous lui attribuez l'opinion contraire, vous declamez contre lui, & vous vous érigez en Fondateur de Secte. Cette opinion, par exemple, qu'il n'y a que l'homme qui pense, & que les bêtes ne pensent point, & ne font par manière de dire que des automates, est toute prise d'Aristote, qui la propose, qui l'agite, & qui

qui enfin semble l'avoir décidée tout comme vous, par les mêmes railons que vous en alléguez, ce n'est pas grand' merveille que vous ayez eu l'esprit de le copier quoique vous n'avez pas compris sa pensée, & la différence qu'il y a entre penser dépendamment & en vertu d'une proposition universelle que l'on connoit, ce qui est le propre de l'homme; & penser ou connoître une chose singulière par la seule entremise des sens, ce qui est la manière de connoître des bêtes.

N'est-ce pas Aristote encore qui vous a donné l'idée de votre matière subtile? L'Æther d'Aristote n'est-il pas la matière la plus subtile & la plus agitée, qui se mêle à l'air & à l'eau, comme l'air se mêle à l'eau & à la terre? L'ombre d'Aristote vous mal-menera là-dessus, & vous dira que c'est par là qu'il a expliqué le diaphane.

Quoi-qu'il puisse dire, reprit Jean le Brun, il ne sauroit nous disputer la gloire d'avoir pensé cent choses qu'il n'a jamais pensées. C'étoit assurément un esprit court, qui n'a jamais scû ce que c'est que feu ni flâme: Je lui apprendrai comment se font les odeurs, les saveurs, les différences du
son

son grave & aigu, en un mot tout le détail des choses naturelles à quoi il ne savoit rien.

Je ne fai pas vôtre opinion sur toutes ces choses, lui dis-je, & il se pourroit faire que vous auriez en cela quelque avantage sur Aristote. Car il me semble qu'il y a quelque chose de frivole dans la recherche qu'il en fait, & il détermine certaines choses qu'il est impossible de savoir au vrai. Par exemple, que la flâme n'est autre chose que de petits corps en un mouvement très-rapide, qui se succedent continuellement les uns aux autres: Que le feu est composé de petits corps de figure pyramidale, dont les angles sont fort tranchants, qui nous piquent en entrant dans nos pores, & qui fondent les métaux en s'insinuant en eux: Que la différence du son grave & aigu vient de la vitesse ou lenteur des vibrations de l'air: Que les saveurs se sentent lors-que la salive dissout de certains corps, de certaines figures que l'on nomme sels, & qui sont dans les viandes. Et que les odeurs se font aussi par certains corpuscules très-déliés qui sortent des corps, se répandent dans l'air, & viennent piquer le nez.

Aristote a-t-il dit toutes ces choses-là, interrompit Jean le Brun? Oüi, lui dis-je.

K

Mais

Mais, reprit-il, c'est-là précisément nôtre Philosophie. J'ai donc eu grand tort de ne point lire Aristote dans ma jeunesse. Descartes en est cause, il l'avoit lûe exactement. Je le trouvai un jour sur le troisieme Livre de l'Âme : il me dit qu'Aristote étoit de son avis sur la manière dont la sensation se fait : Qu'il étoit ravi que ce Philosophe eût une seule fois en sa vie connu la verité, & qu'il se fût appercû que toutes les sensations se font par le toucher. Comme je vis qu'il n'y avoit que cet endroit de bon dans Aristote, je résolus de ne perdre point de tems à le lire.

Beau dessein, repris-je, Monsieur Jean le Brun ! Mais croyez-vous que Descartes ait été de bonne foi cette fois-là ? Il auroit mieux attribuer cette opinion à Aristote qu'à Democrite de qui elle est, de peur qu'on ne s'appereût de la conformité de la doctrine avec celle de Democrite. Ce que vous dites-là est-il bien vrai, reprit Jean le Brun ? Vous n'avez qu'à le vérifier vous même, répondis-je.

Mais si cela étoit, continua-t-il, & que d'ailleurs Descartes eût puisé la plus grande partie de ses opinions dans Aristote, il seroit un ingrat & un homme de très-mauvaise foi, de déclamer sans cesse contre son maître, & j'ai

j'ai été toute ma vie la dupe de ceci. Car sur la parole de Descartes, je me suis déchaîné contre Aristote : cependant je vois bien qu'on ne procéde pas de bonne foi dans nôtre réformation. Je suis un grand Pecheur, mais Dieu ne m'a jamais abandonné julqu'à la fourberie & à la mauvaise foi. Je n'y entens pas grand' finesse, comme vous voyez, & j'ai toujours regardé la duplicité de cœur comme un caractère de réprobation. C'est du moins, lui dis-je, le caractère certain d'un mal-honnête homme, de qui je fuirais toute ma vie la fréquentation, & ne ménagerois jamais l'amitié : & à vous dire vrai, le petit chagrin que j'eus hier contre vous, venoit de ce qu'il me sembloit que c'étoit une chose de mauvaise foi de pester comme vous faissez contre Aristote, de faire mille imprécations contre les Enthymèmes & les Syllogismes ; cependant je vois bien que vous ne l'avez jamais lû.

Il est vrai, me répondit-il ; mais Descartes m'en avoit tant dit de mal ; & de plus, ce certain Pere le Brun dont je vous ai parlé, m'a tant inquieté avec son Aristote, il me l'a tant cité dans les disputes que nous avons eu ensemble, & il m'en a tant rebattu les oreilles, qu'il m'en a donné une aversion mortel-

le : de telle sorte que, dès que j'entens le nom d'Aristote, il me semble que je vois ce Pere le Brun à mes trouffes, qui me chasse d'Irlande, & qui me fait passer pour un Calviniste.

Je me trompe fort, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, ou toute cette levée de bouclier que vous avez faite pour réformer l'Eglise de Dieu, & tout ce grand soin que vous avez pris de faire valoir la Philosophie de Descartes, ne sont précisément que parce-que le Pere le Brun votre ennemi prétendu fait profession de suivre Aristote.

Pour choquer ce Reverend Pere en tout & par tout, vous avez entrepris de donner cours à une Philosophie opposée à la sienne; & comme rien n'est capable d'empêcher de certaines gens de se venger jusqu'aux choses mêmes les plus indifférentes, quand ils prétendent être offensés, vous avez abandonné pour vous venger de ce Pere le Brun, les intérêts les plus vénérables & les plus sacrés : Dieu & son existence, la Trinité sainte, l'Union Hypostatique, l'Eucharistie adorable, la spiritualité & l'immortalité de l'ame de l'Homme, la divine Providence, & tout ce qu'il y a d'inviolable dans la Foi & de constant dans la Religion. Vous aimez mieux introduire dans le monde les Hérésies d'Hermogène, de Praxeas, de Valentin, de Manez, de Nestorius, d'Eutichez, des sales Stercoranistes, de Luther, de Socin & de Calvin en un mot, ouvrir toutes les portes de l'Enfer contre l'Eglise, que d'être ami du Pere le Brun.

Que la haine d'un Dévot est ingénieuse, & que
l'im-

l'imprudence de vôtre cousin le Pere le Brun a été grande, de s'attirer un Serviteur de Dieu de vôtre espèce, & de se commettre avec un Homme qui a de si redoutables révélations! Quelles machines & quel tour diabolique êtes-vous allé chercher pour contredire la Physique de ce bon Pere? Quoi, renverser toute la Religion & tous nos Mystères, sous ombre d'une révélation phantastique; & tout cela, parce-qu'il faut suivre une Physique différente de celle du Pere le Brun, afin qu'il ne soit pas dit dans le monde qu'on ne le contrarie pas en toutes choses! Je ne sçai pas, Monsieur le Réformateur, quelle est vôtre ame & vôtre conscience; mais en vérité, il me semble qu'il faut être tant soit peu plus que Diable pour avoir pu imaginer une vengeance de cette nature.

Le cœur humain, repartit Jean le Brun, avec un grand soupir : le cœur humain est impénétrable, & sa malice est un abîme qui n'a point de fond; qui pourra le connoître? Hélas! il peut bien être que mon animosité contre le Pere le Brun pourroit m'avoir inspiré cette aversion pour Aristote, & cette imagination d'exalter la Foi, & d'en augmenter le mérite, en établissant une Philosophie également opposée à Aristote & à la Foi : & comme vous me l'avez fait remarquer, plus opposée à la Foi qu'à Aristote. Je vois bien que Dieu n'étoit pas l'auteur de mon dessein, & que cette Réformation ne vient pas de lui. Quant à moi j'ai toujours marché en simplicité : mais à ce que je vois, mes Coadjuteurs ne font pas de même. Cependant il est

ce n'est que Dieu n'entra jamais dans le conseil des doubles ; & qu'il ne favorisa jamais la supercherie & l'artifice. Je vous plains, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je : vous avez blanchi dans l'inimitié, & dans l'esprit de vengeance & de discord ; c'est toujours un grand mal & un état déplorable. Si vous n'avez pas été assez mal-honnête homme pour procéder de mauvaise foi, vous avez été assez mauvais Chrétien pour vivre sans charité, & assez foible & assez vain pour vous mettre dans la tête que Dieu vous avoit sus-cité extraordinairement pour réformer les mœurs de l'Eglise, dont vous tuiez la doctrine, & renversiez la croyance. Permettez-moi donc d'exhorter votre tête blanche à la pénitence ; & puis-que vous reconnoissez que Dieu n'est pas l'auteur de vos visions, implorez sa miséricorde, renoncez à votre chimérique Réformation, quittez cette Physique d'Athées, renvoyez la jeune Créature de Dieu, ne soyez pas si distrait à table ; en un mot, soyez irréprochable dans votre Foi & dans vos mœurs ; & vous serez en grâce avec le Père le Brun ; il vous rétablira avec honneur dans l'Irlande, & vous y passerez pour bon Catholique, Apostolique & Romain.

Il parut touché de ma remontrance ; & je crois que, s'il eût vécu, il n'eût pas été tout-à-fait si fou ; mais la maladie de *passion d'animé* étant toujours mortelle, quand je voulus revenir le voir le lendemain, je trouvai la Créature de Dieu toute éplorée, qui me dit qu'elle lui avoit fermé les yeux. J'en suis tout triste ; car apparemment il est damné.

DO NOT CIRCULATE

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 00270 4248

DO NOT CIRCUL

